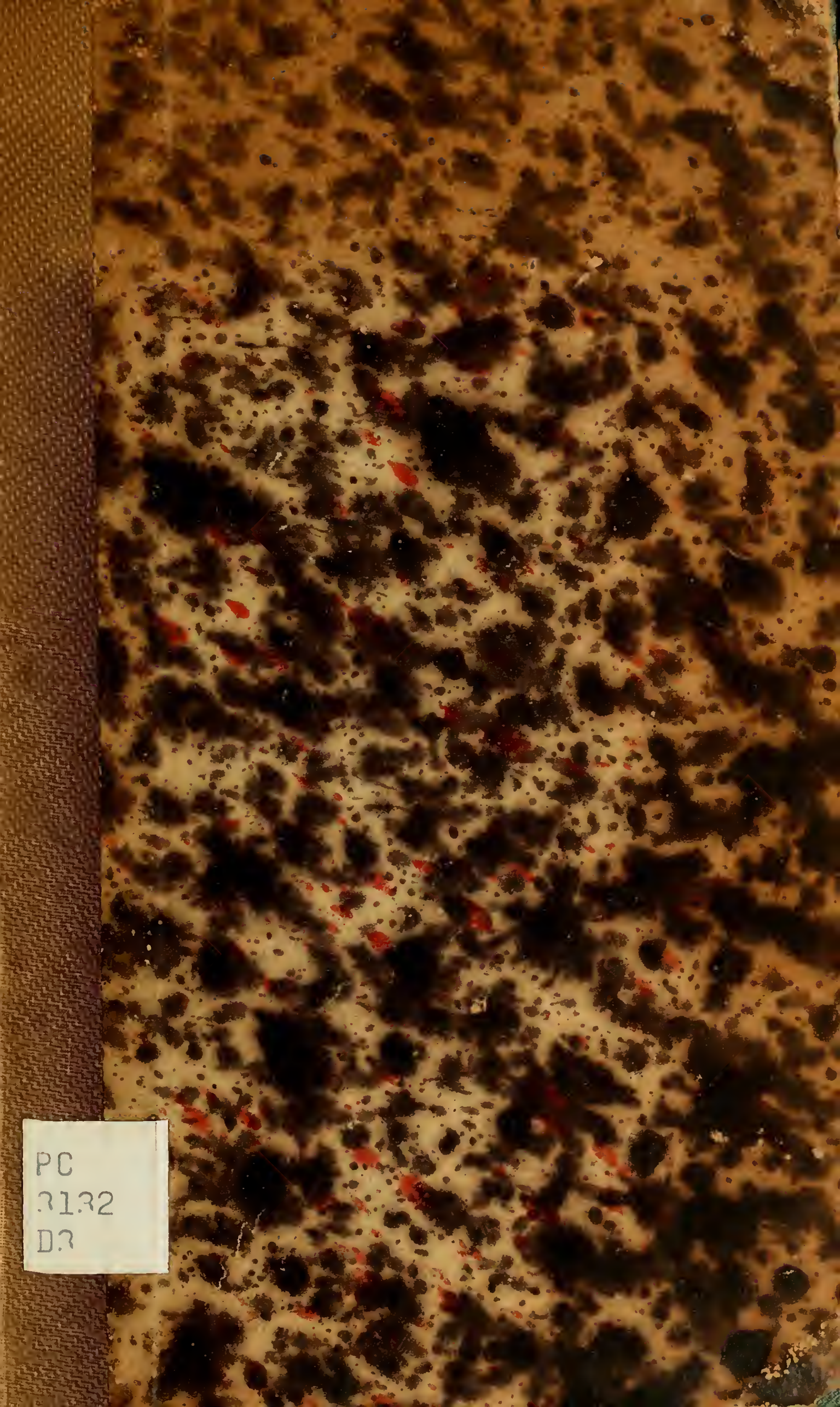
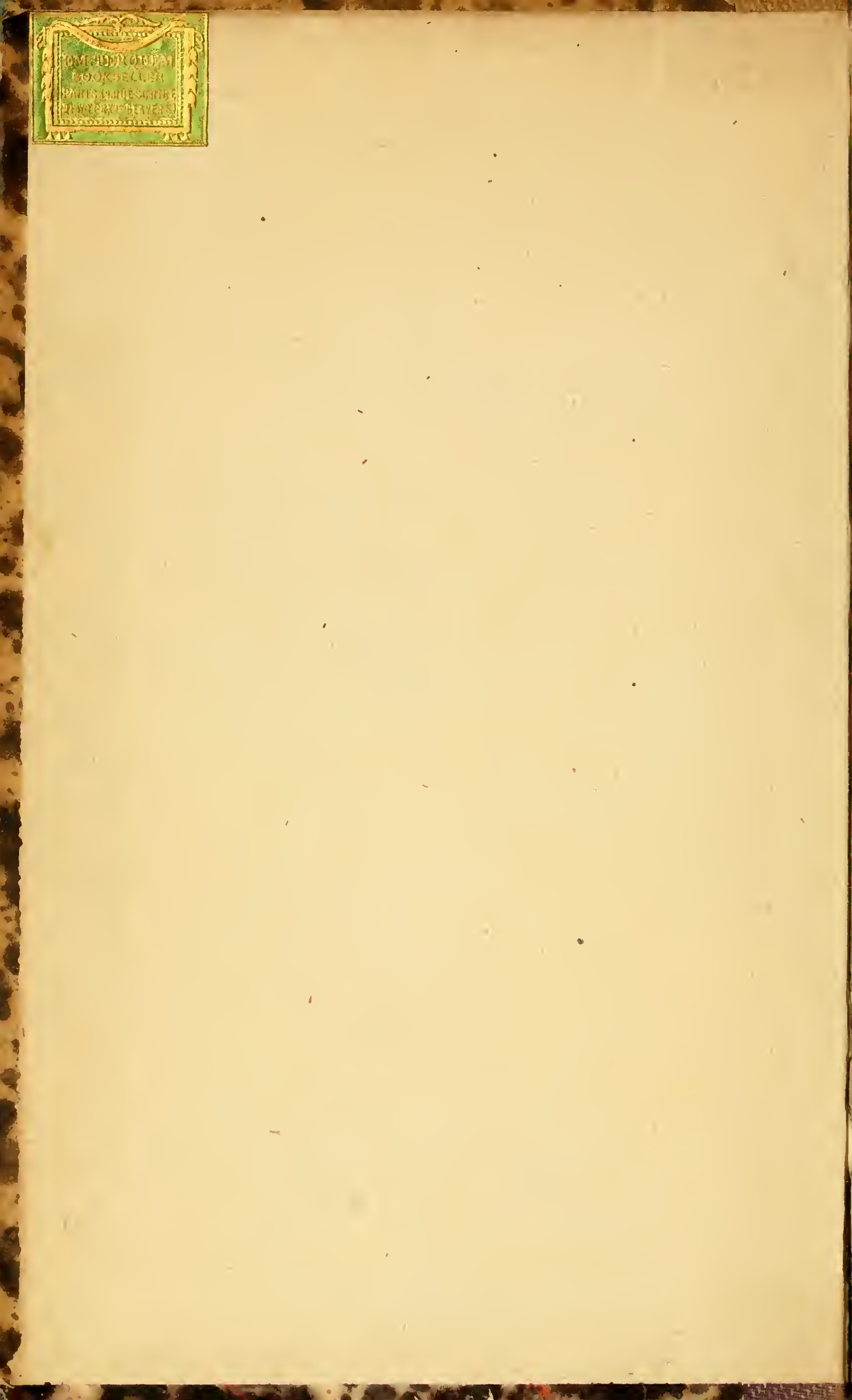

PC
3132
D3


BOOKSELLER

IMPORTANCE

DE L'ÉTUDE DES PATOIS EN GÉNÉRAL;

COUP-D'ŒIL SPÉCIAL SUR CEUX DE LA FRANCHE-COMTÉ,

PAR M. DARTOIS, CHANOINE.

Messieurs,

Si je vous apporte si tardivement mon tribut, c'est que j'avais à cœur de vous le payer plus loyalement : je voulais, par un travail tout spécial, justifier autant que je le pourrais les glorieux suffrages dont vous m'avez honoré. Laissant aux autres membres de l'Académie les vastes champs de la poésie, de l'éloquence, de l'histoire, de la philosophie, de l'économie morale, je poursuivais silencieusement le but que j'avais entrevu dans mes jeunes années; et tandis que plusieurs d'entre vous exploraient infatigablement notre Province, les uns pour surprendre la plante encore inconnue qui se cache, les autres pour dégager des entrailles du sol les monuments des vieux âges, archéologue et botaniste d'un autre genre, j'allais déterrer d'autres ruines, ou plutôt cueillir d'autres fleurs, bien inconnues aussi, les fleurs suaves du langage de nos pères. Aujourd'hui que mes recherches sur les idiomes vulgaires de la Franche-Comté sont

assez avancées pour que je pense à en publier prochainement les résultats, je crois pouvoir parler un moment devant vous de l'importance de l'étude des patois en général, et des richesses des nôtres en particulier.

Il n'y a plus que l'ignorance ou la légèreté qui puissent sourire quand on parle de l'étude des patois. La connaissance de ces idiomes fait maintenant une partie essentielle de l'étude générale et particulière des langues. Nos illustres compatriotes, Bullet (1) et

(1) Bullet signale les patois comme une des sources de la langue celtique ; et il a, en effet, cité dans son Dictionnaire un grand nombre de mots tirés des patois de la Franche-Comté. Malheureusement il ne les a connus la plupart que sous une forme unique, qui n'est pas toujours la bonne ; et souvent aussi, pour les rattacher à ses primitifs, il les a donnés sous deux ou trois orthographes fort diverses, et avec des définitions accommodées au sens des mots dont il les rapprochait. Bullet est connu pour avoir été systématique, et mon observation ne sera pas prise pour une attaque contre ce savant, qui a eu la gloire de frayer un des premiers la route de l'étude comparative des langues, et qui possédait au plus haut degré le talent des rapprochements linguistiques.

Je ne puis parler des mots patois recueillis par lui, sans faire remarquer une méprise singulière à laquelle ils ont donné lieu. Lacurne de Sainte-Palaye les avait admis dans son Dictionnaire, dont le plan était très-large. Roquefort, qui s'est servi des manuscrits de ce dernier, les a reproduits tels quels dans son Glossaire de la langue Romane, avec les définitions mêmes de Bullet, avec leurs flexions purement patoises. Sans doute, ces mots sont d'aussi bonne famille que ceux auxquels ils ont été accolés ; mais, comme le Glossaire de Roquefort n'embrassait que les mots de l'ancienne langue française écrite, les mots de la langue parlée ne devaient pas y figurer ; ou bien, pour être conséquent, l'auteur aurait dû y faire entrer tous les patois de France. On excusera cette révélation, dont j'ajourne les preuves, quand on saura que celui qui a emprunté, sans s'en douter, tant de mots patois à Bullet, le maltraite fort dans sa préface. Encore le mal-

Bergier (1), ont été des premiers à recommander cette étude ; Ch. Nodier (2), une autre de nos gloires, a redit

traite-t-il très-malheureusement : car si Bullet a été trop loin dans son amour pour la langue celtique, Roquefort a été plus loin encore dans sa prévention contre elle. Bullet, et les savants le reconnaissent, était beaucoup plus près que lui de la vérité.

(1) Bergier a cité aussi quelques-uns de nos mots patois dans ses *Eléments primitifs des langues*. Voici quelques-unes de ses pensées sur les patois :

« Quel travers de citer les patois, ces jargons informes et grossiers qu'une personne bien élevée n'oserait parler, qu'il est de la bienséance d'ignorer ! On se déshonorerait si on voulait en faire mention dans le monde poli : n'est-il pas encore plus indécent de les introduire parmi les savants ? — Les patois si méprisés sont cependant des langages humains ; ceux qui les parlent sont des êtres raisonnables, comme les Grecs et les Latins ; ils ont du bon sens, souvent de l'esprit et de l'éloquence, comme les citoyens d'Athènes ou de Rome ; il ne manque à ces jargons, pour acquérir de la considération et devenir à la mode, que d'avoir servi à faire des livres utiles ou amusants. *L'indifférence que nous affectons pour eux est une des raisons principales du peu de connaissance que nous avons des origines de notre langue.* Ce n'est pas ma faute, si les langues orientales ont plus de rapport avec eux qu'avec les langues savantes et cultivées ; on ne doit pas me savoir mauvais gré d'avoir aperçu et développé ce rapport. Le Glossaire de Ducange est un livre savant, utile, précieux : que renferme-t-il autre chose que des patois et des langages barbares latinisés ? (*El. pr. d. L.*, édit. Proudhon, p. 256.)

» C'est là seulement qu'on peut découvrir les vraies origines du français. (*Ib.* p. 124.)

» Pour faire l'analyse du français, il faut attendre que nous ayons des dictionnaires exacts de tous les patois de nos provinces. » (*Ib.* 229.)

(2) « Je pose donc en fait : 1° que l'étude des patois de la langue française, bien plus voisins de l'étymologie, bien plus fidèles à l'orthographe et à la prononciation antiques, est une introduction nécessaire à la connaissance de ses radicaux ; 2° que la clef de tous les radicaux et de tous les langages y est implicitement renfermée. J'en conclus même quelque chose de plus absolu, ce qu'on appellera, si

que nous ne ferions que balbutier sur la langue française, tant que nous n'aurions pas étudié à fond les patois qui en sont la base; et il n'est pas aujourd'hui un linguiste qui n'en apprécie l'importance.

C'est un fait constant que l'existence des patois dans tous les temps et dans tous les lieux. Cela tient à la nature de l'homme, qui est trop mobile et trop indépendant, pour qu'on puisse lui imposer une langue stationnaire, et lui ôter la liberté de créer des mots selon ses caprices ou ses besoins. Les bouleversements politiques, les influences du climat, les habitudes locales, mille et mille causes amènent nécessairement des variations dans son langage. Aussi, vous ne trouverez pas un idiome ancien ou moderne qui n'ait eu ses dialectes (1).

l'on veut, un paradoxe, et cela m'est égal : c'est que tout homme qui n'a pas soigneusement exploré les patois de sa langue, ne la sait encore qu'à demi. En général, c'est une dénomination aussi heureuse qu'universelle, que celle de *lettres* et de *lettrés*; car l'écrivain qui ne sait pas la raison de la *lettre* et du mot qu'il écrit, est à peine digne de l'écrire. La raison de la lettre et du mot est dans l'étymologie, et le plus grand nombre d'étymologies ne s'expliquent distinctement à l'esprit que par les patois. » (*Notions élément. de linguistique*, p. 258.)

(1) La Judée, à peine aussi étendue que notre province, avait ses dialectes marqués, ses habitudes invincibles de prononciation; et qui ne connaît le massacre des Ephraïmites, qui, voulant se déguiser, se trahissaient en changeant en *s* le *ch* du mot *schibboleth*, comme font parmi nous les enfants, en disant *seval* pour *cheval?* (Jug. 12.) Saint Pierre est reconnu à Jérusalem pour un Galiléen à son seul accent : *Verè et tu ex illis es; nam et loquela tua manifestum te facit.* (Math. XXVI.) Il n'y avait pas trente-cinq lieues de Sparte à Athènes : quelle différence entre le langage de l'une et de l'autre! — Et chez nous, pour me borner à ce seul exemple, quelle différence entre l'accent des environs de Besançon et celui des parties méridionales du Jura!

Partout une langue naissante s'est greffée sur des dialectes antérieurs à elle; partout, à côté d'une langue florissante, vivent des dialectes qui bravent son empire pendant des siècles; partout, quand une langue descend de sa gloire, elle laisse après elle des dialectes qui concourent plus tard à la naissance d'une langue nouvelle.

Le français, comme tous les idiomes modernes, sans excepter ceux qu'on appelle langues-mères, n'est qu'un assemblage de mots venus de toutes parts, et appartenant non-seulement à des langues très-disparates entre elles, mais aux patois eux-mêmes, qui lui ont beaucoup prêté (1). Devenu, par la prépondérance que lui ont donnée les événements, la langue officielle d'un grand Etat, la langue du savoir et du génie, il a refoulé, mais sans les anéantir, les dialectes qui lui disputaient autrefois la prééminence. Gloire à l'heureux vainqueur, qui s'est placé au premier rang parmi les langues de l'Europe! Mais, en célébrant son triomphe, ne dédaignons pas les idiomes vaincus : sous l'ombre de la rose brillante de nos jardins s'abrite souvent l'humble violette, qui a aussi ses doux parfums.

(1) Les personnes qui qualifient les patois de jargons peuvent méditer, pour leur édification, sur les formes que deux radicaux, pris au hasard, *aqua* et *bosk*, l'un latin, l'autre tudesque, ont subies dans le français. Nous disons *aqueux* et *aquatique*, *aiguière*, *évier*, *eau*, etc.; *embusquer*, *bosquet*, *bocage*, *bouquet*, *bûche*, *buisson*, *bois*. Voilà donc pour le premier quatre formes diverses, *aq*, *aig*, *év*, *eau*, et pour le second sept, *busq*, *bosq*, *boc*, *bouq*, *buch*, *buiss*, *bois*. Qu'en pensez-vous? cela est-il bien conséquent? y a-t-il jargon mieux conditionné? Les patois disent plus logiquement : *aure*, *aurou*, *aurier*, *enaurer*, etc.

Mais quel intérêt peuvent donc offrir ces patois informes?

Sous plus d'un rapport, Messieurs, ils sont dignes d'attention.

I. Au point de vue de la haute philosophie, n'ont-ils pas de quoi attacher? Les patois sont la langue de la plus grande partie du genre humain, des trois quarts de nos compatriotes en particulier (1). Dans ces idiomes, qui sont la vie du peuple, n'y a-t-il rien qui puisse nous intéresser? Serions-nous assez égoïstes pour dédaigner

(1) Cette proposition n'a rien d'exagéré, si l'on comprend sous le nom de patois les idiomes étrangers au français qui se parlent en France, l'Allemand, le Bas-Breton, le Basque, le Catalan, et surtout le Provençal et le Languedocien, généralement usités jusque dans les villes. Il n'y a certainement pas un quart de nos concitoyens qui parlent le français pur et poli qu'enseigne la bonne éducation. Et encore, parmi les personnes bien élevées et lettrées, combien mêlent à leurs discours, sciemment ou sans s'en douter, des expressions qui ne sont pas admises dans la langue, et qui, par conséquent, ne sont que du patois! Voici quelques échantillons du langage de Besançon et de la province : plus d'une personne qui, à la première lecture, condamnera une partie de ces mots comme non français, et citera complaisamment le mot légitime, se résoudra difficilement à ne pas feuilleter les dictionnaires ou les grammaires pour en défendre quelques autres :

Talvane; *lave*; *ancelle, tarillon, clavin*; *cor* de *fourneau*, de fontaine; *balonge*; *seille*; *bosse* de vendange; *bouille*; *larmier* de cave; *mâr* ou *mâ* pour les tonneaux; *empalement* de moulin; *portière* d'écluse; fagot de *raims*; *filette*; poupée d'*œuvre*; *toie* d'oreiller; *couverte* mangée des *hartes*; *mahon* de volaille; papier *fougeant*; *orvale*; *rapondre* de la ficelle; *emmêler* du fil; *venter* des bas; *s'aboucher* sur un lit; *ramasser* un plat; *ramasser* ou *remballer* quelqu'un; donner une *calange*; faire *griller* les vitres; toucher son *veulaire*; jeter-*là* quelque chose; tout le monde *lui* est tombé *dessus*, etc.

une chose qui se lie si intimement aux destinées, obscures si l'on veut, mais toujours si touchantes, du plus grand nombre de nos frères? Le patois est la langue que bégaie l'enfant de nos campagnes, celle que le soldat, quittant les drapeaux, reprend avec bonheur sous le toit paternel, celle dont se sert le vieux père pour donner ses sages conseils, la mère mourante pour recommander encore une fois la sagesse à ses enfants et son âme à son Créateur; en un mot, la langue de la famille, la langue de tous les besoins physiques et moraux du peuple qui vit si près de nous. Ici, on peut le voir, l'étude du patois est l'étude de l'humanité.

Le philosophe trouvera encore dans ces idiomes une moisson abondante de faits concernant le travail de l'esprit humain. Il y admirera cette propriété d'expression, cette vivacité d'images, cette énergie d'élocution, en un mot, ces magnifiques créations du génie, qui partout sont l'apanage de l'homme intelligent. Il ne verra pas sans bonheur la régularité constante de ces idiomes qu'on croit barbares, et leurs richesses de langage, souvent comparables, quelquefois supérieures à ce que les langues savantes peuvent offrir de plus parfait. « Quand on » parle de patois au vulgaire des gens lettrés, dit Ch. » Nodier, ces Messieurs se représentent soudainement » un jargon confus et sans règles, abandonné à l'arbitre » de la parole, et qui exprime certaines idées en vertu » d'une habitude, bien plutôt qu'en vertu d'une con- » vention. C'est se tromper grossièrement que d'en » juger ainsi... Les patois ont une grammaire aussi ré- » gulière, une terminologie aussi homogène, une syn-

» taxe aussi arrêtée que le pur grec d'Isocrate et le pur » latin de Cicéron. Moins sujets aux caprices de la » mode, ils sont peut-être en général plus harmonieu- » sement, plus rationnellement composés... Pour trou- » ver une langue bien faite, et j'entends par là, comme » tout le monde, une langue bien grammaticale et bien » syntaxée, qui n'est inconséquente avec elle-même, ni » dans la déclinaison, ni dans la conjugaison, qui est » toujours fidèle à elle-même, à la prononciation dans » le mot, à une forme donnée dans la locution, on ne » court donc aucun risque de remonter à un patois. » J'irai plus loin, car je ne recule pas devant les consé- » quences expérimentales : ce serait le parti le plus » sûr (1). » Après trente ans d'études sur les langues et les patois, je ne crains pas d'affirmer que les assertions de notre savant compatriote sont rigoureusement vraies.

II. Dans l'ordre de la science, les patois offrent des ressources auxquelles, le plus souvent, rien ne peut suppléer.

1° Que de lumières les patois peuvent jeter sur l'histoire! Ils viennent à l'appui de tous les monuments, et plus d'une fois ils dirigent la marche de l'archéologue. Ils gardent le souvenir des mœurs (2) et des coutumes

(1) *Ubi suprà*, 249.

(2) Le nom de *barde*, chantre, devin, homme inspiré, hors de lui-même (*insana vates*, Virg., *Eneid.*, III), a donné à nos patois toute une famille, désignant, sous des nuances diverses, un état de demi-folie, d'étourderie, etc. *Bardaque*, *bredaque*, *bardôle*, *bredôle*, femme

antiques. J'ai retrouvé dans les patois des traces évidentes d'usages romains (1), des mots qui semblent se

évaporée, d'où *bredôleries*, niaiseries, bagatelles, *bredôler*, s'amuser à des riens ; *bredi*, *ébrédi*, écervelé, étourdi, et les dérivés *bredillot*, *bredillou*, etc. ; *bredouille*, causeuse, d'où probablement *bredouiller*, dans le français, qui a certainement emprunté à cette racine le mot familier *bredi-breda*, à l'étourdie.

Sire, *sirol*, père (*Cantiq. patois de Besançon*), *siré*, grand-père (Saugeais); *dame*, *dam* (*Cant. de Besanç.*), mère, appliqué même aux animaux dans quelques lieux du Jura (angl. *dam*, mère, en parlant des animaux), indique le respect avec lequel étaient nommés autrefois les parents : *sir*, rac. orientale, maître; *domina*, *domna* (latin), maîtresse, que nous retrouvons dans le français *dame*, dans notre nom propre de lieu *Dannemarie*, etc.

Le mot *vâlet* (Mouthe), *vâlot* (J.), conserve le sens qu'il avait dans le moyen-âge, et il désigne ou le fils plus particulièrement, ou tout jeune homme pubère en général, sans aucune idée de domesticité ou vasselage. C'est encore en ce sens qu'il est pris en français, dans le jeu de cartes, où, comme le dit Borel, le *Valet* désigne le fils du *Roi* et de la *Reine*.

Mâ, *maî*, dans la Haute-Saône, désignent un jardin, l'ancien *meix* ou *mansus*. — Dans les cantiques de Besançon, *sambé*, coup,

(Et beillie-li in *sambé*
Si bon qu'i s'en sente),

est une mauvaise orthographe du vieux français *cembel*, joute, tournoi, etc., etc.

(1) Un exemple ou deux seulement :

A Ornans, quand les enfants commencent certains jeux dans lesquels une fossette ou une place est assignée à chacun, l'un d'eux s'éloigne plus ou moins, et, les yeux bandés d'un mouchoir ou couverts par les mains d'un autre, il tourne le dos aux joueurs, qui attendent de lui leur poste, favorable ou défavorable. Un autre enfant, qui touche la place ou la fossette à donner, crie au premier : *Sébé !* et celui-ci, pour montrer qu'il est attentif, répond : *Dominé !* — *Pour qui ?* reprend l'autre.— *Pour N.*, répond le distributeur, en nommant un des joueurs. C'est la reproduction exacte de ce qui se faisait dans les festins romains, où un enfant, qu'on surnommait *Phœbus* (devin),

rattacher au stationnement des légions égyptio-romaines dans nos contrées (1).

L'originalité de langage et de caractère, si frappante chez les descendants des colons venus parmi nous dans le moyen-âge, donne lieu à des inductions du plus haut intérêt pour l'histoire de notre Province. Nous pouvons assigner, d'une manière à peu près sûre, l'époque où des étrangers se sont établis dans nos montagnes, au val du Saugeais, à Mouthe, aux Fourgs, etc. En examinant leurs patois, on voit qu'après cinq ou six siècles, l'assi-

assignait à chaque convive sa part respective du gâteau dont la fève donnait la royauté : *Phœbe? — Domine! — Cui? — N....* Seulement, chez nous, la sifflante *ph* a été changée en une autre, *s*.

Les repas de nos villageois ont des noms tout romains. Dans beaucoup de communes du Doubs, *lai nône, lai noûnne, la nôra* (*r* pour *n* au Saugeais), est le repas qui se fait à midi ou un peu plus tard (latin *hora nona*, la neuvième heure du jour, ou trois heures après midi). Dans un grand nombre d'autres lieux, *lai merènde, merende, marende, marendon, mouèrende, menénda, merénna*, etc., est le repas du midi ou le goûter, quelquefois le déjeuner (latin *merenda*, repas de l'après-midi); *lou recenion, r'cenion*, est le réveillon (latin *recœna*), etc. Ces substantifs, dont je ne donne que quelques formes, ont leurs verbes : *nonâ, noûnnai, nôrai*, dîner; *meréndâ*, etc., *recenia, recegnenai*, etc. (vieux français *reciner*).

(1) Si un seul mot, quelque capital qu'il soit par son importance, suffisait pour établir une preuve, nous en aurions une bien frappante dans le mot *madze, modza, moudze, moudzon*, qui, dans presque tout le Jura, dans la plus grande partie de l'arrondissement de Pontarlier, comme dans le pays de Vaud, désigne une génisse ou un jeune bœuf d'un à deux ans. Or, le nom que les Egyptiens donnaient au veau ou au bœuf, leur dieu de prédilection, est précisément *maze*, qui a encore, dans d'autres dialectes de la langue copte, les formes *mas, mase, masi, mesi*, etc., qu'on retrouve dans le grec μόσ-χος (moschos).

milation de langage entre eux et les populations qui les entourent, n'est pas encore complète, et est bien loin de l'être : on est en droit de conclure de là que les villages voisins, où depuis longtemps la fusion est complète, et si complète, que je ne connais pas en Franche-Comté de lieux où elle le soit au même degré, existaient bien antérieurement, et que les montagnes du Doubs sont généralement peuplées depuis des temps très-reculés, contrairement à ce que voudraient se persuader quelques personnes ; ainsi, à défaut de monuments, la grammaire nous apprend l'histoire, comme le dit quelque part M. Villemain. Le langage seul peut être un indicateur des races auxquelles appartenaient ces colonies. L'on peut, sans autre preuve, croire que la population de Fougerolles, aujourd'hui encore si peu harmonisée avec les habitants des lieux circonvoisins, était d'origine lorraine ou wallonne, par le fait seul que dans son langage actuel elle conserve l'habitude de placer l'adjectif immédiatement avant le substantif, comme cela se fait dans plusieurs de nos départements du Nord, dont les patois français ont subi l'influence des langues germaniques.

Les noms de Vandales, de Vaudois, de Sarrasins sont encore des injures dans plusieurs localités de notre province.

Celui de *mésel* ou lépreux est très-usité dans les montagnes du Doubs, ou comme qualificatif d'une maladie grave des animaux, ou comme injure aux personnes (1).

(1) Le bas latin *misellus*, le vieux français *mésel, mésiaus, mézel*, etc., qui ont souvent désigné la lèpre, semblent s'être appliqués

Les dénominations données à un grand nombre d'anciens cimetières (cimetières des *Bossus*), attestent les ravages que la *bosse*, ou la peste, a faits à différentes époques dans nos contrées. Je passe sous silence beaucoup d'autres faits.

La mythologie populaire, si importante et si curieuse, a aussi ses nombreux témoins dans nos idiomes ; et la collection des mots qui s'y rapportent n'est pas une des parties les moins intéressantes de leur vocabulaire.

2° Les patois donneront leur part de lumière dans la grande question de l'*unité* des langues. On trouve, dans notre province comme ailleurs, et beaucoup plus qu'ailleurs peut-être, des masses de mots appartenant à toutes sortes de langues. Comme sous l'épine et les tapis de lierre nous reconnaissons encore les tours et les remparts des châteaux ruinés de notre province, ainsi, sous les dehors vulgaires de nos patois, se retrouvent, parfaitement reconnaissables dans beaucoup de cas, des mots qui remontent, avec ou sans intermédiaire, à l'Hébreu, au Sanscrit, au Grec, aux dialectes celtiques, teutoniques, scandinaves, etc. ; témoins irrécusables des migrations des peuples et de la fusion de toutes les langues entre elles. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que la Franche-Comté offre en ce genre plusieurs milliers de mots d'une importance capitale.

à des ulcères graves autres que la lèpre, comme serait le cancer, etc. Voir Roquefort, *Gloss. roman*, au mot *mésel*. Dans l'arrondissement de Pontarlier, une vache est *mèselo*, quand elle dépérit par l'ulcération du poumon ; *mèjau*, *mesi*, sont des termes de dénigrement.

Le mot paraît venir du latin *miser*.

3° Pour l'étude des langues celtiques en particulier, la science manquera d'une part essentielle de documents, tant que les patois ne seront pas explorés à fond. La connaissance des langues parlées autrefois dans la Gaule, est peu avancée; elle a été entravée par les savants eux-mêmes, qui ont émis sur ce point obscur des opinions contradictoires; et que n'a-t-on pas dit, par exemple, sur le Bas-Breton et la langue Basque? Si, au lieu de discuter, on avait recueilli des faits, si l'on avait exploité la mine féconde des patois, et comparé les mots qu'ils recèlent aux mots des langues qu'il s'agissait de juger, que de doutes auraient disparu, que de difficultés auraient été éclaircies! Je rencontre dans notre province des mots tels que les suivants : *talvane, tolvanne*, pignon, mur latéral de maison terminé en pointe; — *râfour*, et avec ses nombreuses variantes, *rafou, rafouè, rafo, rofou*, etc., four à chaux; — *écot*, souche, d'où l'expression *maigre comme un écot; — pelosse, pelousse, pelouèche* (Doubs et Jura), prunelle; — *harte, artuson, atreson*, teigne, insecte qui ronge les étoffes; — *freugnot*, museau (Fougerolles, Haute-Saône); — *reûzai, rezaî, résie*, etc., glisser, se glisser (montagnes du Doubs); *rampaî, lampaî*, se glisser (arrondissement de Montbéliard); — *treusir, tresi*, poindre, germer; — *tache, taiche*, clou pour les souliers; — *greûse*, rancune, ressentiment; — *bigâne*, chassie des yeux, etc., etc. J'ouvre le *Dictionnaire Bas-Breton* de Legonidec, et je trouve : *talbenn*, face principale d'un bâtiment, pignon d'une maison; — *raz, râ*, chaux; — *skôd*, menue branche verte; chicot, souche et nœud d'arbre; — *po-*

los, bolos, prune sauvage; — *hartouz, tartouz,* mite ou teigne qui ronge les étoffes, les livres; cosson qui ronge les blés; — *frenn,* odorat; *fron,* narine; *frî,* nez, museau; — *reûza, ruza,* glisser, ramper; *rampa,* glisser en écartant les deux jambes; — *treûzi, trezein,* traverser, percer; — *tach, taich,* clou (d'où le français *attacher*); — *krôz,* bruit, querelle (bas latin, *greusia, greugia*); — *pikouz, pikouzen,* chassie, etc. D'où viennent ces ressemblances si frappantes de mots et d'idées? comment, à deux cents lieues des Bretons, quand tout commerce est rompu entre eux et nous quant au langage, conservons-nous si reconnaissables ces mots et une foule d'autres? n'appartiennent-ils pas à une langue qui unissait les deux peuples? et n'est-on pas en droit de regarder comme un reste précieux de cette langue antique l'idiome qui, non-seulement les garde concurremment avec nous, mais qui, à l'aide de ses radicaux, peut donner la raison étymologique du plus grand nombre (1)?

(1) *Talvane* est composé de *tâl,* front, et *penn,* tête, sommité, à la lettre, *pointe du front* ou *front-tête,* front principal, selon le génie de la langue bretonne; et ce mot a l'une et l'autre acception, tant en Bretagne qu'en Franche-Comté, où, indépendamment du sens le plus ordinaire *pignon,* il signifie quelquefois la façade principale de la maison. Le mot *penn* est facile à reconnaître dans le latin *pinnaculum,* dans le français *pignon,* dans le Comtois *pènno,* qui répond à *talvane* dans plusieurs localités de l'arrondissement de Pontarlier, dans *obenâ* (*o* forme locale pour *en,* à Landresse, Laviron, Sancey), mettre une chemise, un habit, en y passant la tête. De la préposition *en* et de *penn,* le Bas-Breton a formé *empenn,* cervelle, analogue parfait du grec ἐγκέφαλον; et de là probablement *empennon* (val d'Usiers), *oponon* (Laviron), le sourcil, et quelquefois le *cil.*

4° Les patois sont d'une utilité incontestable, on peut dire d'une nécessité rigoureuse, pour l'explication des chartes ou anciens titres, sur lesquels reposent, non-seulement la connaissance de l'histoire, mais souvent les droits, la fortune et le bien-être des familles.

Et puisque j'ai parlé de l'explication des anciennes chartes, qu'il me soit permis d'ajouter qu'une multitude de mots de la basse latinité ou de l'ancienne langue fran-

Harte, avec *h* aspiré, à Besançon, *hartouz*, *tartouz*, peut venir de *tarz*, crevasse, rupture. Le nom français *gerce* est de la famille de *garzou*, aiguillon pour piquer les bœufs, d'où en Franc-Comtois *jars*, et sous ses formes locales, *jaî*, *dzaî*, et diminutif *jâçon*, *jaiçun*, *dzaiçun*, aiguillon d'abeille, dard de serpent; ainsi que le verbe *jâcie*, *dzâicie*, etc., piquer, en parlant des animaux.

Freugnot ou *fregnot*, est un diminutif de *frî* ou *frin*, dans lequel on reconnait facilement, en prenant *f* pour l'esprit rude de la langue grecque (*cf.* ῥῖγος, *frigus*; ῥήγω, *frango*), le mot ῥίν ou ῥίς, nez, museau. On retrouve ce primitif dans ὀσ-φραίν-ομαι, flairer; dans *frenum* ou *fræuum*, *muselière*, bride; dans *frunitus*, sensé, qui a du *nez* (*nasutus* latin); peut-être dans *frons*, dans φρήν, *refrogné*, etc.

Comme *glisser*, autrefois *glasser*, *glacier*, *glacher*, *glachier*, vient de *glace*; *reûzaî*, *rèzie*, *reûza*, *ruza*, sont de la famille de *reô*, *rèr*, *riou*, froid, gelée, gelée blanche; *reri*, geler, glacer; *riel*, verglas, frimas, etc., d'où *riska* et *riskla*, *rikla*, *rinkla*, autres verbes bretons, signifiant *glisser*, qui nous out donné probablement *lichie*, *luchie*, *linchie*, *linze*, *lesie*, etc., glisser, se glisser. Comparez du reste avec cette famille ῥιγ-ος, *f-rig-us*, κ-ρύ-ος, froid, d'où κρύσταλλος, glace; *rigeo*, avoir froid, etc.

Le radical *pik*, qu'on trouve dans *pikouz*, *big-ane*, le Genevois *piquerne*, est vraisemblablement de la même famille que *pik*, poix, πεύκη, etc. Dans *piquerne*, altéré par les Comtois en *bigane*, on peut remarquer une terminaison qui se rapporte très-bien au Bas-Breton *korn* (*kern*, *karn* dans les langues du Nord), angle, coin; et l'on voit ainsi que la *pik-kern-e* est la *poix*, ou matière gluante qui se forme aux *coins* des yeux.

çaise, ne peuvent être entendus qu'au moyen des patois. Il est un livre que tous les savants connaissent, et qu'ils n'apprécieront jamais trop : c'est le *Glossaire de la basse latinité* de Ducange. Ce savant et ses continuateurs ont laissé un grand nombre de mots sans explication, ou avec une explication purement conjecturale et fondée sur un texte unique. Au moyen des patois, qu'ils ont d'ailleurs mis à profit autant qu'il leur était donné alors de le faire, il est possible de suppléer à ces lacunes, de confirmer leurs jugements, de rectifier leurs erreurs; et, pour nous en tenir exclusivement aux ressources que peut fournir la Province, il serait facile, avec le secours des chartes éditées depuis à peu près un siècle, et des patois qui ont conservé une si grande quantité de mots anciens, d'ajouter à ce glossaire deux ou trois cents pages in-4° d'éclaircissements irrécusables.

5° Enfin, les patois sont de la plus haute importance, quant à l'étude étymologique et grammaticale de la langue française.

Les patois ne sont pas, comme on le croit communément, des jargons enfantés par l'altération du français. Ce sont de vraies langues, qui ont commencé en même temps que le français, qui ont marché parallèlement avec lui, et qui, tout en subissant des lois générales de formation, suite des relations civiles et religieuses des populations, se sont façonnées pourtant assez isolément pour avoir chacune leurs règles particulières, règles toujours admirablement logiques, toujours conséquentes avec elles-mêmes jusque dans les moindres détails.

Si l'antiquité des patois n'était pas démontrée d'ailleurs par des preuves irréfragables, nous en trouverions une des plus frappantes dans leurs fractionnemens multipliés. Il a fallu de longs siècles pour que chaque centre de population soit arrivé à isoler sa langue. Or, c'est là un fait constant : chaque village a son patois, souvent nuancé encore d'un quartier à un autre. Sans doute, de village à village, les différences sont généralement légères, à moins que des obstacles physiques, comme une montagne escarpée, une rivière profonde, ou des obstacles politiques, comme des centres divers de réunion, n'aient empêché la fusion qui devait naturellement avoir lieu. Mais enfin elles existent partout; partout il y a quelques mots propres que n'admet pas le lieu le plus rapproché, quelques variations de voyelles, soit dans le radical des mots, soit dans leurs terminaisons. A mesure qu'on s'éloigne d'un point donné, les différences deviennent plus sensibles; et, dans le Doubs en particulier, quand on va de l'ouest à l'est, des pays plains à la montagne, il ne faut que cinq ou six lieues, dix au plus, pour que ces différences rendent impossible, au premier abord, tout entretien entre deux personnes qui ne seraient jamais sorties de leur village.

C'est lentement que ces fractionnements se sont opérés. Eloignés des grands centres de civilisation, qui poussent en avant les langues et les usent en les polis sant, les patois ont marché à pas de tortue, retenus par le respect pour la tradition. On jugera de la lenteur avec laquelle se perdent les idées acquises, par un fait certainement remarquable. Dans plusieurs villages des can-

tons de Gray, de Pesmes et de Marnay, peut-être encore ailleurs, on appelle injurieusement *Franciriaux* les habitants des villages d'outre Saône, et quand quelqu'un y va, il dit qu'il va en *France*. Dans le Jura méridional, on dit la même chose relativement aux premiers villages du département de l'Ain (1). Et cependant il y a plus de cent cinquante ans que ces populations vivent sous le même gouvernement. On dira que ce fait doit être attribué à la ténacité du patriotisme franc-comtois; j'en conviendrai tant qu'on voudra; mais on m'accordera aussi que cette ténacité naturelle a dû contribuer de même à la conservation de nos idiomes. Il n'y a pas quatre-vingts ans que nos villes, et Besançon même, ont quitté l'usage du patois. Le patois était alors, à cause des divisions des provinces, comme la langue nationale, qu'on aimait de l'amour qu'on a pour une mère.

Cette heureuse lenteur, et ces fractionnements multipliés qui en sont la suite, sont précisément ce qui rend nos patois si précieux pour l'étude de la langue française. On conçoit que tous ayant procédé lentement, et cependant chacun à sa manière, il doit se trouver, dans le langage si varié du million d'hommes dont se compose notre province, des richesses inestimables de mots et de formes.

Les patois ont gardé des milliers de mots qu'a perdus

(1) De même, les mariniers de la Saône, pour désigner la rive droite et la rive gauche de cette rivière, se servent encore de nos jours du cri *riaume, spire*, qui désignent l'un la Bourgogne appartenant au *royaume* de France, l'autre l'*empire* dont la Comté était une dépendance.

le français, mais qu'on retrouve en grande partie dans la basse latinité, qui était l'expression des langues vivant alors, dans la langue française des XIIe et XIIIe siècles, dans la langue des troubadours, et ses filles le Provençal, le Languedocien, le Catalan, le Portugais, l'Espagnol, et surtout l'Italien (dont les nombreux patois, notamment ceux du Piémont et de la Lombardie, qui ont reçu des colonies gauloises, semblent avoir conservé en plus grand nombre les éléments de notre langage); dans l'Allemand et les langues du Nord, dans le Bas-Breton et les autres branches des langues celtiques, enfin dans les langues savantes les plus anciennes. On conçoit combien ces mots, enfouis dans nos contrées, et ne vivant peut-être plus que dans un seul village, peuvent jeter de lumières sur les origines de la langue française.

Dans les mots communs aux patois et au français, les formes anciennes, conservées plus purement par les patois qui ont marché moins vite, qui ont syncopé plus lentement ou tout diversement, ramènent bien plus facilement au véritable primitif. On a souvent dix ou douze formes intermédiaires qui aident à le ressaisir; c'est alors un secours équivalant à celui qu'offriraient dix ou douze langues régulières.

Même dans les mots identiques, quant au son, dans le français et les patois, combien aussi d'acceptions gardées dans l'idiome rustique, et propres à éclairer le sens du mot français, dont on ne peut reconnaître l'étymologie sans l'intermédiaire de cette acception perdue!

Quant aux formes grammaticales, elles sont d'une variété étonnante. Partagés en deux grandes fractions,

l'une très-rapprochée de la langue d'*Oc* et se confondant presque avec elle, l'autre qui a les formes du Bourguignon et du Lorrain au XIIIe siècle, nos patois ont une richesse incroyable de grammaire, et sous ce rapport, on peut le dire, ils ne le cèdent en rien à la langue française. Et comme ces formes sont plus antiques que les formes beaucoup plus usées du français, on peut, au moyen des conjugaisons patoises comparées entre elles, comparées avec les anciennes formes de la langue française, et avec les formes anciennes et modernes des langues et des idiomes formés du latin, arriver à établir nettement les origines de notre conjugaison, et à donner la raison première de toutes les formes régulières et irrégulières qu'elle comporte aujourd'hui. Sous ce rapport, on voit que l'étude des patois peut conduire à des résultats assez intéressants pour devenir classiques

Voilà, Messieurs, quelques-uns des avantages qu'offre l'étude des patois. Utile et précieuse sous tant de rapports, elle mêle plus d'une jouissance à l'aridité des recherches qu'elle nécessite. Dans leur prononciation, les patois gardent un grand nombre d'articulations inconnues du français, mais qu'on retrouve dans les autres langues, et jusque dans les plus anciennes, dont elles sont vraisemblablement les restes. Si quelques-uns semblent repoussants par leur dureté et leur pesanteur, d'autres, comme ceux des bords de la Saône, ou ceux de l'arrondissement de Pontarlier, flattent l'oreille par leur légèreté, par une vocalisation riche et douce, par un accent prosodique qui les fait rivaliser avec ceux du Midi.

Dans leur grammaire, ceux qui appartiennent à la langue d'*Oc* offrent, pour les noms, des flexions diverses et tout italiennes au singulier et au pluriel ; pour les verbes, des formes de temps et des terminaisons personnelles, qui se rapprochent à tel point des idiomes du Midi, qu'on croirait, en les entendant, être aux portes de Nîmes ou de Marseille.

Dans leur travail de composition, ils offrent tous des onomatopées brillantes qui prêtent une énergie singulière à ce langage, toujours aussi expressif que simple et naturel ; ils sèment avec profusion, comme l'Italien et l'Espagnol, les diminutifs, les augmentatifs, les péjoratifs ; ils déploient d'immenses familles de dérivés, la plupart aussi heureux et aussi admirablement créés que les mots les plus parfaits des langues savantes ; et combien de ces mots le français peut envier, incapable qu'il est de les traduire !

Quoique l'imagination et la poésie ne distinguent pas nos climats, il y a dans nos patois, comme dans toutes les langues vierges et incultes, quelque chose de pittoresque et de saisissant. Quand la lune est entourée de vapeurs, elle *baigne*, disons-nous, comme les Ecossais disent qu'elle *nage*. Les noms des plantes, incroyablement variés, offrent mille traits frappants de vérité, mille gracieuses images : le caustique ellébore est la *fleur au loup*, la *rage au loup;* la renoncule de nos prairies, malgré sa corolle dorée, est, à cause de son âcreté, la *chaudière d'enfer*, le *feu d'enfer ;* les fleurs légumineuses sont les *sabots du Bon-Dieu ;* la digitale, le *dé de la Vierge ;* la primevère, avec son pistil en gourde,

est le *pélerin*, etc. Voulez-vous des idées religieuses? Dieu ne s'appellera que le *Bon-Dieu;* l'abeille, que la *mouche bénie;* et l'arc-en-ciel sera non-seulement l'*arc-de-Dieu*, mais la *roue de saint Martin,* la *couronne de saint Bernard, de saint Léonard, de saint Desle,* comme si ce phénomène visible du ciel ne pouvait se nommer sans rappeler les merveilles des légendes et les merveilles du ciel chrétien.

Je m'arrête, en me contentant d'avertir que, si je n'ai pas donné les preuves que demandait chacune des propositions que j'ai avancées, ce travail, réservé pour l'impression, offrira tout ce qui peut paraître nécessaire pour convaincre les plus incrédules.

Au lieu de ces détails arides de mots, j'aime mieux vous donner une idée des jouissances que les patois réservent de temps en temps à ceux qui les étudient, et voici la traduction d'un morceau provençal, imprimé il y a deux ans, et dû à un jeune poëte, M. J. Roumanille (1).

LA MALADE.

Et puis l'ange disait : « O belle fleur naissante !
» Fleur du vallon maudit dont l'air peut te flétrir,
» Quitte, quitte au plus tôt cette plage brûlante,
» Et viens, sûre de vivre, ici t'épanouir.
» O vierge ! ô notre sœur, n'entends-tu pas ton frère,

(1) Extrait de la *Margarideto*, poésies provençales, par J. Roumanille. Paris, 1847, in-8°.

» L'ange libérateur, près de toi descendu,
» L'ange qui vient tirer des fanges de la terre
» Une perle du ciel, ton âme et sa vertu? »

— Ecoutez donc, ma bonne mère,
Dit la malade ; entendez-vous?
— Je n'entends rien… dors, dors, ma chère,
Dit la vieille mère à genoux.
— Oh ! pourtant qu'elle est ravissante,
La douce voix qui là-haut chante !
Maman, qu'il est délicieux,
Le chant des cieux !

Et puis l'ange disait : « Oh ! la belle couronne
» Que nous a fait tresser le Dieu qui t'aime tant !
» Le soleil brille moins… et ta sainte patrone
» Vient d'achever aussi ton voile, un voile blanc.
» Ton trône est là, tout près du trône de Marie.
» Ouvre tes ailes, monte, aimable séraphin !
» Viens, nous te mènerons à la source de vie,
» T'enivrer d'un amour qui n'aura point de fin. »

— Paix ! les anges chantent, ma mère,
Dit la malade; entendez-vous ?
— C'est le vent… dors, oh ! dors, ma chère,
Dit la vieille mère à genoux.
— Paix ! c'est bien leur voix qui m'enchante…
Oh ! qu'elle est douce et ravissante !
Maman, qu'il est délicieux,
Le chant des cieux !

Et puis l'ange disait : « Notre sœur est heureuse,
» Bien heureuse vraiment, puisqu'elle va partir ;

» L'heure sonne, et déjà sa tête est radieuse
» De la gloire du ciel qui vient de s'entr'ouvrir.
» Oh ! seule désormais, dans sa douleur amère,
» Ce soir, combien de pleurs sa mère versera !
» Mais nous viendrons aussi chercher la pauvre mère,
» Et demain sur notre aile elle s'envolera. »

— Adieu, ma mère ! adieu, ma mère !
Un baiser, le dernier de tous !...
— Qu'as-tu ? mais qu'as-tu donc, ma chère ?
Dit la vieille mère à genoux.
— Je meurs... votre oreille impuissante
N'entend pas la voix ravissante
De l'ange.... oh ! vous l'entendrez bien
Demain.... demain !

COUP D'ŒIL SPÉCIAL

SUR

LES PATOIS DE FRANCHE-COMTÉ.

La dissertation précédente a été écrite pour le public qui assiste aux séances de l'Académie, plutôt que pour les savants. Sans les documents philologiques qu'elle fait attendre, ce serait une œuvre à peu près sans portée, un corps sans âme. A ces pages d'exposition je dois donc joindre les documents qui sont tout.

Je prie les linguistes qui pourront lire ce travail de se souvenir que je l'ai fait en vue de mes compatriotes, dont le grand nombre n'est pas familiarisé avec la science des langues. Ils me pardonneront, en conséquence, quelques notes concernant l'étymologie, utiles et nécessaires au commun des lecteurs. Et si mon travail leur est inutile à eux-mêmes comme *preuve,* parce qu'ils n'ont aucun doute sur la haute origine des patois, il pourra leur être agréable comme recueil de *faits,* comme *spécimen* du travail en grand que je dois bientôt publier sur l'idiome à peu près inconnu de notre Province.

Restreint à un petit nombre de pages, j'ai dû sacrifier une multitude de détails et d'éclaircissements utiles, de rapprochements curieux, etc. En présentant le même mot sous plusieurs formes, pour donner une idée des

variations phoniques et grammaticales, je n'ai jamais eu recours au misérable moyen des formes imaginaires qu'on crée pour rendre une étymologie plausible. Il n'y a pas un mot, pas une forme de mot, dont je ne puisse démontrer l'authenticité en indiquant les lieux où ils sont en usage. Pour abréger, j'ai supprimé d'ordinaire ces indications, en me bornant à désigner par son initiale l'arrondissement où un mot a cours, ou le département, quand le mot a cours dans plusieurs arrondissements à la fois (1).

Les Francs-Comtois ne reconnaîtront pas toujours les mots donnés comme mots de la Province ; cela n'est pas étonnant : à peine chacun d'eux connaît-il un quart ou un tiers de ce que nous possédons en ce genre ; mais il

(1) Voici ces abréviations :

B. Arrondissem[t] de Besançon.
Ba.— de Baume.
M.— de Montbéliard.
P. — de Pontarlier.
} D. Doubs.
G.— de Gray.
Lu.— de Lure.
V.— de Vesoul.
} S. Haute-Saône.
Do.— de Dole.
Lo.— de Lons-le-Saun.
Po.— de Poligny.
SC.— de Saint-Claude.
} J. Jura.

Autres abréviations :

A. Allemand.
Ang. Anglais.
BB. ou BBr. Bas-Breton.
BL. Basse-Latinité.
C. mot Comtois.
Ca. Catalan.
Da. Danois.
E. Espagnol.
F. Flamand.
Go. gothique.
I. Italien.
Ir. Irlandais.
L. Latin.
Lg. Languedocien.
Pr. Provençal.
Por. Portugais.
R. langue Romane, ou des Troubadours.
cf. *confer*, comparez.
fr. français.
v. fr. vieux français, ancienne langue française.
m. masculin.
f. féminin.
v. a. n. verbe, actif, neutre.

n'en est aucun qui ne retrouve dans chaque page des termes qui lui sont familiers, soit qu'il habite nos villes, soit qu'il soit né à l'extrémité de la Province. Quant aux formes, qu'il aurait fallu multiplier fastidieusement, avec un peu d'attention ils retrouveront facilement celles que j'ai omises à dessein ou que je n'ai pas connues.

DES MOTS PATOIS

CONSIDÉRÉS QUANT A LEURS RADICAUX.

I. ORIGINES.

Je n'ai pas à expliquer la formation des idiomes modernes. Je me borne à de simples énonciations, qui suffiront pour faire comprendre ce que sont et doivent être nos patois.

Quels qu'aient été les premiers habitants de la Gaule dans les temps qui précédèrent le septième siècle avant notre ère, on peut croire que leur langue n'était pas une: l'unité d'origine n'empêche pas les dialectes dans un peuple disséminé sur une aussi vaste surface.

En tout cas, cette langue a dû être modifiée par les invasions qui bouleversèrent la Gaule depuis cette époque. Les Celtes, les Cimbres, en se mêlant aux premières colonies, ou en les refoulant au midi, apportèrent nécessairement de nouveaux dialectes ou même de nouvelles langues.

D'un autre côté, à plusieurs époques les Phéniciens, de race sémitique, les Phocéens et les Doriens, de race

hellénique, avaient fondé au midi de la Gaule des villes grandes et populeuses.

Il devait donc y avoir diversité de langage. Aussi, au temps de Jules-César, les trois familles qui peuplaient le pays (les Aquitains établis entre les Pyrénées et la Garonne, les Celtes, Galls ou Galates, entre la Garonne et la Seine, les Belges entre la Seine et les bouches du Rhin) *différaient tous* entre eux par le langage comme par les usages et les lois (1).

(1) *Hi omnes linguâ, institutis, legibus inter se differunt.* (Cæs. I, *Bell. Gall.* 1.) Strabon, qui vivait sous Auguste et Tibère, parle un peu plus explicitement, et dit que les Aquitains diffèrent *entièrement* (τελέως) des autres, non-seulement par le langage, mais par l'extérieur, et ressemblent beaucoup plus aux Ibères qu'aux Celtes; que le reste de la nation, tout en présentant la physionomie celtique, n'a pas un même langage, mais que quelques-uns parlent avec *un peu* de diversité (Geogr. IV, 1.). Il résulterait de là qu'il y avait alors en Gaule au moins deux langues fort distinctes, l'une au midi, l'autre au centre et au nord, la dernière avec des nuances dialectales. Celle ci, qui se rattache à la grande famille des langues Indo-Européennes, nous est quelque peu connue par ses débris qui subsistent dans l'Irlande et les montagnes de l'Ecosse (dialectes Erses), dans le pays de Galles en Angleterre, et la Basse-Bretagne en France (dialectes Kimriques). Quelle était la langue des Aquitains? Strabon dit des Marseillais qu'ils ont inspiré aux Celtes l'amour des lettres, et que les écritures commerciales se font quelquefois en Grec (IV, 1.); que les Barbares appelés *Cavari*, qui habitent les bords du Rhône près d'Avignon, ont cessé d'être barbares et se sont pour ainsi dire transformés en Romains par la langue, les habitudes, etc. (IV, 1.). Ce sont là des exceptions, vraies peut-être du peuple de quelques grandes villes; mais la véritable langue des Aquitains, la langue autochthone, n'était certainement ni le Grec ni le Latin. Entièrement diverse de celle du Nord, n'était-elle pas peut-être la langue des habitants primitifs de la Gaule, appelés par quelques-uns Ibères, qui auraient été refoulés jusqu'aux Pyrénées et au-delà par les Celtes et les Cimbres? Il n'est pas

De nouvelles complications de langage durent résulter de l'invasion romaine, et plus tard de l'invasion des Goths, des Burgundes, des Francs, des Sarrasins, des Normands, etc.

Plus que tous les autres, les Romains durent porter atteinte aux langues celtiques, à cause de leur long séjour dans les Gaules, et de leurs efforts constants pour imposer leur langue aux peuples assujettis par eux.

Toutefois le Latin ne se propagea que lentement. Accueilli avec faveur en quelques lieux comme langue d'un vengeur ou d'un auxiliaire, il devait être généralement odieux comme langue d'un vainqueur. S'il put être utile pour les affaires publiques et privées, il ne fut jamais rigoureusement nécessaire au peuple, qui sait d'ailleurs sacrifier ses intérêts plutôt que ses affections. On tâche d'entendre, on parle au besoin la langue qu'on n'aime pas; mais avec les amis et les proches on parle la langue qu'on aime, la langue des pères, la langue du cœur; et c'est ainsi que nos paysans qui, comprennent tous et parlent tous au besoin le Français, conservent religieusement leurs patois, et que les Provençaux dédaignent entre eux notre langue, même dans les villes populeuses. Longtemps donc le Latin ne dut être qu'à la surface de la société, dans la bouche des lettrés, des grands, des agents

improbable que ce soit la langue des Vascons ou Basques, l'Escualdunac ou Escuara actuel, comme l'appelle le petit peuple de France et d'Espagne qui la parle encore; langue phénoménale, qui ne se rattache à aucune langue connue, et que des savants tels que M. de Humbolt regardent comme touchant de très-près à la langue primitive du monde.

de l'empire, etc., et au milieu du quatrième siècle, Julien, surnommé l'Apostat, n'entendait chez les Parisiens que la langue celtique, qu'il comparaît au croassement des corbeaux, sans doute à cause des aspirations dont elle était hérissée. Pour que la langue des Romains devînt populaire, pour qu'elle pénétrât dans le sanctuaire de la famille, et que les mères l'apprissent à leurs enfants, il fallait qu'elle eût conquis l'amour des Gaulois; et je regarde comme une cause plus puissante que la politique romaine, toutes ses prescriptions et toutes ses écoles, l'introduction du christianisme. Quand la Gaule fut chrétienne, elle fut facilement latine : le latin, était devenu le véhicule ou au moins la langue de la religion; et quand survinrent les épouvantables bouleversements du cinquième siècle, comment n'aurait-on pas préféré la langue de cette douce foi, qui seule au milieu des tempêtes laissait des espérances et apportait des consolations?

Plus ou moins rapide, plus ou moins profonde, selon les lieux et les dispositions des peuples, cette révolution de langage est un fait qu'on ne saurait contester. Nous n'avons pas de notions positives sur la manière dont se forma la nouvelle langue. Ce qui est sûr, c'est que le latin n'arriva pas au peuple par l'enseignement; on n'apprend pas la grammaire à toute une nation. Il se glissa dans les habitudes, par le contact avec ceux qui le parlaient. Et comme au temps où il pénétrait les masses, il était déjà en décadence, que les soldats romains rassemblés de toutes parts ne devaient pas le parler bien pure-

ment (1), que l'accent et encore plus le génie de la langue gauloise devaient le gâter encore, on peut être sûr que cette langue de tradition devait être singulièrement altérée.

Elle prit de bonne heure le nom de langue *rustique, romana rustica,* nom qui la distinguait du langage plus poli des villes. Elle avait ses propriétés, et participait des langues autochthones et du Latin.

On ne retrouve jusqu'au neuvième siècle que des vestiges imperceptibles de la langue romane. A cette époque elle commence à se dessiner, et les siècles suivants en offrent des monuments très-nombreux.

Elle embrassait alors toute l'Europe latine; mais elle n'était pas une, et elle ne l'a été à aucune époque, dans le sens rigoureux du mot.

En France, elle avait deux principaux dialectes, moins éloignés au fond qu'on ne l'a cru plus tard : l'un, au midi, était la langue d'*Oc* ou des troubadours; l'autre, au nord, était la langue d'*Oil* (2). De la première sont venus le Catalan, le Languedocien, le Provençal, l'Italien, le

(1) Il ne faut pas s'imaginer que tout ce qui parlait Latin, même dans l'Italie, parlait la langue de Cicéron et de Virgile : cette langue, si différente alors de ce qu'était le Latin deux siècles auparavant, était la langue du génie et de la politesse. Mais la langue vulgaire, même à Rome, et à plus forte raison dans l'Italie, en était nécessairement fort éloignée. Voyez plutôt si le langage du peuple de Paris est celui de Racine, de Fénélon, ou de Châteaubriand. Ceci n'est point une simple allégation : il y a des faits qui la prouvent, et particulièrement le style de Plaute, de Térence, qui, quoique plus anciens, sont plus rapprochés de nos langues vulgaires que les contemporains d'Auguste.

(2) La langue d'*Oc* était celle dans laquelle l'affirmation *oui* se disait *oc* ; la langue d'*Oil* celle où *oil* signifiait *oui*.

Portugais, l'Espagnol, etc.; de la seconde est venu le Français.

La langue d'*Oil*, n'a jamais été une : on trouve jusque dans ses monuments les plus antiques, des dialectes bien tranchés, le Picard, le Normand, le Champenois, le Lorrain, le Bourguignon, etc., et une multitude de sous-dialectes, dont les patois sont la continuation.

La langue française, qui n'est définitivement une que depuis deux siècles, a bien pu, en fixant son vocabulaire, exclure l'immense famille des mots qui avaient cours dans les provinces, soit qu'ils eussent fait partie de sa vieille littérature, soit qu'ils eussent vécu tout-à-fait ignorés à l'ombre des foyers rustiques de nos pères : elle n'a pu leur ôter leur titre d'enfants de nos anciens idiomes.

Nous conclurons de ce résumé : 1° que des langues nombreuses ont régné plus ou moins sur la Gaule ancienne; 2° que les dernières de ces langues avant notre ère étaient des dialectes des langues cimbrique et teutonique; 3° qu'étant parties de différents points du nord et de l'est de l'Europe, et ayant à leur tour, par les invasions gauloises, pénétré dans le nord de l'Italie que les Romains appelèrent longtemps Gaule cisalpine, dans l'Espagne qui eut ses provinces celtibériennes, dans les îles britanniques où vivent encore les débris de deux de leurs dialectes, elles ont établi dans presque toute l'Europe une parenté qui allie entre elles les langues actuelles les plus disparates; 4° qu'elles se rattachent aux langues de l'Asie, d'où étaient venus primitivement les émigrants qui les apportaient; 5° que la langue grecque, sortie aussi d'Asie par un autre chemin, était de la même

famille, et pouvait il y a deux mille ans être beaucoup moins éloignée de ces dialectes, comme la masse de mots communs au Grec et au Bas-Breton actuel donne lieu de le penser ; 6° que le Latin, né du Grec et du Celtique, avait aussi des rapports très-intimes avec les langues celtiques; 7° qu'en rapportant aux Gaulois une partie de leur bien transformée par son système propre de dérivation, de composition et de grammaire, il n'a pu leur faire perdre entièrement leur première langue ; 8° que par conséquent il reste partout, dans les langues néolatines, une multitude d'expressions usitées avant l'introduction du latin ; 9° que ces langues ne sont toutes que des combinaisons diverses du Latin avec les éléments primitifs plus ou moins abondants dans chaque région; 10° que ces langues n'ont été très-longtemps que des patois ; 11° que les patois, qu'elles ont laissés en dehors d'elles en devenant récemment langues nationales, doivent recéler encore une foule de mots qu'elles n'ont pas connus ou qu'elles ont dédaignés ; 12° que ces patois étant le seul langage de la plus grande partie de la nation, partie d'ailleurs la plus simple et la plus fidèle aux traditions de l'usage, doivent renfermer une quantité considérable de mots précieux ; 13° qu'en définitive il n'y a pas un patois, surtout s'il a été plus isolé comme ceux de nos montagnes, qui ne puisse et ne doive offrir aux investigations de la science un plus ou moins grand nombre de mots inconnus à sa langue nationale, mais vivant dans les autres langues néolatines ou leurs patois, et se rattachant aux langues Latine, Celtique, Teutonique, Scandinave, Slave, Grecque, Sanskrite, Sémitique, etc.

C'est ce que je vais montrer pour nos patois en particulier, par quelques rapprochements entre eux et diverses langues anciennes et modernes. On pourra chicaner sur quelques mots; on ne détruira pas l'effet de l'ensemble. Et quel serait cet effet si, au lieu de quelques centaines de mots, j'en présentais des milliers? Car ce spécimen ne contient peut-être pas la cinquantième partie de ce que je pourrais mettre au jour.

Rapports entre les patois de Franche-Comté et la langue latine.

Le Latin, dérivé du Sanskrit (1) par les dialectes grecs Eolien et Dorien, et par les langues voisines de Rome, a dû puiser beaucoup dans le Celtique parlé longtemps au nord de l'Italie, dans la Gaule cisalpine. Ce que nous

(1) Voici quelques rapprochements entre les deux langues. Des racines Sanskr. *swan* sonner, *wid* connaître, *lôk* voir, *swid* suer, *wam* vomir, *skand* monter, sauter, *âp* atteindre, acquérir, *wug* abandonner, *wah* traîner, *tul* lever, peser, *lamb* glisser, tomber, *pish* écraser, *angh* oindre, *ush* brûler, *mâ* mesurer (*mâtra* mesure), *lubh* désirer, *arth* demander, *arb* blesser, *naç* périr, *ud* ou *und* couler, *hrag* rassembler, etc. Le latin a *son-o, vid-eo, luc-eo* (et peut-être *oc-ulus*), *sud-o, vom-o, scand-o, hab-eo,* et *ap-iscor* (*adipisci*), *fug-io, veh-o, toll-o,* (*tuli* prét.), *lab-or, pins-o* (*pis-tor*), *ung-o, uro* (*us-tum*), *met-ior, lub-et* et *libet, hort-or, v-erb-ero, nec-o, udus* humide, et *unda* eau (d'où *ar-undo,* de *ar,* pour *ad,* herbe qui croît près des eaux). *greg-s* (*grex*), etc. De même Sanskr.: *antar* entre, L. *inter*; *itir* de nouveau (*itara* autre, ἕτερος), *iterum*; *iti* ainsi, *ita*; *uta* ou, *aut*; *dharâ* terre, *terra*; *bhumi* terre, *humus*; *diva* jour, *dies*; *agni* feu, *ignis*; *hima* neige, froid, *hiems* (χείμων); *kasa* pierre de touche, *cos* pierre à aiguiser; *çulwari* soufre, *sulphur*; *jusha* bouillon, *jus*: *sava* jus, eau, *sapa* sève (*A. saft*); *ibha* éléphant, *ebur* ivoire (ἐλ-έφ-ας); *warâha* verrat, *verres* (et peut-être *porcus*, *v* changé en *p*, *h* en *k*);

regardons comme du Latin n'est souvent, quant aux éléments, pas plus Latin que Celtique ou Teutonique (1).

En donnant donc ici une liste de mots patois, comparés avec le Latin, je ne prétends pas attribuer au Latin

krima ver, *vermis*; *hansa* oie, *anser* (*ganz* german.); *nîda* nid, *nidus*; *swasri* sœur, *soror* (form. ant. *sosor*); *çwaçura* beau-père, *socer*; *naptâ* nièce, *neptis*; *vidhara* veuve, *vidua*; *vira* héros, homme fort, *vir*; *yuvan* jeune, *juvenis*; *jakrit* foie, *jecur*; *vatsh* voix, *vox*; *pûti* puanteur, *puteo*, *pædor* crasse, etc.; *dhîti* soif, *sitis*; *râs* substance, propriété, *res* bien, chose; *tshihna* signe, tache, *signum*; *camar* être courbe, *camera* voûte; *pîlu* dard, *pilum*, etc.

(1) Le Latin a une quantité de mots isolés qui se rapportent à des primitifs qu'il a perdus, et qu'on retrouve ailleurs. Ainsi, dans *præ-hend-o* prendre, *ansa* manche, anse, il est facile de reconnaître le germanique *hand* main (hebr. *iad*); dans *vera*, espèce de vache, on retrouve l'A. *Kuh* vache, Flam. *Koe*, Ang. *cow*, du Sanskr. *gô* taureau, vache (datif *gavê*), d'où aussi le C. *vabe*, M. P. vache qu'on engraisse pour en faire du *brêsi*, des salaisons. Le primitif *horn* ou *korn*, d'où A. D. *korn*, Flam. *koren*, grain, blé, A. *kern*, graine, semence, pepin, noyau, Fl. *kern*, D. *kiern*, B.-B. *askorn* et *askern*, noyau (d'où le C. *grenè*, *greniau*, S. D. *guenè*, *gounè*, D. noyau), n'a-t-il pas vraisemblablement donné au Latin *gran-um* grain, *horr-eum* grenier, *corn-u* noyau, peut-être *hordeum* orge? *Gramen* gazon, n'est-il pas l'A. Fl. *gras* herbe, D. *græs*, Angl. *grass?* La Bretagne avant l'invasion romaine s'appelait *Armorique*, pays maritime (*ar*, B.-B. et Ir. sur; *mor*, mer): *mare* est-il plutôt latin que celtique? Et serait-ce trop se hasarder que de dériver *lamina* lame (BBr. *lammen*, *larnen*, *laoun*) du cimrique *lemm* tranchant; *liv-idus*, taché, coloré, de *liv*, couleur; *tu-eor*, défendre, abriter, de *tua* cacher, mettre de côté (*tu* côté); *pell-o* chasser, éloigner, de *pell* loin (πῆλε loin); *ex-sting-o* éteindre, de *ex* priv. et *tan* feu; *Titan*, le soleil (mot inconnu aux Grecs en ce sens, et qui peut aussi se tirer, comme *tit-io* tison, du Sanskr. *tithu* feu), de *ti* maison et *tan* feu (maison de feu); *ar-bos* arbre, de l'article *ar* et du germ. *bosk* bois, comme le grec δέν-δρ-ον peut venir de l'article *den* et du radical *dr*, qui a donné aux langues du nord *tree*, *træ*, bois, arbre, au grec δρῦς, chêne, au celtique *dru*, *deru*, *dero*, *derr*, chêne, d'où les *Druides* ont tiré leur nom? etc.

seul les radicaux qui peuvent aussi bien appartenir à d'autres langues. Toutes les langues sont mixtes quant aux éléments, et chacune d'elles ne peut revendiquer comme siens que les mots dérivés ou composés d'après son système propre de grammaire. Je fais la même réserve pour toutes les comparaisons de nos patois avec d'autres idiomes. En rapprochant un mot Comtois d'une autre langue, je n'ignore pas que ce mot existe souvent ailleurs, et je pourrais citer dix ou vingt formes bien authentiques. La raison de ma préférence est la ressemblance plus sensible entre les mots rapprochés.

Les mots les plus anciens de la langue Latine se retrouvent dans nos patois. J'ai déjà cité *merenda*, qui semblait tombé en désuétude au temps de la bonne latinité. *Carere*, peigner la laine, qui ne se trouve que dans Plaute, nous a donné *écarasse*, grandes cardes des matelassières, B. C'est peut-être d'*amptruare* (*truare* se mouvoir, *am* autour, en rond) mot propre aux Saliens, que nous avons le mot *ambruer*, mettre en mouvement une toupie, une roue; *s'ambruer*, s'élancer, prendre son escousse, etc. Ce mot *ambruer* traduirait parfaitement le vers de Lucilius cité par Festus: *Præsul ut amptruat, inde et vulgu' redamptruat olli.* Quelques-uns ont lu *ampiruat*, et nous reconnaîtrions dans ce mot le français *pirouetter*, le C. *pirounelle*, toton, jouet d'enfants.

Au surplus, voici des mots plus sûrs.

Aissoarbi, *aissouerbi*, assommer, B. Ba.	*Absorbere*, perdre, ruiner.
Ambeuta, f., jointée, Lo.	*Ambo*, deux.

Apondre, *rapondre*, joindre bout à bout, D. J. S. (1).	*Apponere*, mettre près.
Aquebi, aiquebi (s'), se coucher sur le ventre comme une poule, s'accroupir, B.	*Accubare*, être couché.
Arâ, araî, airaî, v., labourer avec la charrue, D. S. J. De là *arote, airote, airité, aridé, aridelle*, D. S. J., la courtilière ou taupe-grillon, qui *laboure* la terre, et cause de si grands dégâts dans les cultures.	*Arare.*
Armau, m., taureau, P. Po. Lu. De là *armailli*, mot qu'on retrouve dans le *Ranz* des vaches, celui qui a soin des vaches dans les chalets.	*Arm-entum*, bête de labour.
Auque, âquè, auquouè, aique, etc., quelque chose, D. J. S.	*Aliquid.*
Avelliè, avèïè, v., arracher, déraciner, J.—*Avoidre, aivoidre, avatre*,	*Avello*, arracher.

(1) Le *D* est inséré ici, comme dans le v. fr. *semonDre*, avertir, *submonere* (C. *semondre*, P., avertir, faire une invitation, grouder); *geinDre*, gémir, de *gemere*: dans le fr. *crainDre*, fait du v. fr. *cremer*, *cremre*: *ponDre*, du L. *ponere*; *cenDre*, de *ciner-e* (I. *cenere*); *genDre*, de *gener-o*; *tenDre*, de *tener-o*; dans le grec ἀνΔρὸς, pour ἀνερός, etc. — Ainsi avons-nous, par l'insertion du *B* ou du *P*, *humBle*, de *humil-i*; *chamBre*, de *camer-a*; *comBler*, de *cumul-are*; *ensemBle*, de *in-simul*; *ressemBler*, de *simi-li*; *nomBre*, de *numer-o*, etc.; cf. le grec μεσημΒρία, midi; le L. *sumPtum*, *emPtum*, *comPtum*, pour *sumtum*, etc.; *promPtus*, prêt, de *promere*, mettre dehors, mettre sous la main; l'E. *homBre*, homme; *hemBra*, femme; *homBro*, épaule; *lumBre*, feu, éclat, etc., de *homine*, *femina*, *humer-o*, *lumin-e*; le fr. *domPter*, *domter*, de *domitare*. — Remarquez que la voyelle brève a toujours disparu quand ces insertions ont eu lieu: μεσημβρία est pour μεσημερία, *sumptum* pour *sumitum*, etc.

avouètre, *avôdre*, *avôtre*, etc., aveindre, tirer une chose du lieu où elle était, atteindre et tirer à soi, etc., D. (1).	
Boubote, f., hibou, B.	*Bubo*.
Boubou, f., huppe, oiseau, D.	*Upupa*, d'où encore *oupotte; Sale comme une oupote.*
Boulaï, *boulaïche* (*aï* monosyllabe), agaric, agaric sec, J.	*Boletus*, espèce de champignon ; Βολίτης.
Cabre, *caibre*, *cabe*, *caibe*, *cobe*, etc., f., chèvre, D. S. De là *cabote*, *caibote*, D. S. (cf. *tsiron*, Saugeais, de *tsîra*, chèvre), tas de foin, chanvre dressé en faisceau.	*Capra*, chèvre.
Chaucher, *chauchie*, *tchâtchie*, *chaoucè*, etc., fouler aux pieds, presser avec force, D. J. S. De là J. le *chauche-villou* (*foule-vieille*), le *cauche-mar*, oppression pendant le sommeil (v. fr. *cauchier*, *caucher*, fouler).—*Châcot*, *chacot*, D., grappes des raisins dépouillées du grain. —*Chauchet*, *chauchon*, soupe trop pressée, trop épaisse, D.	*Calcare*, fouler aux pieds.
Cheûla, f., semelle, Lo. SC.	*Solea*.
Cômo, f., P., crinière.	*Coma*, chevelure.

(1) Pour la dérivation de ce mot, cf. *moudre* de *molere*, *absoudre* de *absolvere*, *poudre* de *pulver-e*; on écrivait *mouldre*, *absouldre*, etc.; *avoidre* (*oi* pour *e*), est pour *avoildre*, avec insertion du *d* ou *t*.

Cou, keû, f., pierre à faux, D. J. D'où *couï, couvie*, m., étui où les faucheurs mettent leur pierre à faux. — *Cos*, pierre à aiguiser.

Couriô, couriolot, coriolot, B. Ba., enfant de chœur. — *Chorus*, chœur.

Dètrudaî, v. a., Jougne, D., chasser avec force, violemment. — *Detrudere*, id.

Échandre, f., bardeau, Lu. — *Scandula, scindula.*

Écoure, ékeure, âcoure, etc., battre le blé, D. J. S. De là *âcoussou, ècoussou*, fléau; *écoussou, âcoussou, âcousseré*, etc., batteur en grange (cf. le C. *secoure*, secouer, de *succutere; râcoure*, arracher par force, délivrer, de *reexcutere;* d'où *râcousse*, v. fr. *recousse*, délivrance d'un prisonnier par la force. *Criâi ai lai râcousse*, Vill.-s.-Montrond, appeler à son secours). — *Excutere* (*cumque Gedeon... excuteret atque purgaret frumenta*, Judic., VI, 2); cf. le Lg. *escoudre, escouti.*

Éfrâser, et dim. *éfrâsiller*, etc., écraser, mettre en pâte, en miettes, B. D. De là *fresâ*, J., mets particulier de maïs. — *Fressus, fresus*, écrasé, de *frendeo : faba fresa*, fêves *éfrasées.*

Égo, iéga, igue, etc., J. D., jument, rosse; d'où *ôguine*, S., rosse; cf. E. *yegua*, cavale. — *Equa*, jument.

Encusâ, rencusaî, renquesaî, v. a., accuser par des rapports vrais ou faux, D. — *Incusare*, mettre en cause.

Essole, essôle, essale, essula, par corruption *ancelle*, éclat de bois, bardeau. D'où *assolâ, essalai*, etc., — *Assula*, éclat de bois.

éclater du bois, déchirer un habit, etc., D.

Etran, étrain, m., paille, litière, D. J. D'où *rétrainnaî, rètrannâ,* étendre de la litière; cf. I. *strame,* v. fr. *estrain,* etc.

Stramen, litière, de *sterno,* étendre.

Eûla, f., marmite, grande marmite, J., *eûlo,* D. (Usiers), trou en terre qui sert de marmite aux bergers pour cuire des pois, des pommes de terre, etc.

Olla, marmite.

Fasiôle, faisioûle, faisieûlo, etc., haricot, D. S. On l'appelle aussi *favioule, faivieûlo,* etc., dimin. de *faba,* fève.

Phaseolus, du grec φασήολος, φασίολος, etc.

Fourèyè, v., voler des fruits, mener furtivement le bétail sur les héritages d'autrui, J.

Fur, voleur.

Gelène, dgelène, dzelène, dzerno, dzarno, genèle, djorenne, etc., poule, D. J. S. — De *dzerno,* le v. *dzeurnataî, dzeurnotaî,* D., gratter, et fig., s'amuser, baguenauder, etc. — De *gallina,* probablement encore le jeu de *galine* ou de bouchon, à cause de la mise des joueurs appelée dans d'autres jeux la *poule.* — Et de là *galiner,* avoir sa pièce contre le bouchon, et fig., être au moment d'obtenir une place, etc.

Gallina, poule.

Ghiou, Vill.-s.-Montrond, Cussey-s.-l'Ognon, etc., gomme des arbres. De là *gluti, gleti, ghièti, ghioti, ghioutai*, etc., B. P., être glutineux, s'attacher comme la glu, coller, etc.; *dègléti*, décoller, etc.; *ghiote, ghioton*, etc., le *glouterou*, et d'autres plantes dont les feuilles ou les fruits s'attachent aux habits, aux cheveux, etc.	*Gluten*, glu, colle, etc.
Grâ, égrâ, égraî, m., D. J. S., pas d'escalier, escalier.	*Gradus*, pas.
Gremon, m., le chiendent, et en général les graminées, D.	*Gramen*, gazon.
Gris, le lérot, espèce de loir à queue velue, qui fait de grands dégâts dans les vergers, J. S. (1).	*Glis*, loir (plutôt que du fr. *gris*.
Jicler, a., faire jaillir, lancer un liquide, des noyaux qu'on fait glisser sous les doigts, etc., n., jaillir. D'où *jicle, chicle*, B., sarbacane, canonnière, tuyau pour lancer de l'eau, des pois, de petites balles de papier, d'étoupe, de pomme, etc. (2).	*Jaculari*, lancer.

(1) On l'appelle encore dans la Province: 1° *lou* (Percey-le-G., S.), peut-être de *loir*, plus probablement de *lôgôd*, BBr. souris ; 2° *gou, gheu*, J., du BBr. *goz*, taupe; 3° *rat-goudot, rat-boudot*, D., *raitvoutot*, S., probablement aussi de *goz*, qui peut n'être qu'une altération de *lôgôd*.

(2) *Jaillir*, quoiqu'il paraisse plus éloigné de *jaculari*, en vient indubitablement. On en sera convaincu tout d'abord, quand on remarquera que très-souvent *l* ou *ll* mouillés du français sont une altération des combinaisons latines, *acul, ecul, icul, agul, egul, igul, igil*, etc.;

Jouvencé, *juvencé*, *jevencé*, S. D., bouvillon, veau d'un an à deux ans.	*Juvencus*, dont le dimin. serait *juvencellus*.
Hâte, *hâto*, *haîte*, f., manche de rateau, D. (cf. v. fr. *haste*, broche; d'où *hastier*, chenet, et le C. *hâtereau*, rôti de foie de porc).	*Hasta*, bâton de lance.
Lagremè, *laigrema*, *laigreumo*, *laigre*, etc., f., D. J., larme.	*Lacryma*.
Lambruche, *lambriche*, etc., vigne et raisin sauvages, D. J. S.	*Labrusca*.
Liapa, J., bardane, gratteron.	*Lappa*, bardane.
Lére, trier; *lére dâ râsin*, choisir des raisins à la vigne; d'où *dâlire*, D., trier.	*Legere* (le fr. n'a pas conservé ce sens dans le simple *lire*).
Leû, *lû*, *liû*, D. S. J., m., ivraie.	*Lolium*.
Levrau, *levrâ*, m., peson, D. J.	*Libra*, balance.
Loudie, m., couverture de lit, D.	*Lodix*.
Machaî (*ch* pour *cl* dans la partie N. du D.), tacher.	*Maculare*.
Mainguet, J., manchot, boiteux.	*Mancus*.
Manti, m., D. J., nappe, serviette.	*Mantile*, essuiemain, nappe.

fauc-ill-e, de *falc-icul-a*; *corn-eill-e*, de *corn-icul-a*; *ab-eill-e*, d'*apicu-la*; *pér-il*, de *per-icul-um* ou *per-icl-um*; *gouvern-ail*, de *gubern-acul-um*; *oreille* (*aureille*, v. fr.), d'*aur-icul-a*; *v-eill-e*, de *v-igili-a*, etc. C'est d'après cette observation qu'on expliquera sans peine les dérivations suivantes: *œil*, de *ocul-us*; *maille* de filet, de *macula*; *maille*, tache, de *macula*; *verrou* (autrefois *verrouil*), de *veruculum*; *vrille*, tarière, de *verucula*; *treuil*, de *torcular*, pressoir, par la transposition du *r*; *fouiller*, de *fodiculare*; *gril*, *grille*, de *craticula* (la suppression du *d* et du *t* dans ces mots s'expliquera ailleurs); *quille*, de l'All. *kegel*, etc.

Mare-nu, tout-à-fait nu. (Cant. pat. de Bes.)	*Merè-nudus.*
Mâsse de chanvre, faisceau de chanvre à tiller, le plus souvent composé de plusieurs paquets ordinaires, tels qu'on les porte sous le bras, D. S. J.	*Mataxa*, écheveau ; I. *matassa*, écheveau ; Lg. *madaisso*, écheveau, faisceau d'osiers.
Maineré, *meneré*, m., faisceau ordinaire de chanvre, D. S.	*Manip-ul-us*, faisceau, gerbe.
Mételaî, J., v., mettre en monceau du foin.	*Meta-fœni* (v. fr. *moie*), dimin. *metula.*
Motale, *motéle*, *mouètéle*, etc., f., belette, M. (1).	*Mustela.*
Mouca, f., J., morve.	*Mucus*; cf. *moucher* (se), fr.
Nâri, *naîri*, m. et quelquefois f., narines, D. J. De là *nârie*, D., flairer ; *renâré*, B., fin, adroit, subtil, qui a bon nez : *un gaillard renâré.*	*Nares* ; cf. E. *narices.*
Nibllâ, *nibia*, *nieûle*, *niôle*, D. J., nuage ; d'où s'*ennibiâ*, se couvrir de nuages, de brouillards, etc.	*Nebula*, nuage, brouillard (νεφέλη). E. *niebla.*
Niquer, faire un *niquet*, dormir d'un sommeil très-court et très-léger, D. S. J.	*Nictare*, ouvrir tantôt un œil, tantôt l'autre.

(1) *Belette*, vient de *bel*, beau. La grâce de cet animal lui a fait donner en BBr. le nom de *koantik*, dimin. de *koant*, gentil, joli (*coint*, v. fr.), de *kaerel*, dérivé de *kaer*, beau, synonymes exacts de *belette*. Il n'y a pas loin du grec γαλῆ à Καλή, belle. Les Grecs modernes l'appellent νύφιτζα (de νύμφη, nymphe, ou jeune fille) ; les I. *donnola*, les Por. *doninha* (demoiselle) ; les Esp. *comadreja* (petite commère), etc.

Ocaî, M., v. a., herser. — *Occare*.

Ordon, ourdon, oudon, oudion, etc., D. S. J., rang de pieds de vigne ; bande de travailleurs marchant de front pour la vendange, la moisson. — *Ordo*, ligne, rang.

Oure, ouro, f., air, vent, D. J. — *Aura*.

Pacan, rustre, grossier, lourdaud, D.; cf. C. *poucand* (venant peut-être d'ailleurs), vaurien, libertin ; d'où *poucander*, libertiner. — *Paganus*, villageois.

Pape, f., D. J., *papet, paipet*, m., D. S., bouillie des enfants, colle de farine ; cf. I. *pappa*, E. Ca. *papa*, A. *pappen*, Angl. *pap*, Lg. *papet*. — *Pappa*, bouillie.

Paret, *pouairet*, f., cloison, M. Lo. D'où *parianna*, f., punaise, Lo. — *Paries*, mur.

Pâssé, paisseau, m., échalas de vigne, D.; d'où *empâsselâ*, échalasser ; *dâpasselâ*, ôter des échalas ; cf. πάσσαλος, pieu. — *Paxillus*, petit pieu.

Pau, pieu ; d'où *paufâ, paufé*, levier de fer, D. S. — *Palus*, pieu.

Pesse, f., espèce de sapin, D. J., *picéa*, et non *épicéa*, comme on le trouve quelquefois barbarement écrit. — *Picea*, de *pix*, poix ; cf. πεύκη, πίτυς, et le C. *pive*, f., fruit des arbres résineux.

Pételot, Ba., m., tourteau, résidu des fruits oléagineux qui ont passé sous la meule. — *Pistillum*, pilon ; d'où le fr. *pistil* des fleurs ; cf. I. *pestello*, pilon, *pestare*, piler, broyer, etc.

Peu, f., bouillie, Lo. *Puls*, bouillie; d'où l'I. *polenta*, aussi usité dans le J.

Qu'aîtè, P. B., qu'en dites-vous? *Quid aïtis* (1)?

(1) A ceux qui pourraient contester cette étymologie, je ferai remarquer que le mot ne s'adresse jamais qu'à plusieurs personnes, ou à une seule qu'on ne tutoie pas; que la terminaison *è* est la même que celle des deuxièmes personnes pluriel dans les verbes; qu'enfin, dans les montagnes du Doubs, il existe, pour le singulier, un analogue qui s'adresse exclusivement à ceux qu'on tutoie, *qu'à?* qu'en dis-tu? Boujailles, etc. Cette origine pourrait expliquer un autre mot Comtois *ain*, qui répond au sing. *qu'à?* dans les lieux où celui-ci manque: *c'est toi, ain? tu viendras, ain? ain que tu viendras?* Remarquez cette dernière construction. Dans les villes, *ain* s'applique au pluriel comme au singulier; encore est-il regardé comme grossier, quand il s'adresse à quelqu'un qu'on ne doit pas tutoyer; dans les campagnes, il s'adresse à peu près invariablement à ceux qu'on tutoie. Les premiers qui l'ont emprunté à la langue traditionnelle, ont écrit *hein*, et les dictionnaires français ont suivi cette orthographe. *Ain* serait peut-être meilleur: *ain* n'est probablement autre chose que le Latin *aïn'*, pour *aïs-ne*, dis-tu?

Ces mots tutoyants me donnent l'occasion de parler d'un fait remarquable. Dans tous nos patois, la négation *non*, l'affirmation simple *oui*, l'affirmation contradictoire *si* ou *si fait*, ont deux formes, dont l'une, que j'appellerai tutoyante, ne s'emploie qu'à l'égard des inférieurs ou des égaux, avec qui on ne se gêne point, et l'autre, toute respectueuse, à l'égard des supérieurs et des personnes qu'on n'oserait pas tutoyer. Ainsi, à Vill.-s.-Montrond, on a la forme tutoyante *aïe* (*aïo*, lat.), *oue*, oui; *nenet* (*non est*), et *nian* (*néant*, fr., I. *niente*, *ni-ente*, n'étant pas), non; *siet* (*sic est*), si, si fait; et les formes respectueuses sont *oui*, *nènni*, *sènsi* (par réduplication à l'instar de *nènni*). On regarde comme une impolitesse impardonnable l'application de la première forme à un père, à une mère, etc.; et si un jeune enfant répond devant sa mère à M. le curé par *aïe*, *siet*, *nenet*, et surtout *niant*, il est à l'instant repris de sa grossièreté. Je connais plus de cent villages où l'observation de cette loi est rigoureuse, quoique les mots ne soient pas toujours les mêmes.

n'est-ce pas? *Vos vari aivoue nos, qu'aîtè?* Vill.-s.-Montr. Vous viendrez avec nous, n'est-il pas vrai? D. S., *quéte, quouéte.*

Quant, *quaint*, adj., combien grand, quel; *quainta fênna, quaina fênna*, quelle femme (Genod, J.)! D., *lou quén, lou qué, lou quéne; lo quénno, lai quéno.* — *Quantus*. Pour la seconde forme, cf. E. *quien*, Cat. *quin.*

Quouâ, *quâvaî*, P., par où. *U me rebrâté de quâvaî i ètëïou venu;* je me retournai de *par où* j'étais venu, du coté par où. (*Vise-lou-Bue*, hist. en pat. de la Chapelle-des-Bois, D.) — *Quà* ou *quâ viâ*, mieux *quaversus.*

Quôvâ, où allez-vous? P. *Quôvâ, Dzan?* où allez-vous, Jean? — *Quo vadis?* ou plutôt *quoversùm*, où, de quel côté? cf. C. *vâ*, vers.

Remanant, *remenant*, J., reste, débris; brindilles pour fagots. — *Remanere*, rester.

Resaircir (se), B., se dédommager. — *Resarcire* (*damnum*).

Rôsillie, *reusillie*, *reseillie*, *resiller*, D. J. S., ronger, particulièrement un os. De là *resillie*, s., homme maigre, ou gravé de petite vérole; *resillon*, *reuj'lion*, trognon de fruit. — *Rodere*, ronger (sup. *rosum*.

Rétrô, B. S., lieu où l'on se retire, asile, abri; lieu où l'on serre des vieilleries, etc.; et en mauv. part, taudis, maison délabrée ou suspecte, etc. — *Retro*, en arrière.

Reûqaî, a., roter, vomir, D. J. *Ructare* (ἐρεύγω).

Sêrre, sâro, etc., scie; d'où *serraî, saraî*, etc., scier, D. J. *Serra*, scie (1).

Sèrat, sèret, sèrot, m., dans les fromageries façon *gruyère*, la partie caséeuse qu'on retire du petit-lait après une seconde cuisson. *Serum*, petit-lait.

Sèreu, f., sœur, Lo. *Soror*.

Sèyè, seyie, soyie, sèhi, sahi, etc., J. D. S., faucher; d'où *setteu* (*sector*), *sèyeu, soyou*, etc., faucheur; d'où encore *soiture*, mesure de pré, ce qu'un homme en peut faucher dans un jour, BL. *sectura*. *Secare* (*c* disparu comme dans *decanus*, doyen; *plicare* (I. *plegare*), ployer; I. *saggiare*, essayer.

Tarminne, f., terme, espace de temps, Ba. *Terminus*.

Tourbillot, troubillot, trebillot, trebi, etc., m., sabot, toupie qu'on fait marcher avec un fouet, D. J. *Turbo*, sabot.

Tourbillot, trebillot, trebi, m., tourbillon de vent, de neige, etc., D. J. *I trebeuille*, P., il fait des tourbillons de neige. *Turbo*, tourbillon.

Trâ, trai, m., et dim. *travon, travot, travat, travote*, D. S., poutre, poutrelle, solive, chevron. *Trabs*, poutre.

Tsairpeune, Genod, J., f., charme, arbre. *Carpinus*, charme.

(1) C'est peut-être le nom de *serra* qui a servi à faire appeler *serra* (E. *sierra*), les chaînes de montagnes à dents de scie ou à crêtes pointues. Plusieurs montagnes, même sans pics successifs, mais se prolongeant, portent chez nous le nom de *sèrra*, J., et nous avons un village, D., placé sur une côte, qui s'appelle *Serre*.

Vacâ, boiteux; *vacassie,* boiter, D. J.	*Vacius, vatius,* qui a les pieds trop en dehors.
Varaire, veraire, veraille, J., ellébore, gentiane.	*Veratrum,* ellébore.
Venche, etc., f., pervenche, S.	*Vinca,* de *vincio,* lier; d'où peut-être aussi le C. *avent,* brin d'osier ; *avencher,* saule, osier, etc.
Veroutsu, J., qui a les pieds en dedans, et marche mal.	*Varus,* qui a les pieds en dedans.
Vit, m. ou f., un pied de vigne, Vill.-s.-Montr., D.; de là, à Ornans, *vitelle,* le petit liseron des champs ; peut-être *véillie,* D. S., *voudïè,* J., f. et quelquefois m., la clématite commune, plante sarmenteuse que nous appelons aussi *bois-à-la-vieille,* et *bois-à-la-vigne.*	*Vitis,* vigne.
Vulpa, renard, Lu.; *vourpe,* P., taupe-grillon.	*Vulpes,* renard.

Voici maintenant quelques dérivés et composés d'éléments latins :

Afler (s'), en parlant du vin, v., s'éventer ; *è* priv. *flare,* souffler, D.

Aigurie, a. n., regarder avec envie, et l'*eau* à la bouche, quelqu'un qui mange. D'où *aigurou,* parasite importun (*aqua,* eau).

Atrelu, cant. de Vanclans, écervelé, qui subit l'influence des astres (*astrum*); cf. BL. *astrosus,* fr. *lunatique.*

Besi, *besillie*, *beus'llè*, J. D., courir à travers champs, en parlant des bœufs piqués des mouches. (*Bos*, bœuf.)

Beûiller, beuillie, rebeüillie, etc., D. S. J., regarder de tous ses yeux. Souvent pris en mauvaise part. — *Bis-oculus*, qui nous a donné aussi *biseüil*, *visou*, en fr. *bi–gle*, louche; *biclou* (Saugeais), louche; *visouiller, viser, visouler*, D. S., loucher; *porter biseuil*, offusquer la vue, la distraire de ce qui doit la fixer, par le rapprochement importun d'une personne ou d'un objet.

Cabouler, cabosser, caboulá, camboulá, etc., bossuer de la vaisselle, D. S. (*Cavum*, concavité, d'où aussi *cambôle*, S., ampoule, cloche sous les pieds, etc.)

Dévaudurer, dâvaudurie, déchirer un habillement, D. S.— *De* privatif, et *validus* (*valdus;* cf. *valdè*, adv.), solide : d'où le fr. *ravauder* des bas, etc. (*re-ad-validare*), le C. *vaudot*, D., étai, appui.

Éluse, èlude, èluîdou, *âlude*, etc., f., éclair; d'où *èlusie*, *èlesi*, *âludaî*, etc., faire des éclairs; D. S. J.; cf. v. fr. *èloise, éclistre*. (*E–lucere*, briller, comme *fulgur* de *fulgere* (1).

Emmargouènâ, Ba., embourber, salir de boue. (*Marga*, marne.)

Empennâ, *empannâ*, *opanâ* (*s'*), se hâter, s'empresser, B. P. (*Penna*, aile.)

Encapiller, enkepillie, *enkepeillie*, etc., embrouiller des cheveux, du fil; *dèquepillie*, etc., débrouiller, D. S. J. (*Capillus*, cheveu.)

(1) Je ne donne pas cette étymologie comme absolue. Le Géorgien *elua*, éclairer (cité par Bullet), le BBr. *elv*, étincelle, peuvent faire supposer une autre racine, dont serait dérivé le Latin même *lux*, le Grec φλόξ, flamme, le BBr. *lugern, lufr*, éclat, *luc'hia, luic'ha, luia*, luire. Les formes *elude, èludi*, avec leur *d*, semblent n'être qu'une contraction du BBr. *luc'hèden*, éclair, *luc'hèdi*, éclairer.

Èpètrougni, *èpètrossi* (*s'*), parler avec feu et colère, P. B. (*E* priv. et *pectus;* I. *petto*, poitrine; cf. Lat. *stomachari*, s'emporter, s'*estomaquer*.)

Nâille, *nâillote*, f., ce qu'on jette aux enfants, à la suite d'un baptême, comme noix, noisettes, pièces de monnaie, dragées; plus spécialement dragées, D. S. J. (*Natalia*, naissance) (1).

(1) Le fr. *Noël* est encore plus loin de *Natalis*. Mais toute hésitation cessera quand on aura remarqué que, dans un très-grand nombre de mots, le Français, l'Espagnol, le Catalan, etc., ont supprimé le *t* ou *d* latin devant une consonne ou entre deux voyelles.

Exemples. — *Larron*, *nourrir*, *pierre*, *verre*, *tonnerre*, *carré*, *père*, *mère*, etc., de *latro*, *nutrire*, *petra*, *vitrum* (I. *vetro*), *tonitru*, *quadrum*, (d'où le C. *cârou*, *câre*, angle, coin, en Lg. *caïre*, *caïrou*; *de câre*, de côté, de travers, Ca. *de caïre*; *caron* ou *carron*, brique); *naïf*, *marier*, *puer*, *cruel*, *suer*, *éternuer*, de *nativus*, *maritare*, *putere*, etc.; *obéir*, *haïr*, *trahir*, *envahir*, de *obedire*, *odire* (inusité), *tradere*, *invadere*; *louer*, *queue* (C. *coue*), *vouer*, *nouer*, de *laudare*, *cauda*, *votare*, *nodare*; *vie*, *épée*, de *vita*, *spatha*; *proie*, *soie*, *monnaie* (*monnoie*), *coi* tranquille (d'où le C. se *coisie*, se taire, *acoisie*, *raicoisie*, apaiser, calmer, v. fr. *acoiser*), de *præda*, *seta*, *moneta*, *quietus* (I. *chieto*, *cheto*); *lierre*, de *hedera* (*l'* ou *li*, ancien article ajouté comme dans *lendemain*, *luette*); *ouïr*, *jouir*, de *audire*, *gaudere* (R. *auzir*, *gauzer*, *gauzir*, *jauzir*, *jauir*). — Souvent la voyelle précédant ou suivant *t* ou *d* a été perdue, et il y a eu syncope: *matutinum*, matin; *e-radicare*, ar-racher; *pedica*, piége; *rotundus*, rond; *butyrum*, beurre; *radicina* (inusité, de *radix*), racine; *radix-fortis*, *radix-pungens*, raifort, raiponse; *medicus*, v. fr. mége (C. *mégie*, *médzi*, *mógie*, *mougie*, panser); *cathedra*, chaire, chaise; *craticula*, grille (voir note p. 155, comment *ille* répond à la terminaison *icula*); *Biturige*s, Berry, Bourges; *Matisco*, Mâcon; *Ledones*, Lons-le-Saulnier). Ainsi, dans les verbes *ridere*, rire; *circumcidere*, circoncire; *credere*, croire; *sedere*, seoir; *videre* (I. *vedere*), voir, v. fr. *ve-oir*; *cadere*, R. *cazer*, E. *caer*, choir, v. fr. *cheoir*, etc.

Plusieurs autres consonnes se retranchent également dans le passage du Latin au Français: *Tabanus* (C. *tavau*, *tavain*, *tòvain*) a donné

Panná, *pannaî*, etc., essuyer, torcher, d'où *panne-main*, *panno-man*, m., essuie-mains ; *pannée*, B., *panná*, f., application d'une main sale sur le visage, soufflet, D. S. J. (*Pannus*, étoffe, guenille.)

taon; *paro*, paon; *aricella* (I. *augello*), C. *ougé*, *ousé*, v. fr. *oisel*, oiseau, etc. Mais la suppression la plus fréquente est celle de *c*, *g*, *q*, *h*. Je n'en donne que quelques exemples : *Mâle*, de *masculus* (C. *mâclou*, *maicllou*, D. J., qui s'applique spécialement au chanvre *femelle*, comme presque partout); *mie*, *ortie*, *pie*, *vessie*, de *mica*, *urtica*, etc.; *mendier*, *dédier*, *publier*, *signifier*, de *mendicare*, etc.; *trier*, de *ex-tricare*; *nielle*, *reine*, *gaine*, *sain-* doux), *seine* filet; *Seine*, rivière, etc., de *nigella*, diminut. de *niger*, noir, *regina*, *vagina* fourreau, *sagina* graisse, *sagena* filet, *Sequana*, etc.; *maître*, *géant*, *entier*, *cuiller*, *asséner*, *froid*, *roide* ou *raide*, *noir*, *larme*, etc., de *magister* (v. fr. *maistre*), *gigas-ntis*, *integer*, *cochlear*, *as-signare* (viser à), *frigidus* (I. *freddo*), *rigidus*; *niger* (I. *negro*, *nero*), *lacryma*, etc.; *frêle*, *grêle*, de *fragilis*, *gracilis* (v. fr. *fraîle*, *graile*); *cuider*, v. fr. croire, penser, (d'où le fr. *outrecuidance*, presomption, pensées qui vont trop loin, de *cogitare*, E. *coidar*, *cuidar*, penser, s'appliquer, etc. C. *cudai*, *cudie*, croire, penser, D. J., d'où *cudot*, hommes à fausses spéculations, qui croit faire des merveilles et ne fait que des sottises, *cude*, mauvais marché, etc.); *août*, d'*augustus*, etc., etc. — Il est à remarquer que l'*y* ou l'*i* remplace souvent le *c* ou *g* supprimés : *royal*, *loyal*, *païen*, *voyelle*, *foyer*, etc.; de *regalis*, *legalis*, *paganus*, *vocalis*, *focarium* (inus. ou b. l., de *focus*, feu); ainsi *payer*, I. *pagare*; *frayer* (C. *froyer*), I. *fregare*, du L. *fricare*, frotter; *noyer*, I. *an-negare* (L. *necare*, faire périr); *flamboyer*, *guerroyer*, *fêtoyer*, I. *fiammeggiare*, *guerreggiare*, *festeggiare*; *essayer*, I. *assaggiare*, etc. Beaucoup de mots fr. en *ier* ont passé par cette forme : *plier* a été et est encore *ployer*; *scier* est dans nos patois *sèyie*; *prier*, *prèyie*; *lier*, *loyie*, *lèyie*, etc.

Cette dernière forme *oyie* et *èyie*, me donne lieu à une observation qui sera utile aux personnes peu familiarisées avec la science étymologique. Le son *oi*, essentiellement bourguignon et passé à la vieille langue française, n'existait pas et n'existe pas, sinon par emprunt, dans la plupart de nos provinces; il n'existe pas dans les autres langues dites Néo-Latines, le Languedocien, le Catalan, le Portugais, l'Espagnol,

Pèrègran, cenelle d'aubépine. (*Pirum, granum*), Lo.

Pinfeû, pinfô, pinfoû, pouèfeû, pèfô, etc., houx. (*Spina*, et *folium*. Cf. L. *acuifolium*, de *acus*, pointe ; E. *agrifolio*, Cat. *agrifoli*, Lg. *agrevol*, *grefuèlio*, *grifoul*, etc., du L. *acris*, aigre, piquant). De là fig. *péfoillot*, *pèfouaillou*, *péfeilleu*, etc., adj. et s. contrariant, espiègle, D. J. S.

Senaigie, *senadzi*, etc., présager, annoncer (Bourgogne *senongé*); D. S. J. (*Signum*, signe, présage ; *g* quiescent ou nul comme dans le fr. *signet*.)

l'Italien. Notre diphtongue *oi*, excepté quelques cas où elle est due à un *o* ou *u* radical (gloire, croix, de *gloria*, *crux*), représente partout un *e* ou un *i* devenu *e*. Ainsi *moi*, *toi*, *soi*, *roi*, *loi*, *voile*, *toile*, *étoile*, *foin*, *poitrine*, *toit*, *soir*, *trois*, *croire*, viennent de *me*, *te*, *se*, *rex*, *lex*, *velum*, *telum*, *stella*, *fenum*, *pectus*, *tectum*, *serum*, *tres*, *credere*, etc., et *poil*, *poisson*, *pois*, *poix*, *fois*, *foi*, *froid*, *noir*, *doigt*, *voisin*, *voie*, etc., de *pilus*, *piscis*, *pisum*, *pix-cis*, *vix-cis*, *fides*, *frigidus*, *niger*, *digitus*, *vicinus*, *via*, etc.; I. *pelo*, *pesce*, *peso*, *pece*, *vice* et *vece*, *fede-fè*, *freddo*, *negro-nero* : E. *dedo*, *vecino*. De là nos infinitifs en *oir* : *avoir*, *habere* (E. *haber*, I. *avere*); *devoir*, *debere* ; *voir*, *videre* : I. *vedere*, E. *ver*, etc. De là les imparfaits de l'ancienne langue française je *vèoie* (je voyais), j'*avoie*, etc. I. *vedeva*, *aveva*, et par syncope *vedea*, *avea*, imparfaits que nous retrouvons en Bourgogne et dans la partie de la Franche-Comté qui l'avoisine (il *aloit*, Mantoche, S.), et qui nous ont donné la forme *ois*, *oit* : *j'aimois*, *j'allois*, si malheureusement remplacée par l'orthographe de Voltaire qui, dans *j'aimais*, *j'allais*, *monnaie*, a écrit par *ai* ce qui, étymologiquement, ne pouvait s'écrire que par *è* ou par *oi*. Au surplus, ce n'est pas la seule inconséquence que notre langue ait admise : par suite des altérations apportées à la prononciation de l'*oi* qui répugnait aux Médicis et à leurs courtisans, nous disons *roi*, *reine*; *étroit*, *étrécir*; *adroit*, *adresse*; *poids*, *peser* (I. *peso*, de *pensum*, comme *mese*, de *mensis*, mois, *mesure*, de *mensura*), etc. Dans les patois Comtois qui tiennent de la langue d'Oil, nous avons souvent *oi* où le Français n'a qu'*é* : *soin*, sein ; *voille*, veille ; *merroille*, merveille; *boutoille*, bouteille ; *révoillie*, réveiller, etc.

Sitie, séti, seïtia, f., sécheresse, temps de sécheresse, D. J. (*Sitis*, soif.)

Tourâ, teuraî, turè, etc., ou *faire lai touro, lai teure,* etc., menacer de l'œil, regarder en dessous, comme le *taureau* qui s'apprête à frapper de la corne, D. J. S. (*Taurus.*)

Trèselaî, trâselaî, etc., carillonner les cloches; figur. publier partout quelque chose, D. S. J. (*Tres,* trois, comme de *quatuor*, quatre, *carillonner,* frapper sur quatre cloches.) Bourg. *treselé,* carillonner.

Quoique je me restreigne d'habitude à des exemples clairs et à peu près incontestables, je veux du moins indiquer quelques mots plus difficiles, quoique non moins sûrs :

Bôrgie, fabriquer, bâcler, B. de *fabricari* (cf. Ca. Lg. *farga,* forge, fr. *forger*).

Lourgie, D. S. glisser, se glisser, de *lubricari*, par métathèse *lurbicari.* Cf. le fr. *venger, manger, juger, prêcher, clocher, mâcher, empêcher, perche, pêche* (C. *prêche*): de *vindicare, manducare, judicare, prædicare, claudicare,* boîter, *masticare*, *im-pedicare* (inus. de *pedica,* entraves), *pertica, persicum* (*malum*).

Prôger, prôgie (intraduisible), profiter, être ou paraître plus copieux, en parlant d'un ragoût accru par des accessoires, etc., de *proficere,* profiter.

Se gauger, emplir d'eau ses souliers sans le vouloir, de *calceus,* chaussure.

Rapports entre les patois de Franche-Comté et les langues Néo-Latines.

Outre les mots latins qu'elles ont modifiés chacune à leur manière, quant au radical et aux dérivations, ces langues en ont une quantité qui sont d'autre origine. Beaucoup de ces mots sont communs à plusieurs idiomes à la fois, d'autres exclusivement propres à un seul. L'Espagnol a plus de mots Arabes, l'Italien de Tudesques, etc.

Mots communs à plusieurs idiomes.

Adé, maintenant, toujours, D. J. — Lg. *adés*, toujours ; I. *adesso*, maintenant.

Aïrieu, m., biez d'un moulin, Lo.— BL. *eriolus;* Lg. *ariola*, curer un canal.

Armol, *armô*, m., arroche, plante, Ba. B.— Lg. *armôou*, *armol;* Ca. *armoll ;* Por. *armoles ;* E. *armuelle.*

Balme, *barme*, *baume*, *baurme*, *baurna*, grotte, caverne, D. S. J., d'où s'*aibaurmaî*, Vill.-s.-M. D., se terrer, se cacher.— R. Ca. *balma*, grotte ; Lg. *baoumo*, etc.

Bot, m., demi-pinte, Ba. V. ; *bouté*, m., aiguière, B. ; *bosse*, *busse*, f., tonneau à voiturer la vendange ; *embosser*, entonner, *emboussou*, *ôboussou*, etc., entonnoir.— Ca. *bòt*, *bote*, outre, tonneau, etc.; E. *bote*, *bota*, etc.; Lg. *boûto*, etc.; I. *botte*, *bosso*, etc.; BL. *butta*, *bota*, *bottus*, *buza*, *bossex*, etc.; Grec mod. βουτζί, etc.; Anglo-Saxon *butte*, *bytte*, etc. ; Hébr. *bat* (cf. fr. *bouteille*, *boisseau*, etc.).

Bot, m., crapaud, D. J. S.— BL. *botta;* I. *botta*, v. fr. *botterel*, etc.; Go. *pada ;* Fl. *pad*, D., *padde*, etc.

Bourbouillon, m., bouillons d'une source, source, Lo.— Por. *borbolhar*, sourdre ; E. *borbollar*, bouillonner.

Cancèyie, *cansoyie*, v. a., contrarier, railler, M. Ba. — Ca. E. Por. *cansar*, lasser, importuner ; Por. *chancear*, railler.

Câre, *chiere*, f., visage, ressemblance, M. Ba.; *recarèyie*, *recarèyè*, *recaroyeu*, ressembler de visage, D. J. S.—R. Ca. E. *cara*, visage ; Lg. *câro ;* I. *cera*, *ciera*, etc.

Chapu, *tsapu*, etc., m., charpentier, menuisier, M. Ba. P.; *chapuser*, *chaipusie*, *tsopesi*, *tsapoutè*, amenuiser du bois. — Lg. *capusa*, charpenter ; v. fr. *chapuis*, charpentier, *chapuiser*, *chapuser*, *chapucier*, couper du bois, etc. (cf. BL. *cap-ulare*, chapeler ; κόπτω, couper ; L. *capo*, fr. *chapon*, etc.).

Charme, dim. *charmotte*, f., terre abandonnée à elle-même, friche, G. *harmiture*, *ermiture* (dans les anciens titres de Fr.-Comté), friche, désert. — Lg. *armas*, *erme*, *erm ;* Ca. *erm ;* E. *yermo ;* BL. *erema terra*, *eremus*, *ermus ;* v. f. *erme*, *herme*, lande, friche, désert, ἔρημος.

Couite, *coite*, *coute*, etc., f., hâte, presse (avoir) ; *se couitâ*, etc., se hâter, D. J.—R. *coita*, *cocha ;* Lg. *couîto*, *coûcho*, hâte ; v. E. *coitarse ;* Ca. *cuitar*, se hâter ; v. f. *coiter*, hâter ; BB. *eskuit*, vite (cf. Ssk. *ûti*, hâte).

Crèseu, *criseu*, *crèjeu*, *crisoulette*, etc., différentes espèces de lampes, D. P. J.—E. *crisol;* Ca. *gresol;* BL. *crucibulum ;* v. fr. *croissol*, *croisieu*, *croisuel*, *crucet*, etc.; BB. *kreûseul*, *kleûseur*.

Crosse, f., potence, béquille, D. S. J.— Lg. *crôsso ;* Ca. *crossa ;* I. *croccia ;* BL. *crucia*, *crucca*, *crocia*, *croceus*, etc. ; v. fr. *cros ;* Ang. *crutch*, etc. (du L. *crux*, croix, à cause de sa forme T).

Crôïou, *crouâïou*, *crûïou*, etc., chétif, malingre ; mauvais,

méchant, P. B. J.— R. *croi*, lâche, mauvais, méchant (usité en Suisse et en Savoie).

Cruci, *crecir*, *croissi*, etc., v. n., craquer sous la dent, craqueter comme un arbre qui se fend; v. a., écraser, briser, croquer avec bruit, etc., D. J. S.— Lg. *crussi*, *crouci*, *cruchi*; E. *crujir*; Ca. *cruxir*; v. fr. *croissir*, *croissier*, etc. De là C. *crucélo*, *greselo*, *gresole*, etc.; P. B., les cartilages dans la viande; Lg. *croucentélo*.

Daille, f., *daîl*, *daîr*, *dâ*, m., faux, subst., P. SC. Lo.— E. *dalle*; Ca. *dalla*; Lg. *dâlio*, faux, *dâlia*, faucher (cf. fr. *taill*-er).

Dessevrer, *dâssovrâ*, v. a., séparer, démêler, trier, choisir, D. S. J.— R. *dessebrar*, séparer; I. *severare*, *sevrare* ou *sceverare*, etc., séparer, etc. De là le C. *sèvron*, babeurre, le fr. *sevrer*, etc. (L. *separare*).

Dètrau, *dètrâ*, etc., f., hache, D. J.— Lg. *destrâou*; E. Ca. *destral*; BL. *dextralis*; v. fr., *destral*, *destrau*; Grec du moyen-âge δεξτραλίον (du L. *dextera*, main droite); cf. BL. *manuaria*, hache *à main*, etc.

Dusi, *douzi*, *desi*, *desille*, *deset*, etc., m., fausset de tonneau, D. S. J.— Lg. *douzil*; BL. *duciculus*; v. fr. *dusil*, *duisil*, *dousil*, *dosil*, etc. (du L. *ducere*, conduire).

Ecupi, *èquepi*, *àquepâ*, cracher, crachoter, D.; *râcopai*, B. rendre en bavant comme les petits enfants; *âcouperé*, *côperé*, gros crachat, etc., B. — E. Ca. *escupir*; Lg. *escupi*; v. fr. *escopir*; BB. *skôpa*, cracher.

Entumir, *entemi*, v. engourdir (*pieds entemis*), D. J. S.— Ca. *entumir*; E. Por. *entumecer*, engourdir; E. *entumir-se*, s'engourdir.

Etelle, *âtelle*, etc., copeau de bois, D. S. J. — Lg. *estêlo*; Ca. *astella*; E. *astilla*; Por. *astilha*, etc., éclat de bois, copeau.

Fakière, fatière, f., poche, Lo. SC.— Lg. *falkiêro*, poche ; E. *faltriquera ;* v. fr. *fasque*, etc.

Gèn, dzèn, rien, pas, point, Lo. SC. P. — R. *gèn, gès*, id.

Gogo (*à pied*) *à pied-couquet*, à clochepied. — Ca. *a peu cox ;* E. *a coj coj, a coj cojita*, id. (*cox, coj*, boiteux, qui *cloche*).

Gouné, m., *gounelle*, f., robe, cotillon , etc., M. Ba. J. — R. *gonela ;* Lg. *gounel, gounêlo ;* I. *gonnella*, dimin. de *gonna ;* v. E. *gonete ;* v. fr. *gonnel*, *gonnelle*, etc. ; BL. *gonella*, *gonna*, *gunna*, *guna*, etc. ; Ang. *gown ;* Ir. *guna* , *gunna*, etc.

Gouri (dim. *gourillot*), *goret*, etc., m., cochon, porc ; fig. sale, au physique et au moral, D. S. J.—Lg. *gôrro*, truie; *gorë*, petit pourceau ; E. *gorrin*, *gorrino ;* Ca. *garri* ; Grec mod. γουρούνι, cochon , etc. ; E. *gorrona*, prostituée , etc. (cf. χοῖρος, L. *verres ;* Ang. *boar ;* Ssk. *varâha*, etc., et encore L. *hara*, S., *haran*, *hairan*, étable à porcs).

Gré, m., sébile pour le pain (*mettre aux grés*), D. S.; *grélot*, écuelle en forme de jatte , B.; *grélet*, *griau*, *griolet*, seaux de différentes formes , P. J. ; *s'ègralir*, *s'égréli*, se détendre, en parlant des vaisseaux de bois, etc., P. J.— R. *grazal*, *grazaus*, vase, vaisseau; Lg. *grazal*, *grazáou*, auge de bois, baquet, *grazale*, auget, petit baquet ; BL. *grazala* , *grasilhia* , *grasale* , *grassale* , *grasaletus*, *grassellus* , etc., divers vaisseaux de bois , de terre , de métal, etc., jatte, écuelle, mesure de blé, etc.; v. fr. *grasal*, *graal*, *gréau*, *greil*, etc. Il existe un roman du XIIIe siècle, appelé le *Roman du Saint-Graal*, qui a pour objet le vase merveilleux , si souvent célébré alors , dont N.-S. s'était servi pour la Cène , et où furent recueillis , après sa mort, le sang et l'eau qui coulèrent de son côté.

Houtau, *hotau*, *hotá*, m., D. J. S., logis ; cuisine. — Lg. *houstâou ;* R. *ostal ;* Ca. *hostal*, maison ; BL. *hospitale*, hôtel, palais, hôpital (*hospitium*, L. logis).

Lisco, f., amadou. — Por. *isca ;* E. *yesca ;* Ca. *esca ;* Grec mod. ἤσκα, ὕσγα (pron. *isca*, *isga*), etc., du L. *esca*, aliment (pour le feu). La lettre *l* de *lisco* est l'article ajouté.

Misse, *meussa*, f., la rate, fig. force. — I. *milza ;* Ca. *melsa ;* Lg. *mélso ;* A. *milz ;* D. F. *milt*, etc. (cf. *milt*, *milz*, rate, avec A. *milch*, D. *melk*, laitance, de *milch*, A., lait, etc.; avec *milch*, *melk*, lait, cf. ἀμέλγω, *mulgeo*, traire, γλάγ-ος, γάλακ-τος, etc.).

Mounin, m., *mounine*, personne laide ; *mounin*, *mouniche*, dessin grotesque, etc., D. S. J. — Lg. *mouni*, *mounino*, singe, guenon, fig. morveux, etc.; E. Ca. *mona*, singe ; I. *monna*, singe, *monnina*, guenon ; Por. *mono*, grand singe, femme très-laide ; Grec mod. μοῦνα, etc. (cf. A. *man*, homme).

Mour, *mou*, m., museau, masse, groin, etc., D. S. J. — Lg. *mourë*, *mour ;* E. *morro*, grosse lèvres, etc. (cf. fr. *morailles*, tenailles pour pincer le museau des animaux).

Murie, f., épizootie grave, charogne ; fig. carogne. — I. *morìa*, peste, contagion ; E. *morrina*, épizootie ; Por. *morrinha*, clavelée, etc.; BL. *moria*, charogne ; v. fr. *morie*, *murie*, épizootie, etc. (L. *mori*, périr).

Nun, *nion*, personne, S. D. J. — I. *niuno*, *nessuno ;* R. *negun ;* Ca. E. *ningun*, etc.; Ang. *none*, etc., composés de *ne*, *ness*, *nec*, pas même, et *unus*, un, comme *nullus*, L., de *ullus* (*unulus*), dim. de *unus*.

Palanche, f., levier, solive ; M. Ba. — E. Ca. *palanca*.

Panouille, f., panicule de millet, de maïs et autres graminées, J. — Ca. *panolla ;* I. *panocchia ;* E. *panoja*.

Peu, pouè, poi, pu, etc., m., montagne, nom appellatif de plusieurs lieux, D. J. S.; d'où *pouyï, pouïè,* monter, SC. Lo. — R. *puig, pug, pueg, puech;* Lg. *puch, puech;* I. *poggio;* BL. *podium, puteus;* v. fr., *pui, pujet,* etc.; R. *pugar, puiar, pueiar, poiar,* monter; E. Ca. *pujar,* etc.

Pirounelle, f., toton, S. D.— Ca. *pirinola;* E. *perinola.*

Plie, f., *pli,* m., levée, au jeu de cartes, D. S. J.— Ca. *pleg;* E. *pliego,* de *plegar,* plier.

Poutre, putra, et dim. *poutrète,* f., jument, pouliche, etc.; — R. *poudrel,* poulain; E. Ca. *potro;* Por. *poldro;* I. *poledro, puledro;* BL. *polledrus, pulledrus,* etc. (L. *pullus*).

Prèn, prènme, adj., mince, délié, grêle, fluet, M. Ba. P. J. — R. *prem, prim;* Ca. Lg. *prim;* v. fr. *prin,* etc.

Quartier, m., appartement, B. — E. *cuarto;* Ca. *quarto.*

Râche, f., teigne.— Lg. *râsco;* I. *raschia;* v. fr. *rache,* que quelques modernes ont essayé de rajeunir; Gaël. *crachen* (cf. l'E. *rascar,* le BB. *graka,* gratter, le fr. *grattelle.*).

Relôge, reloûge, m., horloge, D. S. J.— E. *relox;* Ca. *rellotje,* etc.

Renevier, renevie, renouvie, m., usurier, D. J. S.— R. *renovier,* usurier; *renieu,* usure, etc.; E. *renoverò,* usurier (de *renovar,* renouveler).

Semousse, f., J., *semous,* m., lisière de drap, D. S. J.— Lg. *simoûsso,* lisière de drap, *simous,* lisière de toile, tête d'une pièce de toile et de drap; Ca. *semolsa, simolsa;* I. *cimossa;* Grec mod. σιμοῦσα, τσιμοῦσα (de *cima,* cime, tête).

Sentir, dans une partie du Jura, entendre, ouïr : *dz'ai chéntî contaî,* j'ai entendu raconter, Lo.— I. *sentire;* Ca. *sentir,* entendre; BB. fig. *senti,* obéir. En fr. et dans

les autres langues néo-lat., *sentir* a rapport à l'odorat (cf. Copte, *xaant, xant*, etc., nez, narine), au toucher, ou au sens moral ; en L., au moral seul.

Souâïo, sôïo, f., corde, D. J.; *soguille, seguille*, cordelette, verge, D. ; *seguiller*, fouetter, B. — E. Ca. Por. I. *soga*, corde, courroie ; E. *soguilla*, cordelette (cf. A. *seil*, corde).

Souper, soupâ, chupa, humer (œuf, etc.), D. S. J.— Ca. *xupar;* E. *chupar;* v. fr. *soubiter*, etc.

Touâille, tuâille, tuêille, f. et dim. m. *tuâillon*, etc., nappe, essuie-mains, selon les lieux, D. J. S.— Lg. *touâlio*, *toualiou*, nappe; E. *toalla*, anc. *toballa*, essuie-mains, *toalleta*, serviette ; Por. *toalha*, nappe, essuie-mains; I. *tovaglia*, nappe, *tovagliuola*, *tovaglietta*, *tovagliolo*, etc., serviette, essuie-mains ; Ca. *tovallo*, serviette, *tovallola*, essuie-mains, etc.; BL. *tobalia, tobalea*, nappe (*benedictio tobalearum*, missel de Besançon); v. fr. *touaille*, *touaillon*, nappe, serviette, essuie-mains; BB. *toal, toual, tuel, toubier, tousier*, nappe (cf. fr. *tavaïole*, linge dont on couvre le nouveau-né quand on le porte baptiser, en C. *batisou*, D.).

Tros, trô, trou, m., morceau, portion, D. J., *trou de boudin* (cant. de B.), *tros de rivière* (anc. titres), portion d'une rivière.— R. *tros*, morceau; Ca. Lg. v. fr. *tros;* E. *trozo*, morceau; Por. *troço*, tronçon, détachement, etc.

Tuner, v. a., solliciter clandestinement des secours, et les arracher en abusant de la sensibilité ou de la bienveillance d'autrui. Ce mot n'a point d'équivalent en Français. Le *tuneur* n'est pas précisément l'indigent qui mendie, l'inconnu qui trompe la charité ; c'est l'homme bas qui, sans besoins urgents, quelquefois sans avoir l'air de demander, met à contribution ses connaissances, ses amis

et ses parents par ses histoires controuvées, sa politesse larmoyante, et son sans-façon importun. On *tune* de l'argent, des provisions, des ustensiles; on va *tuner* son dîner, etc.— E. Ca. *tunar*, vagabonder, gueuser.

Va, vai, vouai, vouè, etc., m., cercueil, D. S. J.—R. *vas*, cercueil, tombeau (cf. Ang. *bed*, lit).

Mots italiens.

C. *Andaî*, aller, P. J. — I. *andare*, E. *andar*.

Bignôle, bignoûlo, f., corbeille en boule, B.— *Bugna, bugnola*, etc., corbeille.

Bignon, benion, bèn, ban, m., ruche, B. Ba. M. — *Bugno*, ruche (cf. A. *biene*, abeille ; Lg. *bornîou, brouniou*, ruche).

Bombonne, f., dame-jeanne, B. Do. — *Bombola*.

Bouchon (*à*), la face, l'ouverture en dessous. — *Bocconi*.

Bouge, bougeote, f., poche, M. — *Bolgio* (cf. A. *balg*, peau).

Bretonner, bretenâi, broûtaî, etc., bougonner, D. S. — *Brontolare*.

Breu, bru, m., bouillon, sauce, D. J. — *Brodo* (cf. A. *brühe*, fr. *brouet*).

Breu, bru, m., boue ; *brohie, brayie, brier*, marcher dans la boue, D. J.— *Broda, brago*, boue (cf. avec le mot précédent).

Bureté, beurté, brâté, m., bluteau, farine blutée, D. J. ; *brâtelaî*, trembloter (comme le bluteau), trembler, D.— *Buratello*, bluteau ; BL. *buratare*, bluter.

Cagne, f., chien mou et paresseux, personne lâche ; *cagnard*, paresseux (fr. *acagnarder*). — *Cagna*, chienne, Lg. *cagno*.

Cilége, celége, celése, etc., cerise, S. J. D. — *Ciliega*.

Choufle, chouflette, chiflette, f., *chiflon*, m., houppe de

bonnet, D. S. — *Ciuffa, ciuffetta,* toupillon, crête, etc. (cf. A. *schopf,* toupet, touffe, crête, huppe, etc.).

Chouque, chouquette, f., houppe; *choucot,* trochet de fruits, D. S. — *Ciucca,* houppe, trochet.

Cîsa, f., haie, SC. — *Cesale,* haie (du L. *cædo,* tailler).

Couètra, coutra, coutro, coute, f., couverture de lit, J. D. — *Coltre* (cf. fr. *courte-pointe, coltre punta,* couverture piquée).

Crâpé, crôpé, grôpé, m., crêpe, f., mets, D. S.—*Crespello* (du L. *crispus,* frisé).

Creu, m., son de farine, D. S. J.— *Crusca* (cf. C. *creuche,* coquille d'œufs, de noix, etc.).

Crôler, a. et n., secouer, branler. — *Crollare.*

Eparmaî, réparmaî, râparmaî (Vill.-s.-M. *râpraingie*), ménager, économiser; épargner, ménager quelqu'un, P. J. — *Risparmiare,* dans les deux sens.

Javiôle, f., cage à poulets, B.— *Gabbiola,* dim. de *gabbia,* cage (*cavea* L.).

Kétra, couètra, f., courge, SC. Lo.—*Cetr-uolo, citr-iolo,* courge (fr. *citrouille*).

Là où, où, au lieu que, D. S. J. — *Laddove,* dans les deux sens; v. fr. *là où.*

Las-moi, hélas! D. S. J., au f., *lassa-moi* (cant. de Vanclans, Ba.), *lasse-moi,* D. hélas! adv. de douleur, et le plus souvent de compassion, comme le Lg. *pecâïre.* — *Lasso me! lassa me!* v. fr. *las moi, lasse moi* (Joinville), ou simplement *las, lasse,* se déclinant d'abord comme adj. signifiant *malheureux,* et devenu plus tard indéclinable, *las!*

Magnin, m., chaudronnier. — *Magnano,* serrurier. Est-ce fig. de *magnin,* ou du v. fr. *mahaigner, mehaingner,*

blesser, estropier, gâter, que vient l'homonyme C. le *magnin*, brouillard qui endommage les vignes?

Margelle, *mardjélo*, etc., caroncule qui pend du cou de quelques chèvres, D. — *Bargigli*; cf. E. *marmella*, *mamella* (peut-être du L. *mamma*, au mamelon duquel ressemble la *margelle*).

Pieuge, *piuge*, *pleuge*, etc., f., pluie, D. S. — *Pioggia*, Ca. *pluje*.

Qui, adv., ici. — *Qui* (cf. E. *aqui*).

Singhiá, *pô-singhiaî*, sanglier, D. S. J. — *Cinghiare*, *cinghiale*, du BL. *singularis* (ps. 79, *singularis ferus*). Cf. le Grec μονιός, sanglier, de μόνος, seul; le fr. *solitaire*, vieux sanglier.

Stoc (avoir du), de l'esprit, D. S. J. — *Avere stocco*.

Mots espagnols (1).

C. *Alape*, f., accroc. — E. *harapo*, lambeau.

Barder, n., aller de côté et d'autre, en parlant d'une voiture. — *Andar de bardanza* (cf. *bard*, civière).

Bausser, *baussie*, n., se vautrer dans la fange, en parlant du porc; *bausser*, *rebeussie*, n. et a., fouiller avec le groin, remuer malproprement, bouleverser, etc., D. J. — *Balsa*, marais, étang (cf. Lg. *bouziga*, fouiller avec le groin, *bouziga*, essarter.

Bourru, m., âne, Lo. SC. — *Burro*, âne (cf. fr. *bourrique*). De là *la bourre*, espèce de jeu de cartes, variété du

(1) On est généralement porté à croire que la domination espagnole a donné beaucoup de mots à nos patois. Elle a été de trop peu de durée pour avoir ce résultat, et nos relations avec les Espagnols nous ont tout au plus donné les jeux de la *Bourre*, de la *Brisque*, des *Bôches*. Les autres mots communs aux deux peuples le sont depuis plus longtemps.

jeu de la bête, D. (cf. Lg. *bouriscáda*, la bête, d'où peut-être le mot suivant).

Brisque, f., espèce de jeu de cartes, D. S. — *Brisca*. De là *brisquet*, la dame et le valet, au jeu de la *bête hombrée* (*hombre*, E., *hombre*, fr.).

Camée, f., foule de gens, volée d'oiseaux, multitude en général, B. D.— *Camada*, portée d'un animal (*cama*, gîte, lit), bande de voleurs, etc.; Por. *cambada*, volée d'oiseaux, banc de petits poissons, tas de canaille.

Cenise, f., le plus souvent pl., cendre chaude, menue braise mêlée de cendres, B. J. S. — *Ceniza*, I. *cinigia*, Ca. *cinza*, cendre (L. *cinis*).

Corner, *couná*, *cougnaî*, etc., a., frapper de la corne, D. S. J. — *Cornear* (*corner* manque au Français).

Détêter, a., sevrer un enfant, B. — *Destetar*, sevrer (cf. le C. *titi*, m., pis, mamelle; le Fr. *teton*, Gr. τιτθός, Hébr. *dad*, etc.).

Grappes, f. pl., crampons sous les pieds pour marcher sur la glace; *grapper des souliers; cheval grappé*, etc., D. S. J. — *Grapa*, crampon; Ca. *grapa*.

Jôquer, n., se morfondre à attendre, D. S. J. — *Yogar*.

Liston, m., cordonnet, tresse de soie, B. — *Liston*.

Mèclaì, *mocllaî* (*ll*. monill.), mêler, D. J. — *Mezclar*, I. *mescolare*, du L. *miscere*, Gr. μίσγω, Hébr. *mazag*.

Mimi, m., enfant gâté, personne trop délicate, B.—*Mimo*, caresses; *mimar*, caresser, mignarder.

Mique, f., *miquet*, m., dim. minon, chat, D. S.— *Micho,-a;* I. *miccio,-a*. D'où *michonner*, *michougnie*, mignarder, dorloter, B.

Nini, t. de caresse : *mon nini*, mon bijou. — *Nino*, petit enfant (Hébr. *nin*, enfant). Mouillez le 2e *n* de *nino*.

Pequignot, adj., petit. — *Peqeno*. (Mouillez *n*.)

Râper, dérober, D. S. — *Raspar* (cf. toutefois L. *rapere*, et E. Ca. Lg. *arrapar*, arracher violemment.

Rebioulon, m., rejeton d'arbre, ressentiment d'une maladie éruptive, retour de boutons de gale, etc., D. — *Rebollo*, rejeton (cf. L. *pull-ulare*).

Rèssombi, D.; *rassombraî*, *rássombrenai* (Vill.-s.-M.), résonner, retentir. — *Zumbar*, résonner.

Rètombi, retentir, J. — *Retumbar*.

Terrasse, f., terrine, jatte, Lo. — *Terrazo*, v. m., terrine, jarre.

Trâteler, n., chanceler (ivrogne), D. S. J. — *Tartalear*. Lg. *trantoula*, *trantalia*, *trantalaissa*. Bourg. *tretelé*.

Mots catalans.

C. *Bré*, *bri*, m., berceau ; dim., *breçot*, petit berceau, trébuchet d'oiseleur; *brecie*, bercer, D. S. J. — Ca. *Bressol*, berceau; *bressar*, bercer; Lg. *brés* (cf. v. fr. *bers*, d'où *berceau;* BL. *bressæ*, etc.).

Brou, m., pousses, rejets; gui; écorce, D. S. J. — *Brot*, rejeton; E. *brote*.

Brousses, *brosses*, f. pl., broussailles, D. J. S. — *Brossa*, E. *broza*, Lg. *broùsso*.

Brousses, f. pl., miettes, débris, restes ; *à brousses*, abondamment, D. S. — *Brossa*, E. *broza*, débris, etc.

Buche de paille, fêtu, f., *buchettes*, la courte-paille, D. — *Busca*, fétu; Lg. *bùsco*, f.; I. *busco*, *brusco*, etc.

Carron, m., brique, D. S. J. — *Carro* (*n* final, supprimé au singulier, reparaît au pluriel dans les subst. catalans); Lg. *câirou*.

Co, m., larve du hanneton, des mouches et de plusieurs insectes, qu'on trouve dans la terre, le fumier, le bois, la viande, le fromage, les fruits, etc., D. S. J.; *coco*, chry-

salide de papillon, B. — *Cuc*, dim. *cuquet*, *corc*, larve de différents insectes; E. *coco, cuco, cuca* (cf. *cocon*, fr., chrysalide du ver à soie).

Dèïau, m., dé à coudre, B. — *Dedal;* Lg. *dedâou*, dé, de *dedo*, doigt.

Ecorofe, écarafe, écrofeuille, acrofeille, acofreuille, f., coquille de noix, Lu. V. — *Esclofolla;* Lorr. *écraffe* d'œufs.

Ekiafi, èkiafai, ékiofai, kiafi, etc., éclater de rire, D. J.— *Esclafir;* Lg. *s'esclafi de rire.*

Embouélâ, embouélaî, etc., mêler, embrouiller du fil, etc., M. B. P. — *Embullar.*

Ére, ire, f., jardin, planche de jardin, Lu. B. — *Era;* E. *era*, carré de jardin (cf. L. *area*).

Escampiller, escampeillè, ècamp'lli, âcampoyie, âcampouraî, v. éparpiller, J. D. S. — *Escampar;* Lg. *campéjha* (cf. C. *champaî, tsampaî*, jeter).

Fluchon, fieuchon, houppe d'un bonnet, S.—*Floc*, houppe, mèche, etc., du L. *floccus*, flocon.

Ghiârpo, ghiâpo, ghiaipe, etc., f., griffe, serre, ongle crochu; *ghiâpai*, égratigner, déchirer; *ghiapin, ghiopin*, grappin, D. J. — *Grapa*, serre, griffe (cf. E. *zârpa;* Lg. *ârpo*, griffe, serre; le Fr. *harpon;* le Gr. ἁρπάζω, etc.).

Legnié, m., bûcher, P. — *Llener*, bûcher. Du L. *lignum*, bois; R. E. *lenha.*

Lessu, lissu, lissiu, lisé, etc., eau de lessive, D. S. J. — *Llexiu.*

Likaî (Saugeais), *lichie, luchie*, etc., glisser. — *Lliscar.*

Llèllé (*ll* mouill.), niais, D. J. — *Lelo;* E. *lelo.*

Notron, votron, m., vôtre, adj. pronominal, dans plusieurs localités des montagnes du D. et du J. — *Nostron*, du L. *nostrum*, pris à l'accusatif; Dauphiné, *notron.*

Peu, f., planche, Lo. — *Post*, f., planche, du L. *postis*, poteau.

Poue, m., puits, plus souvent cavité où se perdent les eaux, gouffre dans une rivière, abîme dans les rochers; d'où *empoûsaî*, *empoûsie*, *opoûsie*, abîmer, précipiter, etc., Ba. M. — *Pou;* E. *pozo*, d'où *empozar;* Ca. *empoar*, jeter dans un puits; Lg. *pous*, puits.

Pouille, m., pou, D. S. — *Poll.*

Pousse, f., *poussot*, m., poussière, D. J. S. — *Pols.*

Sahin, *sayin*, m., saindoux, D. J. S. — *Sagi.*

Sahu, *saihu*, *savu*, *saivu*, *saivurie*, *seû*, *seûré*, etc., m., sureau, arbre, D. J. S. — *Sauc*, du L. *sabucus*, *sambucus.*

Seu, *sieu*, m., suif, D. J. S. — *Seu* (du L. *sebum*).

Suche, *sutche*, *seuche*, *seutche*, *sutse*, etc., suie, D. J. S. — *Sutje*, suie; Dauph. *suchi.*

Touillon, bouillon d'une source, source, source temporaire, D. J. — *Doll*, bouillon d'une source (cf. E. *tollo*, boue, limon, d'où le C. *touillie*, salir, *touillon*, souillon.

Mots languedociens.

C. *Acle*, *âcllo*, f., écharde; chicot de dent, B. P. — Lg. *Ascla*, fendre (cf. *éclat*, f.).

Agrouai, *agrouvâ*, *ragrouvaî* (*se*), se pelotonner quand on a froid, s'accroupir en ramassant ses membres, D. — *Agrouva*, accroupi.

Apîè, m., rucher, Lo. — *Apié* (L. *apis*, abeille).

Arvoue, m. fr., voûte; cintre voûté de porte, B. J. — *Arbôout*, *aravôout;* v. fr. *arvolt*, *arvout*, *arvol;* BL. *arvoutus* (Rac. *arc*, *voûte*).

Bâche, *bâtso*, f., paillasse, D. — *Bassâco* (Rac. L. *bissaccus*).

Bâda (*de*), sur-le-champ, Lo. — *De bâdo.*

Baitôle, *pètôle*, f., causeuse, Ba. — *Batalia*, bavarder.

Béjon, m., térébenthine, P. — *Bijhoun* (cf. E. *pega*, poix; L. *pix*).

Bille, f., sapin ou autre arbre équarri ; dim. *pelot*, *plot*, partie d'une bille pour le sciage ou le bardeau ; billot de cuisine, etc., D. S. J. — *Biliou*, bois de sciage (cf. L. *pila*, colonne).

Blauïou (Saugeais), *biâvou* (Vill.-s.-Mont.), adj., livide ; blême. — V. m., *Blave*, bleu, *blavat*, meurtri; BL. *blavius*, *bloïus*, bleu, etc. (cf. C. *bleuvi*, bleuir).

Blède, *bède*, f., bette, légume, D. S. J. — *Blêdo* (L. *blitum*).

Bôbo, f., lippe, moue ; *faire lai bôbo*, Vill.-s.-M. — *Bêbo*, lippe, moue.

Borgne, *borne*, *bône*, etc., m., orvet, serpent que le peuple croit aveugle (Ang. *blindworm ;* A. *blindschleiche*), D. J. — *Bôrni*, aveugle (et non *borgne*).

Bouchâ, *boutsâ-do*, adj., qui a le visage barbouillé, B. P. — *Bouchar*, fig. de *bouchar*, bouc.

Bouquin, m., feu volage aux lèvres, au coin de la bouche. — *Boucôs*, lèvres.

Bourneau, *bouné*, *beuné*, etc., m., tuyau pour la conduite des eaux. — *Bournel ;* v. fr. *bourneau* (cf. Teuton. *born*, *burn*, fontaine ; F. *bron ;* A. *brunn*, etc.).

Bousse-roue, *pousse-roue*, *boute-roue*, *boutrou*, *poutrou*, m., borne à l'angle d'une maison, à l'entrée d'une porte cochère, etc., pour *repousser* les roues, B. — *Butorôdo.*

Bracu, m., primevère officinale, J. — *Brâgo*, *braïêto.*

Brecenaî, grommeler, bougonner, Vill.-s.-Montr. — *Brezena.*

Bresiller, bresillie, fracasser, réduire en poudre. — *Brezilia.*

Bronde, brande, f., menue branche; au pl., bourrée; *bronde, brondon*, brocoli de chou, D. J. — *Broûndo*, bourrée.

Broutche, f., rayon de miel, M. — *Bresco*; E. Ca. *bresca*, etc.

Bruchon, brechon, m., sébile en paille, ruche, G. — *Brus*, ruche.

Bugne, gugne, guigne, gogne, etc., f., bosse à la tête, D. S. — *Boûgno, bôrgno*; v. fr. *bugne*.

Cabôrna, f., grotte, creux d'arbre, etc., Lo. — *Cabôrno*, tanière (L. *caverna*).

Cimer, cimâ, v., suinter, couler goutte à goutte, D. S. — *Chima.*

Conseigle, consé, m., méteil. — *Coussegal* (Rac. *cum*, et *secale*, seigle, L.).

Couènna, coûne, par corruption *corne*, f., couenne de lard, J. D. S. — *Coudéno* (du L. *cutis*, peau). De là, C. *couènneau, couènné*, P., *côme*, B., dosse, première et dernière planche d'un bois de sciage, revêtue de l'écorce ou peau de l'arbre; *écouènaî*, écobuer, enlever la superficie d'un terrain herbu, P.

Coute, cote, f., étai, cale; *couter, coutâ*, étayer, caler, D. S. J. — *Couta, acouta*, caler.

Couteau, couté, m., gousse de légume, D. S. — *Coutel.*

Cramail, m., crémaillère, B. — *Cremal*, du L. *cremaculum*, d'où encore C. *cumâclou, coumaîcllou, kemaîclou, k'maîcllou* (*ll* mouill.), etc., P. J.

Dâcalambraî, adj., dont la raison s'altère, Vill.-s.-Mont., où il vieillit. — *Descalabra*, fou, écervelé (cf. I. *celabro*,

celebro, cervelle; L. *cerebrum;* le C. *perdre la calabre*, plus souvent *battre la calabre*, délirer).

Dècouti, *dâqueti*, *dâsenqueti*, etc., débrouiller de la laine, des cheveux, etc.; *encouti*, *enqueti*, embrouiller, D. — *Coutis*, embrouillé; *coutisses*, laine embrouillée de la queue des moutons (L. *cauda*, queue).

Dèturbaî, distraire, déranger, P. — *Destourba;* v. fr. *destourber;* L. *dis-turbare.*

Dos, m., *dôsse*, *deûche*, f., gousse de légumes; *pois en dôsse*, D. J. — *Dôousso*, *dôlso*, cosse; *dôlso* et *gôlso*, gousse d'ail (cf. A. *hülse*, gousse, cosse, peau).

Drôlou, *droûle*, m., *droûlesse*, f., jeune garçon, fille (sans aucun sens mauvais), J. D. Vill.-s.-M., Tarcenay, etc. — *Drôle*, même acception.

Efarfantâ, *âforfantâ*, *âfouairfantâ*, etc., égaré, au pr. et au fig. (se dit plus spécialement d'une personne qui ne peut retrouver sa route, comme si elle était sous l'effet d'un charme), D. S. — *Farfantêlo*, *parpantêlo*, la berlue (cf., quant à l'idée, le C. *enfantoma*, *enfantoumâ*, hébêté, hors de sens, comme s'il était le jouet d'un lutin, d'un fantôme, D. S. J.).

Enchâtre, f., case d'une farinière, etc. — *Castrou*, case dans une écurie (cf. L. *castrum*, cantonnement).

Encroter, *encrotâ*, etc., enterrer. — *Clot*, *cros*, creux, fosse, tombeau.

Envi, à contre-cœur, G. — *Envis* (du L. *invitus*), v. fr. *envis.*

Epelue, *éplue*, *èpoulue*, *âplue*, etc., f., étincelle, flammèche; *âpluai*, pétiller, étinceler, D. S. J. — *Belûgo*, étincelle; *beluga*, *belughejha*, étinceler, pétiller (cf. A. *beleuchten*, éclairer; le fr. *bluette*, éblouir; le C. *aivoi lâs-ébluote*, des éblouissements).

Faïd, foyâ, foyar, m., hêtre, D. S. — *Faiar, fâjho* (L. *fagus*).

Fâïè, féïè, f. pl., brebis, moutons en général, D. J., d'où le dim. *foyote*, D. S., jeune brebis. — *Fedo*, brebis; R. *feda*, du L. *fœta*, brebis, brebis qui a mis bas, employé substantivement dans ce vers de Virgile, *Eg.* 1 :

Non insueta graves tentabunt pabula fœtas.

Faîlles, bôrdes, boûdges, bourdifailles (le dimanche des), le dimanche des brandons, le premier de carême, M. — *Fâliou*, brandon; *fâlio*, étincelle (cf. C. *faloutse*, étincelle, J.; flocon de neige, D. J.); v. fr. *faille*, flambeau, du L. *facula; bôrdo*, paille, fétu; v. fr. *borde*, torche; *bourdifâlio, bourdufâlio*, broussailles, pouvant, dans le sens C., être composé de *borde*, paille, et *faille*, torche, flambeau (cf. *brandon*, de l'A. *brand*, incendie; *brennen*, brûler) (1).

Fauda, f., *foudot*, m., le giron; habit d'une femme depuis la ceinture aux pieds, J. D. — *Fâoudo*, dans les deux sens; Ca. *falda;* E. *falda, halda*, dans le second.

Fille, f., œilleton d'artichaut, B. M. — *Filiôlo.*

Fiouler, fioulâ, v., siffler; siffler la linotte, bien boire, D. — *Fioula*, deux sens.

Fleurier, fleuric, m., charrier pour la lessive, D. S. J. — *Flourié* (cf. L. *fluere*, couler; C. *treûssou, trussou*, charrier, de *treuz*, BBr., à travers; L. *trans*).

Flouta, felouta, floto, etc., f., écheveau, P. Ba. — *Flôto*, dim. *floutéto* (cf. *filum*, fil, L.).

(1) Ce dimanche s'appelle encore le dimanche des *pois frits*, M. P.; des *Piquerés*, des *Epiquerés*, B., à cause de l'usage qui astreint les mariés de l'année à donner à *piquer* (manger grain à grain) des pois frits aux garçons de la paroisse.

Fossou, feçou, f'sou, francisé *fossoir,* m., houe, D. S. J.— *Fossou,* houe de vigneron (L. *fodere,* fouir).

Fougnie, fougner, n., se rebuter, bouder, D. S. J. — *Fougna,* bouder.

Fraichun, m., odeur de viande fraîche, de sang, etc., D. S. — *Frescun.*

Gambi, m., boiteux ; *gambillie, gamb'lli,* etc., boiter, D. S. J. — *Gambi, gambet, gambitor,* boiteux, etc. (L. *gamba,* jambe, dans Végèce).

Garauda, gareûda, gareûdon, m., J.; *garâche* (Ornans); *golaiche, golouaiche,* B., f., grandes guêtres de toile à l'usage des laboureurs et particulièrement des vignerons. — *Gairâoudos,* pl. (cf. Lg. *gâro,* jambe, BBr. *gar, garr*).

Gati, m., chatouillement ; *gatillie, gat'lli, goteillie, gôtoyie,* etc., chatouiller, D. S. J. — *Catîou,* chatouillement (de *cat,* chat, I. *gatto,* E. *gato ;* comme *chatouiller,* de *chat*).

Gôrge, gôrdjo, etc., D. S., f., bouche. — *Gôrjho,* bouche.

Gouine, gueune, f., truie; fig. salope, etc., D. S. J. — *Goîno, goudino,* femme libertine.

Grafigner, égrafigna, graifenâ, etc., donner des coups de griffe (C. *griffer*), égratigner, D. S. J. — *Grafigna.*

Gravalon, graivelon, grôvolon, grav'lon, grov'lon, etc., m., frelon. — *Graoulé* (cf. L. *crabro,* frelon, dont les fortes ont été adoucies en *gravlo*).

Grèton, greton, groton, graton, etc. (à B. *grabeuçon, grabeçon, grapçon*), m., cretons, reste de la panne qui donne le saindoux.— *Cretons;* BL. *cretones* (cf. L. *concretus,* collé, serré).

Groula, f., soulier, savate, Lo. — *Groûlo,* savate ; v. fr. *groule, grolle,* savate ; *groulier,* savetier.

Grumicé, *gremicé*, *gremecé*, *grumechau*, etc., peloton; d'où *se ragremecillie*, etc., se pelotonner, D. S. J. — *Grumicel*, *grumel*, peloton (L. *glomus*, cf. Hébr. *galam*, rouler).

Houspiller, voler subtilement, B. — *Gouspilia* (cf. v. fr. *goulpil*, *gouspil*, L. *vulpecula*, renard; d'où C. *gouspillon*, goupillon, aspersoir en poil, crins, etc.).

Matafan, *matafain*, m., crêpe plus ou moins épaisse, Lo. SC. — *Matafan*, plat de résistance. (*Matar*, tuer, *fam*, la faim).

Matrouillie, barbouiller le visage, D. — *Matroulia*.

Motte, f., monticule, V. D. J. — *Moûto*; BL. *motta*.

Mourot, noir, noirâtre, D. S. — *Moure* (cf. μαυρός; I. *morato*; v. fr. *mourot*, *morel*, etc.

Pate, f., guenille, chiffon, D. S. J.; *patier*, chiffonnier; *pate-à-la-drille*, chiffonnière, etc.—*Pâto*, *fâto*, chiffon.

Pidance, f., tout ce qui se mange avec le pain, viande, fromage, etc.; s'*apidancer*, ménager sa *pidance*, D. J. S.— *Pitânzo*; BL. *pictantia*.

Pluvigner, *plevignie*, *plevignotaî*, *pieugenâ*, etc., bruiner, D. — *Plouvinejha*.

Poui, interj., fi. — *Boui* (cf. A. *pfui*; Bourg. *poui*, etc.).

Pousse, f., balle d'avoine, D. S. J. — *Poulses*, pl. (cf. L. *pellis*, peau; BL. *pulsare avenam*, vanner l'avoine).

Poutet, m., lippe, moue, Lo. — *Pot*, *pout*, lèvre; *poutet*, *poutou*, baiser; Copte *spotou*, *sfotou*, lèvre.

Réille, *roille*, m., soc de charrue, J. G. — *Rélhio*; BL. *relha*; v. fr. *reille*, soc; *reiller*, labourer; E. *reja*, etc.

Saigne, *sagne*, f., marais, D.; *saignie*, *sâne*, *suâne*, herbe qui croît dans les eaux, D. S. — *Sâgno*, jonc; v. fr. *saigne*, marais; *sagne*, jonc; BL. *sagna*, *saigna*, marais, plante de marais.

Sauma, *chauma*, f., ânesse, charge d'un âne, J. — *Saoûmo*, ânesse ; *saoumâdo*, charge (cf. fr. bête de *somme*, *sommier ;* L. *sagma*, charge ; Grec σάγμα).

Segrôlâ, *sogrôlaî*, *sacoulaî*, etc., secouer, D. J. — *Sagrounla*, secouer ; Dauphiné *segrola*, secousse (cf. *sub*, L. et C. *crôla*, secouer ; ou *sac*, et C. *ensacher*, secouer pour serrer ce qui est dans un sac).

Sote, soute, cheuta, âssouto, etc., f., abri, S. J. D. — *Assousta*, abriter ; *sousta*, abri, en Dauphiné.

Suquet, *sequet*, *cheguet*, *sigoulet*, *siot*, etc., hoquet, D. J. — *Chouquet.*

Ticlet, m., loquet, D. S. — *Sisclet ;* v. fr. *sisclet, gisclet.*

Tome, *toumo*, etc., f., fromage d'hiver, façon Gruyère. — *Toumo*, *toma*, fromage frais, fromage mou ; BL. *toma*, *thouma.*

Toupin, *tupin*, *tepin*, etc., m., marmite, pot en général, J. P. ; *topette*, f., fiole, D. — *Toupi*, pot-au-feu, pot ; *toupîno*, pot à moineaux ; v. fr. *tupin*, *tepin ;* BL. *tupinus, tupina*, pot ; A. *topf*, etc.

Véprôlâ, faire lo mi-vèprô, mi-vèprôlâ, etc., goûter, faire un petit repas dans l'après-midi, D. — *Bespralia*, et aussi, par corruption, *brespalia* (du L. *vespera*, soir).

Volan, voulan, m., faucille, G. J. — *Voulan ;* v. fr. *volant, volaine, voulge, vouge*, etc.

Mots de l'ancienne langue française et de la Basse Latinité.

J'aurais à citer des milliers de ces mots conservés dans nos patois. Je me borne aux suivants :

V. F. 1° Mots identiques dans les deux idiomes :

Aisement, vase ; outil.

Andier, *landier*, chenet (Ang. *andiron*, *hand-iron*, main de fer, chenet).

Borde, f., grange, métairie, Do.

Charpagne (C. *charpagne*, *charpigne*, etc.), espèce de panier.

Chevanne, *chevanton*, feu de joie, tison , flammèche.

Coquelle, caquerolle en fonte de fer, petite casserole à pieds; (L. *coquere*, cuire).

Corgie, *courgie*, etc., fouet (L. *corrigia*, courroie).

Conferon, bannière d'église (C. encore *confaron*, *confouaron*, etc. ; v. fr. *confalon*, *confanon*, *gonfanon*; BL. *guntfano*, du Francique *gundfano*, étendard de guerre : *gund*, Go. *gunna*, guerre).

Emayer (C. encore *âmayìe*, *èmahi*, etc.), inquiéter, du v. fr. *émoi*, émotion; L. *movere*, agiter.

Equevilles, C. (v. fr. *esquevilles*), f. pl., balayures (L. *scopa*, balai, C. *èkeûva*, J.); d'où C. *équeviller*, —*illie*, balayer, disperser; *âcouvet*, *âcouvot*, fr. *écouvillon* de four.

Flavon, *flaon* (C. encore *floon*, *flovon*, *chovon*), *flandelet*, *flamusse*, etc. , flan , tarte recouverte d'une couche épaisse d'œufs au lait, mêlés de sucre ou de fromage , ou bien de riz , de courge , etc., S. D. ; œufs au lait, entremets, D. S. (A. *fladen;* BL. *fladones*, *flatones*, etc.).

Gargate, *gargote*, *garguillote*, *gargoillote*, *garguillot*, *gargôle*, *gargamelle*, etc., D. S. J. ; v. fr. *gargate*, *garguillot*, *gargaillot*, *gargante*, *gargamelle*, etc., canal du gosier, gosier; Lg. *gargate*, *gargaliol*, *gargassou*, *gargamel*, *gargamêlo*, etc.; Ca. E. Por. *garganta ;* Ca. *gargamella;* E. *garguero;* I. *gargata*, *gargozza*, *gorgozza*, *gorgia*, etc. (fr. *gorge*)*;* A. *gurgel;* Grec γάργαρος, etc., et de nombreux dérivés à sens divers, *gargariser*, *gargouille*, etc.

Garmenter (*se*), se lamenter; BB. *garmi*, crier (cf. A. *gram*, chagrin; I. *gramo*, triste).

Gènne, f., marc de raisins (v. fr. encore *gen*, *esne*; cf. L. *acinus*, pepin).

Ginguer, jouer, folâtrer (cf. C. *gigue*, jambe, d'où *gigot*, fr.).

Giper, *juper*, agiter les jambes, folâtrer, etc.; d'où C. *jupin*, lutin, enfant toujours en mouvement (cf. C. *guibre*, *guibe*, *guibote*, jambe; le v. fr. *gimber*, de *gamba*, L., d'où *regimber*, fr.).

Juper, crier *ioup* (C. encore *uper*, *iuper*, *iouper*, *iobaî*, *iôbai*, etc., D. J.). Avec le cri de nos garçons de village, *iou*, *iou coucou*, cf. le Grec ἰώ, ἰού.

Jusqu'à tant que, jusqu'à ce que (L. *ad tantum*).

Maishui (C. encore *mâseû*, *mâsuan*, *mâsian*, etc.), désormais.

Mitan, *moitan*, m., milieu.

Mournifle, f., soufflet sur le nez (C. *moure*, museau; *nifle*, nez, inus., qui a donné le fr. *renifler*, le C. *nifler*; d'où *niflet*, qui renifle encore comme un enfant, expression de mépris pour un jeune homme).

Quignon de pain. — V. fr. *cugnon*, morceau de pain (en forme de coin, L. *cuneus*, C. *cugnot*); *cuignet*, pain ou gâteaux anguleux, comme on en fait encore dans plusieurs provinces, et *quenieux*, gâteau; d'où C. *quenieu*, P., *quignô*, *quigneû*, B., gâteau. Le *quigneû*, chez nous, est spécialement le gâteau, la brioche, ou simplement la *miche* de pain (*miche*, C., est un pain volumineux) que les parrains et marraines donnent à leurs filleuls (1).

(1) Le *quigneû* se donne généralement plusieurs années de suite; la première année il est de rigueur, et alors il est accompagné de quelque cadeau, tel qu'un ustensile de ménage, un bijou, etc., qui

Seille, soille, f., seau (L. *situla;* I. *secchia*).

Sopper, v., chopper, heurter (C. encore, *zopper,* de l'onomatopée *zop*).

Tranche, f., sorte de hoyau, D.

Queue, pièce, feuillette, cari, côte, barral, channe, chôveau, etc., mesures de liquides.

Hémine, penal ou *penau, coupe, quarte,* etc., mesures de grains.

Faux, soiture, journal, quarte, ouvrée, etc., mesures de terres.

prend aussi le nom de *quigneu.* J'ai vu quelquefois des sous ou des pièces d'argent implantées dans la croûte du *quigneu.* On le porte à la maison de l'enfant dans le temps où l'on honore l'enfance de Jésus, de Noël à l'Epiphanie. Le retour annuel de ces friandises et de ces petites étrennes, comme celui des présents mystérieux de la *Tronche* de Noël, sont de ces moyens ingénieux que la foi sait trouver pour faire aimer aux petits enfants, qui ne peuvent encore se réjouir spirituellement, le jour de la naissance du fils de Dieu, ce jour que l'instinct religieux de nos pères avait élevé au premier rang parmi les fêtes, ce jour dont le nom avait passé aux autres fêtes de N.-S. (*les quatre Nataulx*), ce jour dont le nom était devenu, en toute circonstance, le cri de la joie et du bonheur (*Noël! Noël!*).

Ces usages tendent à se perdre, comme tant d'autres qu'emporte le siècle; et il serait bien temps qu'on songeât sérieusement à recueillir nos vieilles traditions qui s'effacent.

Chez nos populations religieuses, les parrains et marraines tiennent encore une place sacrée. S'ils sont tenus à une affection paternelle envers leur filleul, s'ils doivent, dans le cas où il meurt enfant, le porter eux-mêmes au cimetière, en retour, s'il grandit, ils ont droit à un respect et à un amour tout spécial de sa part Tous les titres qu'ils tiennent de la nature, celui d'oncle ou de tante, de frère ou de sœur, disparaissent devant le titre qu'ils tiennent de la religion. Le filleul ne les appelle que du nom de *parrain* et de *marraine;* il ne les tutoie jamais; il a pour eux une déférence filiale; le jour de ses noces, ils tiennent le premier rang après les père et mère, et, à cette occasion, ils reçoivent à leur tour quelques étrennes, etc.

Patar, *patagon*, *dardène*, *maille* (d'où C. *cache-maillote*, tirelire), etc., monnaies (1).

(1) C. *Je n'en donnerais pas un denier brûlé* (C. encore, *un siblet*, un sifflet, de *sibler*, *subler*, L. *sibilare*), un zeste. Dans cette locution; *Brûlé* n'est probablement que la traduction du v. fr. *ars* (L. *ardere*), appliqué à la monnaie de cuivre, qui s'appelait en BL. *argentum arsum*, ou *nigrum*, noir, et comme brûlé, par opposition à *argentum album*, l'argent *blanc*, comme nous disons encore aujourd'hui. C'est peut-être d'*ars*, qu'est venu *liard* (*li-ars* avec l'article *li*), le brûlé, le noir, quoiqu'on rapporte aussi ce mot aux langues septentrionales.

Dans l'étude comparative des langues, rien n'est plus intéressant peut-être que les analogies logiques des mots. Avec des éléments phoniques tout divers, deux mots présentent exactement la même idée. Ainsi Πλούτων, Pluton, et L. *Dis* (le Riche); — κατ-όπτομαι, L. *despicio*, mépriser, *regarder de haut en bas*; — hébr. *nebelah* cadavre, gr. πτῶμα, L. *cadaver*, des v. *nabel*, πί-πτω, *cado*, tomber; — συλ-λαμβάνω, L. *comprehendo*, *con-cipio*, I. *capisco*, v. E. *caber*, fr. *saisir*, comprendre, concevoir par l'esprit, sens figuré tiré de *prendre*, *saisir*, employé au propre; — σκέπω, L. *tueor*, regarder, figur. défendre; — ἡγέομαι, L. *duco*, guider, conduire, fig. penser; — κόρη, L. *pupilla*, jeune fille, fig. prunelle de l'œil (Angl. *the sight* la vue, C. *le voyant* de l'œil); — μάρ-ναμαι, L. *pugn-o*, en venir aux *mains*, combattre, de μάραι mains, *pugnus*, poing; comme de la racine qui a donné παλάμη, L. *palma*, paume de la main, main, on a πάλ-η lutte, πόλε-μος guerre (cf. χείρ main, et *wer*, *war*, guerre, des langues du nord), E. *pelear* combattre, etc.; — ἄρν-υμαι, ὠν-έω, acheter, πωλ-έω vendre, L. *pecu-nia* argent, de ἄρς-νος agneau, ὄνος âne, πῶλος poulain, *pecus* mouton, troupeau (cf. L. *merces*, *marchandises*, avec le celt. *march* cheval; A. *Kauf-en*, D. *Kiob-e*, F. *Koop-en*, acheter, avec A. *Kuh*, D. *Ko*, F. *Koe*, C. *cabe*, L. *ceva*, vache, E. *cebon* bœuf engraissé (celui-ci peut-être de *cibus*); cf. Angl. *to buy*, acheter, avec *bos* bœuf L.; cf. F. *vaarde*, A. *werth*, Angl. *worth*, D. *bœrdi*, prix, valeur, avec F. *paard*, A. *pferd*, Ang. *horse*, cheval, ou avec A. *heerde*, Ang. *herd*, D. *hiord*, troupeau (fr. *horde*); cf. hébr. *qana*, posséder, acheter, avec son dérivé *mi-qne*, *miq-nah*, possession, troupeau; — l'étincelle, qui se détache et jaillit, tire souvent son nom des verbes *briser*, *sauter*, *jeter*, et il en est de même de la scintillation, de l'éclat

2° Mots avec légères modifications de formes et de sens :

C. *Acouilli*, *akeuilli*, *akeûre*, *aikeûre*, etc., fouetter, chasser, lancer, jeter, J. D. S. ; v. fr. *acueillir*, chasser

de la lumière, etc. Chaldéen *shabab* briser, hébr. *shabib* étincelle, *shabib* flamme; L. *scindo* déchirer, *scint-illa* étincelle; *micu* parcelle, fragment, *mico* briller; ἄγω briser, ακτ-ίν rayon de lumière (cf. L. *radius* rayon, et ῥήσσω rompre); fr. *éclat* de pierre (κλάω briser), *éclat* du soleil, BBr. *regi* briser, *regez* charbons ardents; I. *strale*, dard et rayon de lumière, fr. le soleil *darde* ses feux, etc.

Les patois C. offrent un grand nombre de faits de ce genre.

Cf. *raigossie* (Maiche, M.), regorger, de *aigue* eau, avec L. *redundo*; — *Kioû*, *kiò*, clou et furoncle, avec ἧλος; — *bois*, couleur des cartes, avec l'E. *palo*, bois, et couleur de carte; — *lòvrote*, *lôvrate*, M. Ba. fleur du colchique d'automne, de *lôvre* veillée, avec le C. *veillote*, le fr. popul. *veilleuse*, nom qu'on donne à cette fleur parce qu'elle annonce l'approche de l'hiver et des *veillées*; — *polu*, m. *polue*, f. boue d'un abcès, B. P., avec le fr. *boue* d'un abcès (πῆλος boue, Ssk. *palala*, d'où C. *empaulai*, *aipaulai*, embourber); — *dâlutrenai* (de *lutrin*) Vill.-s.-M., avec *dé-concert-er*, au propre et au figuré, etc.

La contrepartie du chapitre des analogies logiques, n'est pas moins curieuse : le même objet est désigné le plus souvent d'une multitude de manières diverses, selon le point de vue où chaque peuple s'est placé. Ainsi, pour m'en tenir à un seul exemple qui suffira pour mettre le lecteur sur la voie, la plante si connue sous le nom de *pissenlit*, est appelée dans plusieurs langues, 1° à cause des dentelures de sa feuille, *Dent-de-Lion*, C. *cramaillot* (petit *cramail*), petite crémaillère, M. Ba.; 2° à cause de la tige fistuleuse de sa fleur, *intubum* (L. *tubus*, tube, tuyau); 3° à cause de son calice qui se hausse et s'abaisse selon la sècheresse ou l'humidité, ou simplement à cause de son emploi pour salade, *l'herbe* ou *la Feuille-au-Moine*, A. *pfafenblatt*, F. *papenkruid*; 4° à cause de son amertume, l'*amère*, E. *amargon*, grec moderne πικραλίδα; 5° à cause de ses effets, le *pissenlit*, C. *pisselé*, A. *seich blume* (*pissefleur*), etc. Je regrette de ne pouvoir citer encore quelques exemples, surtout parmi les magnifiques métaphores de la langue hébraïque et de quelques autres.

(*accueillir la proie*, le bétail qui est aux champs. *Proie* a encore ce sens C.).

Anvet, danvet, danvouet, etc., m., orvet, Ba. M.— *Anvoie, anveau*, etc. (L. *anguis*, serpent.)

Applier, applèyïe, aipioïe, etc., atteler les bœufs, D. S. — *Applect, aplait*, joug (L. *applicare*, joindre).

Baiçote, bèçate, béceta, etc., f., jeune fille, D. — *Bace, bacelle, baicelette, bachelette*, etc. (cf. v. fr. *baceler, bacheler*, jeune homme, bachelier. Voir Ducange à *baccalarii*).

Bôdrillon, m., chevron, soliveau, D. — *Bois de bordilande* (cf. Piém. *baudron*, main d'escalier).

Calange, f., mercuriale, réprimande, B. — *Calangier, chalanger*, porter plainte en justice, blâmer, reprendre; BL. *callangia, calangia*, action en justice, du L. *calumnia*, accusation fausse, mauvaise querelle :

> *Calumniari* si quis autem voluerit
> Quod arbores loquuntur, etc.
>
> Phèdre, *Prolog.*

Courti, couti, curti, culti, queti, q'tchi, etc., m., jardin. — *Curtil, courtil*, BL., *curtile, cortile*, etc., jardin (*Curtile propriè hortum rusticum sonat*, Ducange). Du L. *cohors, chors*, terrain enclos qui entoure une ferme, cour, basse-cour; χόρτος, enceinte; cf. *hortus*, jardin.

Échailler, échauler des noix, les écaler; d'où *èchaulon, dchaulon, èchaillon*, m., noix, D. S. J.— *Escale*, écale, coque, enveloppe; A *schaale*, etc.

Goi, goui, gouisse, goie, etc., et dimin. *goyot, gouïot, gouisot, gouisotte*, serpe, serpette, D. J. S. — *Gouet, goy, gouy, goisse, goiot, goisset*, etc., serpe; BL. *goia*.

Once, onceto, ouce, uce, euce, etc., f., esse de voiture, D. J. S.—*Heuze, heus*, récemment *aisse;* BL. *heuça, heuza*

(la forme C. indique que le mot vient du L. *uncus*, crochet, et non du nom de la lettre S).

Pantenîre, pautenère, f., poche d'habit, D. S.— *Pantonnière;* BL. *pantonaria.*

Piaidie, piédie (se), s'engager à servir comme domestique, M. Ba. — *Plégier, plévir*, garantir, promettre ; BL. *plegire, plevire*, etc., promettre avec gages, etc. *Se piaidie*, est remplacé, B. P., par *s'aifarmaî*, se *farmaî*, etc., du L. *firmus*, solide (cf. fr. *ferme*, métairie, bien amodié sur engagement, BL. *firma ;* v. fr. *fermer*, engager, fiancer.

Poche, f., cuiller à pot; *pochon, pouchon*, m., cuiller à potage, D. S. J. — *Poçon, pochon, poche, poçonne*, etc.

Queson, gueson, quesan, quesain, m. et quelquefois f., souci, inquiétude, D. S. J. — *Cusançon*, souci, *cusancenou*, soucieux. Suisse romane, *couzon;* Bourg. *quezan.* Cf. Isl. *kuyde*, être mal à l'aise.

Reçue, recie, recio, f., après-dînée, D.; d'où *mé-reçuá*, v. goûter, M. Ba.— *Recye, ressie, ression*, le goûter.

Seuces, m. ou f. pl., associés dont les pains cuisent simultanément chez un fournier; les pains de ces associés, B. — *Soces*, du L. *socius* (1).

(1) Qui n'a pas vu à Besançon quelque humble affiche, à peine aussi large que celle qui annonce le *Quartier à louer*, et portant ces mots, ordinairement manuscrits : *Four à cuire les seusses?* je suis l'orthographe des fourniers. Par *seuces*, car il faut écrire ainsi, ils entendent le pain de plusieurs familles *associées* pour faire entre elles une fournée; mais le mot s'applique proprement aux *associés* eux-mêmes : *Les seuces vont venir ; il y a trois seuces pour la fournée.* C'est exactement en ce sens qu'il se trouve, avec une légère modification de forme, dans les Priviléges de la ville de Buseucy, en 1361 (ordonn. des Rois de France) : « Li fourniers doit avoir de celui qui » aura plein le four, un pain; et se *soces* cuisent, lidit fourniers doit » avoir deux pains; et se li pain que on li feroit ne li séoit (couvenoit),

Signôle, signeûle, semougneûle, etc., f., manivelle; fig. personne dégingandée, D. S. J. — *Soignole* de puits (BL. *ciconia*); Piémont. *sivignola, sirignola.*

Soi, f., haie, S.— *Soip, soif, soef*, etc., du L. *sepes.*

Tué, m., tuyau de cheminée, D. — *Tuel*, tuyau.

Vahin, vaihin, vouaihin, vouayin, vouain, etc., m., automne; *vahin, vouayin, revahin, revouayin*, etc., regain. — *Vahin, vain*, automne (voir aux mots BBr. *vagnie*).

B. L.— C. *Balonge*, f., baignoire, B.— BL. *balingium.*

Bouille, f., hotte de vendangeur.— *Bolla*; Anglo-Sax. *boll*, mesure de liquides; I. *bugliuolo*, baille.

» il penroit deux pains de *soces* lesquels il voulroit, et les *soces* rau» roient les pains que on avoit faiz pour lidit fournier. » On voit clairement par là ce que sont les *soces* ou *sceuces* : le fournier n'a qu'un pain quand il cuit pour une seule personne; il en a deux quand il cuit pour des *soces*, c'est-à-dire pour plusieurs personnes parfaisant la fournée. L'éditeur de ce texte, Secousse, dit en note : « Je n'ai ja» mais pu découvrir ce que signifiait ce mot *soces*, d'où dépend l'in» telligence du reste de l'article. Je trouve bien dans le Gloss. de Du» cange, au mot *socina*, un article de la vieille coutume d'Amiens, » dans lequel il est parlé de four et de *socines*; mais Ducange dit que » ce mot signifie *boutique*. Cela ne me paraît pas bieu clairement » prouvé par l'article cité; mais quelle que soit la signification de ce » mot, il ne paraît pas que ce soit la même chose que *soces.* » Carpentier croit que *socina* signifie plutôt *société* que *boutique*; au mot *socia*, il soupçonne que le v. fr. *socienne* désigne une femme qui cuit son pain en société avec une autre; à l'article *socius*, les Bénédictins, éditeurs de Ducange, donnent nettement au mot *soce* le sens du C. *seuce*; et c'est là seul le véritable. J'ajoute, pour confirmer ces explications, que dans le Rouchi, dialecte de Valenciennes, *chochène* est le nom « des femmes qui portent cuire au boulanger le pain qu'elles ont fa» briqué chez elles. » *Chochène* vient évidemment de *socina*, et non du Fl. *koken*, cuire, comme l'a cru l'auteur du Dict. Rouchi : le *ch* est une forme dialectale pour *s*, comme dans *chavetier, chiroter, chiffler*, savetier, siroter, siffler.

Couteau, m., rayon de miel. — *Costrellus.*

Gigier, gigi, m., gésier d'oiseau. — *Gigerus.*

Goillote, f., bourse, tirelire, B. — *Gula*, v. fr. *goule, gule.*

Gouilland, gôliand, etc., m., vagabond, vaurien. — *Goliardus*, bouffon, mauvais sujet (cf. *hullarius, holerus*, v. fr. *houlier*, libertin), Limous. *gooûlan*, fainéant.

Jergerie, jargillerie, jargillot, etc., D., zizanie. — *Jergeria*, v. fr. *gergerie.*

Lave, f., pierre large et très-mince pour couvertures ; *lavière*, carrière à *laves.* — *Lavia ; laveria.*

Leue, lue, lua, etc., f., traîneau, D. — *Lezia* (cf. C. *lisè, lichie, luchie*, glisser ; Piém. *lèsè*, glisser).

Meneré, m., botte de chanvre. — *Menevellus.*

Morte, f., lieu où l'eau dort. — *Morta ;* Piém. *mortis d'acqua.*

Murgier, murger, murgie, et dim. *murgerot*, tas de pierre. — *Murgerium. Si aliqua persona ceperit lapides in alieno murgerio vel amasso lapidum*, etc. (charte citée par Ducange).

Ouvrée de vigne, f., la 8e partie d'un journal. — *Operata vineæ.*

Paradis, m., reposoir du jeudi saint. — *Paradisus.*

Pie, f., sole, division d'un territoire rural, D. S. — *Pia, peya*, portion de forêt.

Piquer, a., manger un à un des grains de blé, de raisin, etc. — *Capo humiliter cum gallinis picabat* (ch. citée par Carpentier).

Proie, f., troupeau : *la proie du village.* — *Præda*, troupeau ; bien appelé au temps des incursions du moyen-âge, du L. *præda*, proie.

Râsse, râisse, resse, etc., f., scierie ; scie à refendre ; *râssie, ressie*, etc., scier ; *râsson*, sciure, etc., D. J. — *Ressega*,

resca, ressia, resia, scie ; Lg. *ressega,* scier ; Piém. *ressia,* scie (L. *secare,* couper).

Riôrta, riôte, rorte, rôtio, rouôto, etc., f., hart, lien de bois; coussinet (C. *torche*) pour porter un fardeau sur la tête; pain en couronne, etc.. J. S. D. — *Retorta,* I. *ritorta,* hart, du L. *torquere,* tordre.

Rube, ribe, dim. *rubate, ribette, rebette,* f., pierre et moulin à fouler le chanvre—*Rupa,* pilon (L. *rumpo,* briser) ; Piém. *rubat.*

Ruche, riche, dimin. *ruchote, rechote,* f., espèce de panier rond et très-haut, fait d'écorce d'arbres, qui sert pour la cueillette et le transport des fruits ; *ruchote, rechote,* mesure pour les grains, D.—*Rusca, ruscia,* écorce (voir, dans Ducange, un morceau de la vie de saint Lupicin, qui habitait le Jura) ; Lg. *rûsco,* écorce. De là fr. *ruche* d'abeilles.

Terrau, tarrau, m., fossé, D. S. J. — *Terrale, terralium, terrellus ;* v. fr. *terral, terrail,* etc.

Mots des patois français et étrangers.

Ici les rapprochements seraient innombrables. Je me borne à quelques-uns, pour faire comprendre jusqu'où peut s'étendre géographiquement l'usage d'un mot qu'on croit souvent exclusivement local.

Ambre framboise , *âbroqué* brêche-dents , *bourri* canard , *câle* bonnet, *catherinette* carabe doré, *charmoture* rhume de cerveau, *cimer* suinter, *cugnue* gâteau , *écaillot* noix, *étout* aussi, *schetouffe* poêle, *tandrelin* vase à huile, sont des mots du département de la Meuse ; et ils se retrouvent tous chez nous sous les formes *ambre* et *ampe, âbroquá, boûri, câle* et *caule, catherinote, charmoise, cimer, quigneú* et *quenieu, échaillon* et *âchaulon, chetoufe* et *jetoufe, tanderlin* et *tandrelin* (ces deux derniers, Lu.).

Crozille coque de noix, *se gaver* se gonfler d'aliments, *guener* salir, *pètasse* commère bavarde, *petron-jaquet* la pointe du jour, *pli* levée (au jeu de cartes), *ranjot* seau, *seille* seau à eau, *tocson* lourdaud, etc., sont du département d'Ille-et-Vilaine, et se retrouvent en C. sous les formes *creuse*, se *gaver*, se *gôner* et *goûnâ*, *patron-jacquet*, *plie* et *pli*, *raîjau* (P.), *seille*, *tocson*.

Braïote primevère (Meuse), *bracu* (Doubs), *braïeta* (Jura), *braïeto* (départements du midi).

Gaillot cochon, et *gaille* truie (Doubs) ; *cayon* (Suisse romane), *cayon*, *cayou*, et au fém. *gâlio* (départements du midi) ; cf. Ssk. *kolâ*, porc ; Irl. *coilleadh*, etc.

Darbon, *derbon*, *drabon*, *dravie*, *draivie*, etc., taupe (D. J.) ; *derbon*, *darbon* (Suisse, Savoie) ; *darbon*, *darbou* (Dauphiné), etc., altération du L. *talpa*. Catal. *talp*, du genre masc., dont l'augmentatif serait *talpon ;* Piém. *tarpon*, *tërpon ;* d'où *darbon*, *derbon*.

Cumaclou, *cumaîclou*, etc., crémaillère, D. J., est *cumâclou* dans le pays de Vaud, à Genève, en Savoie, en Dauphiné, en Languedoc, etc.

Bernasc, à Milan, pêle à feu, est en Piémont *bërnage*, *bërnagi*, *bërnas*, en Suisse et en Savoie *bernâ*, *bernai*, en C. *bernâ*, *bernaî*, *banâ*, *bannâ*, *banné*, *bouainâ*, *bouainé*, qui est peut-être le passage à la forme lorraine et wallonne *vayen*, *vayin*, *veyin ;* d'où en Champagne, en Bourgogne, et à l'occident de la Comté, *vain*, *van*, etc.

Voici quelques autres indications qui auront leur intérêt, quoique dépourvues du détail des mots. Sur un grand nombre de termes picards, qui m'ont été communiqués par M. l'abbé Jules Corblet, couronné en 1849 par la société des antiquaires d'Amiens pour un

mémoire sur les patois picards, j'en retrouve plus de la moitié dans nos patois, en ne tenant pas compte des variantes purement locales, comme *k* pour *ch* (*kat,* chat). Sur 75 mots dauphinois cités par M. Olivier, Jules (1), j'en reconnais 50 qui sont usités chez nous. Sur 96 du pays de Vaud, donnés en note par Elie Bertrand (2), il y en a 76 qui sont aussi Comtois; et sur 78 cités encore au tome Ier des *Mémoires des Antiquaires de France,* dans un travail de comparaison entre les patois suisses et le Bas-Breton, sept seulement nous sont étrangers. Enfin, dans le Ier livre du Virgile *viraî en Borguignon,* qui contient 1554 vers de huit syllabes, et un sommaire de près de deux pages, je n'ai pas compté vingt mots qui n'existent pas chez nous, du moins quant au radical; et c'est beaucoup s'il y a dans le reste trente formes de mots que nous n'ayons pas. On voit, par ces exemples, quels rapports les patois ont entre eux; et je dois dire que je suis loin d'avoir exploré à fond notre Province, et que tel mot que je note comme étranger à notre idiome, peut très-bien nous appartenir en effet.

Rapports entre les patois de Franche-Comté et les langues celtiques.

Aux rapprochements déjà présentés j'ajoute les suivants, presque tous tirés d'une seule branche celtique, la moins pure peut-être de toutes, le Bas-Breton.

(1) Essai sur l'origine et la formation des Dialectes vulgaires du Dauphiné, etc.; Valence, 1838, in-8°, à papier grand in-4°.

(2) Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse; Genève, 1753, in-8°.

Acrou, laid, affreux (Cant. B.). — *Akr*, laid.

Adouber, arranger, P. — *Adôber*, de *ad* réduplicatif, et *ôber*, faire (cf. L. *operari*); R. E. *adobar*, fr. *radouber*.

Aliue, aillue, aileure, raileuyi, raloui, D. J., accommoder, arranger, raccommoder. — *Arlec'houein, arleouein*, peut-être de *leac'h*, lieu, rang (cf. Provenç. *alugar*, arranger, raccommoder : de *luego*, place.)

Bélet, délicat pour le manger, P. — *Blizik*.

Bidet, m., as, numéro 1. — *Bîd*, un.

Boquer, v., baiser. — *Poka* (cf. L. *bucca*, bouche).

Bouillet, M., *gouillet, gouillat*, B., m., *gouille*, f., flaque d'eau. — *Poull, poullad*, etc.

Brigoulé, adj., tacheté. — *Breiz*.

Brousser, v., marcher d'un air colère. — *Brouez*, emportement; Ang. *to brush*, sens C.

Brousses, f. pl., miettes, restes. — *Brezun*, miettes.

Bruâche, v. fr. ondée, averse, D. J. — *Broutac'h*.

Câfot, cafiot, m., trognon de fruit, etc., G. — *Kâf*, tronc.

Chenité, m., ancienne montre de boutique, B. Do. — *Kanastel*, armoires de différents genres (cf. *canistrum*, L.).

Combe, f., vallée, vallon; dépression du sol. — *Kombant*.

Côte, f., mesure pour la vendange. — *Kostrell* (cf. Syriaq. *cost*, mesure).

Couéla, crier douloureusement, G. — *Gouéla*.

Creûche, f., coque de noix, d'œufs. — *Krôgen*.

Davrèyïe, dèvrèyïe, délirer, M. Ba. — *Huvré*, rêve.

Déjaîner, dâjannaî, rejannaî, etc., contrefaire quelqu'un par dérision, D. S. — *Déjanein*.

Douve, f., source. — *Douvez*, fossés pleins d'eau.

Drusine, dresène, etc., f., engrais; d'où *endrusi*, fûmer, etc., D. — *Druz*, gras.

Drille, f., guenilles, haillons, D. — *Dral, trul* (*l* mouill.), lambeaux, haillons.

Ecousseurè, âcousseurè, ècoucheures, f. pl., dévidoir. — *Skoss, koss.*

Glou, glu, ghieu, etc., *glui*, paille de seigle. — *Gôlô*, paille (cf. L. *cul-mus*).

Gueune, gane, truie; au fig. salope, D. Lu. — *Vanô, ganu.*

Guinder ses bas, les remonter, B.—*Gwinta*, élever, hausser.

Haret, enfant (Bourg. *harai*). — *Haour*, enfant.

Huper, iuper, crier. — *Hopa.*

Ire, jardin, planche de jardin. — *Erô*, planche de jardin, gaël. *her ;* E. Ca. Piém. *era.*

Landaî, Lambraî, épier (avoine), P. M. — *Lanven*, épier.

Launcries, f. pl., propos joyeux. — *Laouen*, gai (cf. A. *launig*).

Lauzane, lauzainne, f., latte, perche, D. — *Laz*, perche.

Loûdre, f., salope.—*Louduren, huduren*, de *loudour, hudur*, sale, obscène ; A. *luder*, chair, charogne, carogne.

Mâ, mâr, m., chantier.—*Marc'h*, cheval, gaël. *marc*, etc. (cf. fr. *chevalet*).

Margelle, merdgelle, f., fille évaporée, Ba. — *Merc'h*, fille.

Matrouillie, salir, barbouiller, D. — *Bastroulein, mastara*, etc., salir.

Mèrenaî, goûter, D. — *Meren*, goûter.

Mistifriser, enjoliver, B. — *Mistr*, propre.

Mistona, faire la miste, etc., mendier sans besoin, Lu. — *Mastokin*, vaurien.

Mour, m., museau, groin. — *Morzel.*

Oguaiche, goulu, Ba. — *Gwalch*, soûl, etc.

Quesan, m., souci. — *Keuz*, gaël. *cauz* (cf. κῆδος, deuil, Ssk. *kid*, affliger).

Râche, teigne. — *Rac'h.*

Raìn de maison, partie entre deux murs de refend.— *Rann*, division.

Ran, m., remise, P. J. — *Trank.*

Rantri, raintri, raintru, ridé (peau, fruits, etc.), D. S.— *Ant*, ridé; *intra*, flétrir.

Re-vouillenai, foisonner, V. — *Pull*, abondance; A. *vol*, plein, abondant.

Ruvouaî, raccommoder, P. — *Ober*, faire, *re* réduplicatif.

Siot, m., hoquet. — *Sioaden*, soupir.

Souaïo, f., corde. — *Sug*, pl. *suïou*, corde.

Soulier, m., grenier à paille et à foin. — *Soler*, grenier, *soul*, paille (cf. L. *solarium*, de *sol*, soleil).

Taler, m., meurtrir (fruits, corps, etc.).— *Taol*, coup, d'où fr. *taloche*, C. *taulmatchie*, donner des taloches, Ba.

Tesse, f., gerbier dans les champs, G. — *Taesse.*

Teûtè, cosser, Lo.—*Tourta*, cosser (cf. Ssk. *tud*, L. *tundo*).

Ticlet, loquet. — *Driked*, loquet (cf. *dor*, porte, A. *thür*, θύρα, etc.).

Tourdze, f., brebis, P. — *Tourz*, bélier.

Trouille, f., excrément liquide. — *Stroul*, ordure.

Trouille, f., femme sâle, etc. — *Trulen*, salope, gaupe, de *trul*, haillons.

Treûssou, trûssou, m., charrier, D. — *Treûz*, à travers, *treuzi*, traverser (cf. *trisse*, D., diarrhée).

Triper, fouler aux pieds. — *Tripa.*

Tuner, quémander. — *Tûn*, adresse, ruse.

Tura, canal d'irrigation, M. — *Dour*, eau, *tula*, tremper.

Vûgnie, vouaigni, gaingnie, etc., labourer, semer. — *Gounid, gonid*, v. fr. *gaigner, waaigner*, gagner, labourer.

Vai, m., cercueil. — *Bez*, fosse, tombe (cf. Ang. *bed*, lit).

Vaneu, m., bûcher, remise, G. — *Guen*, arbre, bois.

On retrouve aussi un grand nombre de nos mots patois, dans les autres branches des langues celtiques :

Baussie, se vautrer : gaël. *baez,* cochon ; Ssk. *bahusû,* truie.
Loudié, sourd : gaël. *odhall,* autrefois *audhall* (*aud, od,* oreille, οὖς, et *hall* qui paraît un privatif).
Tranna, f., ravin, ravine, Lo. : gaël. *tran,* courant, etc.

C'est probablement aux radicaux celtiques qu'on doit rapporter beaucoup de mots comtois, tels que *kérédou,* clou à tête pour souliers (Chancey, G.), de *ker,* tête, κάρα; cf. *chapelote, chaipelote,* petit clou, du L. *caput,* tête ; — *kinkarniau,* cousin, moucheron, D. S., *kinkeré,* S., de *ken,* tête, *kéren,* corne, antenne ; cf. v. fr. *cincenelle, cincenaude,* cousin, moucheron.

Rapports entre les patois de Franche-Comté et les langues germaniques (1).

Afannaî (lang. néo-lat. *afannar*), gagner par le travail, P. J. — Goth. *fahan,* acquérir.

1) L'arrondissement de Montbéliard, plus rapproché de l'Allemagne et d'ailleurs gouverné longtemps par des princes de cette nation, a gardé, aussi bien que quelques parties de l'arrondissement de Lure, un nombre remarquable de mots empruntés à l'Allemand. M. Gustave Fallot, dans son travail original sur les patois de Fr.-Comté ou plutôt de Montbéliard, en cite quelques-uns que je n'ai guère retrouvés hors de l'arrondissement, tels que *beusse,* niche, *bieno,* soupirail, *broustouck,* gilet, etc. J'en dois plusieurs à l'obligeance du bon M. Duvernoy. Quelques autres, apportés par l'invasion des alliés, ou le passage des ouvriers allemands, sont un moment dans nos bouches, qui ne les redisent guère qu'en badinant : *fleish, brod, nichts, ia ;* encore ne faut-il pas comprendre absolument dans cette classe *ia,* qui est dans quelques-uns de nos patois du Jura méridional le mot unique

Ambre, ampe, f., framboise, D. J. — D. *hinbær* (*bær,* baie, peut-être *hind,* biche).

Anote, arnote, terre-noix, D. S. — A. *erdnot* (noix de terre).

Armol, armô, arroche, D. S. — Art. celt. *ar,* et D. *meld,* arroche.

pour l'affirmation, et qui nous est venu ou du BBr. *ia,* ou du L. *ita,* et qui se retrouve dans plusieurs patois du midi, dans l'E. *ya, ya,* etc. Un petit nombre se sont implantés en quelques lieux, et s'y sont comme naturalisés récemment, tels que les noms de la pomme de terre, *kartoffel,* qui nous a donné *catoufe, catife, tatoufe, tatife; grundbirn* (poire de terre), qui nous a donné *crompire,* etc. Mais un très-grand nombre de mots des langues germaniques sont chez nous depuis des siècles, et se retrouvent non-seulement dans les parties plus méridionales du Doubs et de la Haute-Saône, mais dans le Jura, la Bresse, la Bourgogne, etc. Tels sont : *bèrou,* tombereau (*beren,* porter); *brique,* morceau, de *brique* et de *broque,* de pièces mal assorties (*brechen,* briser); *grené,* noyau; *mitan, moitan,* milieu; *roindre,* cric, etc. Et parmi ces mots, les uns nous sont restés des primitifs qui avaient généralement cours, et dont on retrouve partout des dérivés, tels que *combe,* vallée, etc.; *éparre,* m. et f., traverse de bois (*spar, sparl, sparra,* etc.); *casse, cosse,* poêle, poêlon, lèchefrite, bassin de cuivre servant pour boire, etc., qui a donné des mots nombreux à toutes les langues néo-latines, au fr. *casserole, cassolette; grigne,* triste, chagrin, fâché, v. BBr. *grignous,* triste, F. *grijn,* pleurer, etc.; les autres, quoique paraissant exclusivement germaniques, ne se retrouvent que dans les dialectes éloignés, l'Anglais, le Flamand, le Danois, etc., ou ne gardent dans l'Allemand que le primitif, souvent moins rapproché du Comtois. Tels sont : *envers, envâ,* dimin. *envachot,* furoncle, F. *zweer; fluchon,* houppe de bonnet, *vlok,* flocon, touffe; *hardau, hartau, haridelle,* rosse, mauvais cheval, *harz, horse,* A. *pferd; getoufe, chetoufe,* Lu. et Lorraine, Ang. *stove,* D. *stue,* poêle; *tranderlin, tandrelin,* vase à huile, A. *thran,* huile de poisson; *vâ, vai,* cercueil, F. *waden,* ensevelir un mort, Ang. *bed,* lit, etc. — Dans la série alphabétique que je donne, je cite tantôt un dialecte, tantôt un autre, m'abstenant des rapprochements que je pourrais faire entre presque tous les dialectes, et les anciennes langues gothique, saxonne, etc.

Baigote, f., sac, poche, etc., M.— Ang. *bag*, sac (cf. trousser ses *bagues ; bagage*, etc.).

Ban, M. Lu. *panne*, P. fanon de bœuf. — A. *wamme*.

Banguer, être tendu par force, B. Ba. — A. *bengel*, garrot.

Bauliâ, pleurer, D. — Ang. *bawl*, jeter des cris perçants.

Belauce, *belôche*, f., prune. — Angl. *bullace*, prunelle.

Besôger, s'occuper à de petits ouvrages. — Anglo-Sax. et F. *besig*, occupé (cf. fr. *besogne*).

Bet, *bèton*, *boton*, *bocoillot*, etc., m., colostre, premier lait de la vache après qu'elle a vélé, D. S. J.— F. *biest*.

Beuille, m., nombril, D. — Ang. *belly*, ventre, BBr. *begel*, nombril (cf. L. *umbilicus*, I. *bellico*).

Beusse, *bosse*, ruche, Ba. Lu. — A. *beute*, ruche.

Biner, fuir, se sauver. — F. *been*, jambe; Piém. *binè*, arriver (cf. C. *bider*, courir à toutes jambes, du L. *pedes*.

Boûbe, *bouébou*, m., jeune garçon, ordin. au-dessous de 14 ans; f. *bouébo*, jeune fille du même âge. M. Bu. P. J. — A. *bube*, garçon, valet (cf. grec βούπαις).

Boucote, f., sarrasin, B. S. — A. *buchweizen*, F. *boekveit*, D. *boghvede*, sarrasin : littéral. froment à bouquet, de *weizen*, *veit*, *vede*, froment, et du BBr. *bouch*, aggrégation de fleurs ou de fruits. Le C. *boucote*, a encore ce sens.

Brekanne, *brekaîne* (pour *beurre-kâne*), f., baratte, M. Ba. — F. *Boterkarn*, de *boter*, beurre. *Karne* a son analogue dans le D. *kierne*, baratte, ou *smœrkierne* (*smœr*, beurre).

Bramâ, *bromaî*, etc., crier (des animaux), D. J.—A. *brummen*; cf. fr. *bramer*, restreint au cerf.

Bran, m., son. — Ang. *bran*; Piém. *brann*, *brenn*.

Braque, *broqâ*, etc., broyer, maquer le chanvre, le lin; d'où *braque*, *broqoûre*, maque, *braqun*, *broqun*, petit chanvre bon seulement à *braquer*, D. S. J.—Ang. *brake*, F. *braak*, maque, F. *braken*, D. *brække*, briser, A. *brechen*, etc.

Bretonner, grommeler, bougonner.—F. *preutelen, prutelen.*

Brillie, breuillie, etc., crier (animaux et hommes), D. J. S. — A. *brüllen*, F. *brullen*, mugir, rugir (cf. fr. *brailler*).

Broussu, adj., hérissé (cheveux); qui a les cheveux hérissés, crépus, D. S. J.—Ang. *brushy*, hérissé, rude; A. *borstig*, hérissé, de *borst*, F. *borstel*, soie, brosse (de soie), Ang. *brush*, brosse, etc.

Brure, v. échauder un cochon tué, D.—A. *bruhen*, échauder une volaille.

Bue, buïe, beuyïe, bio, etc., lessive, S. D. J.—A. *bauchen*, lessiver, *bucken*, couler, etc.; I. *bucato*, lessive, E. *bugada*, lessive, BBr. *bugad*, de *buga*, presser, fouler.

Cafâr, m., blatte domestique, B.— A. *kafer*, F. *kever*, Ang. *chafer*, escarbot, coléoptère.

Cancâ, canki (ne pouvoir plus), aller, marcher, Ba. S. — A. *gang*, marche, Isl. *ganga*, marcher, etc.

Canche, f., boîteuse, D. J. — A. *hinken*, D. *hinke*, boîter.

Cati, gâteau, P. J. — Ang. *cake*.

Caule, côle, câle, f., bonnet, D. S. J.— Ang. *cawl*, bonnet, *cowl*, capuche (cf. L. *cucullus, cuculla*, v. fr. *coule*).

Cautaine, f., commère qui s'amuse partout ou fait des cancans; *cautener*, s'amuser, jaser, D. S. J. — F. *kout*, entretien familier, *kouter*, causeur (cf. grec κωτίλλω, jaser; E. *cotarrear*, bavarder; BL. *catillare*, aller flairer partout comme les chiens; L. *cauda*, queue, et C. *tourner sa queue partout*, etc.

Channe, f., mesure de deux pintes, D. J. — Ang. F. *kan*, aiguière, A. *kanne* (Gr. mod. νερο-κάνατον, anc. κάνης).

Châfe, chaîfe, châfre, tchâife, djâfe, djofe, jafe, jofe, etc., f., écume, D. B. Lu.— A. *geifer*, F. *zeever*, bave (cf. Irl. *coib, cobhar*, écume; Gr. mod. τσίπα, anc. σύφαρ, σύπφαρ, crême; Ssk. *kapha*, écume, etc.

Chelite, chelitre, f., traîneau, M. Ba. Lu.— A. *schlitten*, F. *slede*, D. *slæde*, traîneau; I *slitta*, etc.

Choufe, choufle, f., fanes qui recouvrent l'épi du maïs, Ba. B.— Ang. *chaf*, balle d'avoine, etc.

Clantures, f., créatures, gens suspects qu'on protége, etc.— Ang. *clan*, tribu, famille.

Cope, f., bonnet, M. Lu.— A. *kappe*, F. *kap*.

Couteau, m., gousse de légumes, etc., D. S.— Ang. *cod*, A. *schote*, etc.

Ekeûteu, M., *cudet*, P., délicat et facile à dégoûter; *ôkeûteu*, Ba., dégoûtant.— A. *ekel*, nausée, dégoût; BBr. *heûg*, dégoût (onomat.).

Embaudrillie, barbouiller, salir, *dâbaudrillie*, débarbouiller, etc., D.—Ang. *bawdy*, sale, obcène (cf. Basque *balza*, boue, *balt*, marais, etc.).

Endôrvé, adj., qui a mangé des *dôrves*, plante malfaisante, qui, au dire des paysans, donne le vertige aux moutons, et les fait mourir.— F. *sterven*, mourir.

Etouper (s'), s'engouer, D. S. J.— F. *stoppen*, D. *stoppe*, boucher, *stop*, bouchon, etc. (cf. L. *stupa*, étoupe).

Fassou, m., écheveau, Ba. M.— A. *fasen*, fil.

Folemot, m., *faloutse*, *falioutsa*, flocon de neige, S. D.— — A. *wolle*, laine.

Gaillot, m., cochon, M. Ba. P.— D. *galt*, *porcus castratus* (cf. Γάλλος, eunuque).

Ganguiller, n., aller et venir en pendillant, se balancer, P. aussi à Genève.— D. *gynge*, brandiller, balancer.

Ganse, f., oie, *gansaî*, mâle d'oie, M. Ba.— A. *gans*, etc. L'onom. *cancan* a donné le Gr. χήν, le L. *anser*, *anas*, le BBr. *ganta*, le Fr. *canard*, etc.

Groise, f., gravier mêlé d'argile, B. — F. *gruis*, gravier.

Guingue, f., violon, M. — A. *geige* (cf. fr. *guinguette*).

Haye, haige, haidge, f., haie, D. S.—Ang. *hedge*, F. *hegge*, *heg*, D. *hække*, etc.

Harcote, f., râteau, *harcaî, harcotaî*, gratter la terre avec un râteau de fer, Vill.-s.-Montr., etc., B.; aussi en Lorraine.—F. *hark*, râteau; A. *harken*, râteler, etc. (cf. C. *hârche, hîrche*, herse, avec *hark*, et L. *hirpex*, herse).

Ivre, ivrou, m., tétine, pis de vache, Lu. M. P.— D. *yver*.

Jarjau, jerjau, m., jable de tonneau; *rendzardzelaî*, rejabler, D. J.—A. *gargel*, jable, E. *gargol*, D. *gergel*.

Jome, joume, jume, f., écume de l'eau, de la bouche, etc., D. S. — A. *schaum*, F. *schuim*, D. *skum;* d'où aussi, par une autre formation, le fr. *écume*.

Lade, laude, f., volet, Ba. M.—A. *laden*, D. *lade*.

Lôvrá, veiller, Ba. M. — A. *ge-lauren*, veiller, épier, au fig. seulement, D. *be-lure*.

Loûne, loûgne, louâne, m., volet des cheminées de la montagne, D. — D. *luun*, abri (cf. L. *lucerna*, lumière, etc.).

Loufe, f., vesse, Lu. M. P. J. — D. *luv*, vesse, et vent en général (*lof*, t. de marime), A. *luft*, vent, BBr. *louv*, *louf*, vesse, Ca. *llufa*, I. *loffa*, *loffia*. Onom., comme l'A. *fiest*, le fr. *vesse*.

Mahon, m., estomac d'une volaille cuite, B. D. — D. *mave*, Ang. *maw*, Anglo-Sax *maga*, F. *maag*, A. *magen*, à Milan *magon* (cf. στό-μαχ-ος).

Maton, maiton, m., caillebotte. — A. *matte*.

Matras, m., fumier, engrais, D. S. J.; *matouliet*, m., petit tas de fumier dans les champs, Lo.—A. D. *mast*, F. *mest*, fumier.

Mênegô, m., bette, poirée, M. Ba. — D. A. *mangold*.

Mesote, f., mésange, M.— F. *mees*, D. *meise*, etc.

Moûsse, m. et f., confitures de fruits.— A. *muss*, marmelade (D. *mase*, écraser, Hébr. *mouts*, écraser).

Naisir, nâsi, nâsè, etc., rouir, a. et n., D. J. S.—A. *nassen*, tremper, F. *natten*, etc.; Arabe *naâd, nada*, être humide.

Ouique, ouicote, etc., espèce de pâtisserie en forme de pain, Ba. V. M.— F. *koek*, gâteau, *wege*, petit pain, Copte *ôik*, pain, etc.

Pègnat, pagnot, m., rayon de miel, Ba. M.; *ban*, M., *benion, binion, bugnon*, B. P., ruche. — A. *biene*, abeille (cf. *bee, by, bij*, autres langues du nord; L. *a-pis*).

Pélahi, pèlèyïe, P., *polaintchie*, Ba. M., traiter délicatement un malade, une personne chérie, etc. — D. *pleie*, traiter avec soin; F. *plegen*, A. *pflegen*, etc.

Pessuble, f., vessie, P.— F. *pisblaus* (*pis* urine).

Platine, f., plaque de cheminée, D. S. J. — A. *platte*, F. *plaat*.

Prèn, -me, adj., mince, délicat, etc.— F. *pruim*, mignon.

Reçue, recio, f., après midi. — L. *re*, en arrière de, et A. *süden*, midi (cf. *suth, south*, etc. des langues du nord, fr. *sud*, etc.).

Redouiller, tromper, duper, D. S. J.—Ang. *dull, dolt*, niais.

Riban, m., ruban, D. S. J.— *Re*, itératif, et langues du nord *band, bend, bind*, etc., lier; Ssk. *bandh* (*bander* une plaie, etc.).

Ringai, raingaî, etc., lutter, se lutter, D. J. — A. *ringen*.

Ritaî, courir, Ba. M. Lu. — F. *ritten*, A. D. *reiten*, Irl. *rith*, BBr. *redi*; Syriaq. et Chald. *raat*, fuir; Ssk. *rat*, aller, *ratha*, char; Celtiq. latinisé *rheda*, char, L. *rota*, roue, etc.

Rofe, roufe, roufle, rafe, etc., croûtes et ordures de la tête des petits enfants, D. S. J.— F. *roof*, croûtes d'une plaie, Ang. *dand-riff, dand-ruff*, etc.

Route, routo, f., bande, troupe, multitude, B. Ba. M. P. J. — F. *rot*, A. *rotte*, troupe (cf. fr. *dé-route*).

Semence, f., clous très-petits pour souliers, terme collectif, B., etc.— D. *sœm*, petit clou.

Souper, humer, D. S. J. — F. *zuipen*, boire, laper, D. *sœbe*, humer, etc.

Soute, *essoute*, f., abri, D. S. J. — F. *schutten*, défendre, *be-schut*, à couvert de.

Tâche, *taîtso*, etc., f., poche, D. — A. *tasche*, F. *tasch*, D. *taske*, I. *tasca*, et de même Ca. E., etc.

Toupe, houppe de bonnet, G.; *toupe*, *toupot*, touffe d'herbe, trochet de fruits, G.; *tupon*, trochet, G.— D. *top*, touffe (cf. *teupe*, *tepa*, *tèpe*, f., J., terrain en friche, pelouse, Piém. *tepa*, terrain herbu, et le Tatare *steppe*).

Tumer, s'épancher hors du vase, en bouillonnant, P. — D. *tœmme*, vider (cf. L. *tumeo*).

Vamber, *envamber*, *mettre en vambe*, mettre une cloche en branle; agiter comme une cloche en branle, D. S. J. — F. *bombammen*, sonner la cloche, Ang. *bob*, mouvoir de çà et de là, etc. (onomat.).

Vandelaî, errer, vagabonder, M.— A. *wandeln*, F. *wandelen* (cf. les *Vandales*).

Varmenaî, n., murmurer, M. Ba. B., etc.— A. *schwärmen*, bourdonner, de *schwarm*, essaim.

Vârote (faire la), faire l'école buissonnière (C. *fripper* la classe), G.— F. *waren*, errer.

Vâssé, *vaiché*, *vèché*, etc., tonneau, D. S. J. — A. *fass*, F. *vat*, etc.; cf. L. *vas*, vase, etc.

Vâtie, *gâtie*, *vouâtie*, *vouéti*, *revouétie*, etc., regarder, D. J. S. — Ang. *wacth*, veille, attention, D. *vagt*, guet, etc.

Vervelle, f., tourniquet, J.— F. *wervel*, A. *wirbel*.

Vormoyïe, f., coup de soleil après une ondée, D. (cité par Bullet).— A. *warmen*, chauffer, F. *warm*, chaud, etc.

Voudote, f., belette, Ba. M.— F. A. *wezel*, D. *bœsel*.

Vouînner, vougnie, hougnie, etc., crier en pleurant. — A. *weinen*, Lettonien *wini*, soupir, etc.

Vouisse, vouissote, f., oie, M. — Ang. *goose*, BBr. *gwaz* (cf. C. *ganse*).

Rapports entre les patois de Franche-Comté et les langues savantes.

Plusieurs des rapprochements déjà faits se rattachent à cet article, et je me borne ici à un très-petit nombre d'autres, parce que la filiation des patois avec les langues modernes étant une fois établie, leurs rapports avec les langues anciennes sont par là même constatés. D'ailleurs la comparaison directe est devenue suspecte par l'abus qu'on en a fait, et je n'ai pas à essayer des tours de force inutiles. Ici, toutefois, on pourra remarquer des faits très-curieux.

I. *Grec*. — Le très-petit nombre de mots que cette langue paraît avoir donnés à nos patois, nous sont arrivés plutôt par l'intermédiaire des autres langues que directement. Voici les plus frappants :

Ante, antre, f., jante de voiture, D. S. J. — Ἄντυξ, circonférence ; κανθός, bande de fer qui recouvre les roues.

Bôdrillon, m., chevron, D. S. J.— Πέταυρον, perche, solive (*p* et *t* adoucis, voyelles transposées ou changées).

Cotivet, coutevet, m., nuque du cou, P. J.— Κοτίς, occiput (de κόττη, tête ; Ssk. *chudâ*, Irl. *cudh*, I. *coccia*, C. *cosse*), Gr. mod. κουτίκας, occiput, Irl. *skoid*, nuque.

Dourâse, derése, doulaise, deléïge, f., porte ou barrière d'un enclos, d'un jardin, D. J.— Θύρα, porte (cf. BBr. *dor*, A. *thür*, Ssk. *dvara*, porte).

Maseule, mouaiseùlo, f., espèce de gâteau, P.— Μάζα, gâteau.

Pèlau, m., pisé, bauge, P. — Πηλός, boue, mortier (cf. C. *pautus,* m., pisé).

Péleto, pôloto, f., plat, jatte, etc., B. P. — Πέλυς, plat, L. *pelvis;* πέλλα, seau à traire, jatte.

Roufe, f., crasse de la tête, D. S. J.— Ρῦπος, crasse.

Sarpaî, voler, P.— Ἁρπάζω, dérober (cf. pour le changement de l'esprit rude en *s*, ἕξ *sex,* ἕπτα *septem,* ἕρπω *serpo,* ὗς *sus,* etc.).

Souriò, f., multitude, P. — Σωρὸς, σωρεός, monceau (cf. fr. portée de *souris*).

Zeùclè, dzeùcllè (*ll* mouill.), f. pl., courroie pour attacher sur la tête des bœufs le *chevecie* (*chef,* tête) ou coussinet qui porte le joug, P. — Ζεύγλη, joug.

Le Grec moderne, dont j'ai déjà cité quelques mots, en a encore d'autres fort rapprochés de nos patois, mais qu'il a le plus souvent empruntés.

Cf. C. *glinglin,* le petit doigt, et γίγγλος, nain.— *Côquelle,* et τσουκάλα, marmite.— *Cuche, cutse, quiche,* bûche terminée par un gros bout, et κούτσουρον, bûche.— *Davâna, davâgna*, J. prune en général, G. espèce de prune, et δαμασκήνη, prune (damas).— *Goisse, gouisse,* serpe, faucille, et κόσσα, κόσσια, faux (Grec anc. κόσσω, Eol. pour κόπτω, couper. — *Tope, tôpote, topiére, topoure,* f., sarbacanne à lancer des boulettes qui partent avec bruit, et τοπίερα, même jouet (*top* onomatop.), etc.

II. *Sanskrit.* — Les radicaux de nos patois se retrouvent en masse dans cette langue. Voici quelques rapprochements seulement.

C. *Bagou*, caquet; au pl. cancans, bavardages, D. S.— Ssk. *bhag'* ou *bhash*, parler, Irl. *baigh*, *baidh*.

Crisenè, *hisenè*, hennir, SC. Lo.— *Hrêsh*, hennir (d'où v· Saxon, *hros*, cheval, Ang. *horse;* autres langues du nord, *ors*, *ross*, cheval, coursier; cf. fr. *rosse*, *roussin*). Le C. a encore *crisenè*, P., *crinsenâ*, Ba., crier, en parlant d'une voiture, d'une machine, L. *strideo*.

Essara, *einsarâ*, égarer, D. J.— *Sarani*, chemin, gaël. *sarn* route pavée. *Essara*, avec sa prép. *e*, répondrait exactement au L. *de-via-re*. Cf. C. *essavoyie*, égaré, propre et fig., P., *ex* et *avoyie* inusité, mettre dans la voie.

Criquet, cheval maigre, petit homme débile. — *Criça*, maigre.

Lavon, *lovon* (Ordonn. de Fr.-C. *lahon*, *laon*, *lan*), planche, D. S.— *Lava* coupe, *lû* couper.

Ouchenâ, *ouaichenâ*, *onchenâ*, etc., se plaindre à demi-voix, gémir, soupirer, pleurer, B. Ba. V.; *ouchon*, pleureur, B.— *Ushna*, soupir (cf. gaël. *uch*, Irl. *uch*, *osnadh*, soupir, etc.).

Pate, *paite*, *pote*, f., guenille, haillon, D. S. J.; *pâ*, B., et dimin. *pâssot*, *pâissot*, B. Ba. M., *patin*, *potin*, P., drapeaux, langes d'enfants; *patote*, mouchoir roulé qui sert à certains jeux, B., etc. — *Patî*, drap. Cf. BL. *pet-ia*, C. *pèce*, E. *pieza*, fr. *pièce*, morceau d'étoffe, morceau; E. Lg. *pedazo* (*azo* termin. augmentat.), pièce, Lg. *apedazar*, fr. *rapetasser*, C. *rapatasser*, rapiécer, raccommoder.

Rate, *ratote*, f., dent, petite dent, D. S. J.— *Rad*, *radana*, dent. (Sibérie, *ritti* dent.)

Siche, *chique*, *tchique*, *suche*, *suchet*, *cuche*, *cuchot*, *q'chot*, *q'tchot*, *q'tset*, *q'tseron*, *qechiré*, *gheûtchot*, etc., faîte, sommet, cime, S. J. D.; d'où *cuche*, *qiche*, bûche termi-

née par un gros bout, souche d'arbre, D.; fig. *qeûtchot*, niais (bûche), M.; *souché*, B., échalas; *cuchot*, tas de foin, monceau en général, *aicuchelâ, raicuchelâ*, mettre en tas le foin, B. S.; *raqechoter*, combler une mesure, B.; *chouqe, chouqette, chiqeré, tchiqeré*, houppe de bonnet, B. G. Lu.; *chouqe, tchouqe, choucot, joucot*, trochet de fruits, D. S., etc.— *Shikha*, crête, sommet, Erse *seocan;* Irl. *sigh*, colline (cf. C. *Suchet*, nom d'une des hautes sommités du Jura; *Cicon*, autre montagne).

III. *Hébreu.* — Cette langue recèle les racines d'un assez grand nombre de mots grecs, latins, celtiques, et par conséquent de mots des langues modernes. Je me borne aux analogies suivantes avec nos patois, en avertissant que les voyelles du mot hébreu sont celles qui résultent de la ponctuation rabbinique, et qu'elles pourraient être aussi bien remplacées par d'autres voyelles :

C. *Cosse, cousse, cote, coute* (*t* naturel, ou comtois), f., courge, D. S. J.—Hébr. *qishou-im*, concombres (cf. Piém. *coussa*, I. *cu-cuzza*, Ang. *quash, squash*, courge).

Couîner, chouinner, chougnie, etc., pleurer, pleurnicher, D. S. J.— *Qoun*, se lamenter; BBr. *keina, keini*, gémir.

Grille, greille, greuille, f., cheville du pied, D. J.— *Qarsol*, cheville du pied; d'où BBr. et v. fr. *gresillon*, fers, menottes d'un prisonnier, et par crase BL. *grilliones*, menottes, E. *grillos, grilloues*, fers aux pieds.

Quèra, appeler (Genod, Lo.).—*Qara*, crier, appeler, κράζω.

Râchet, adj., malingre, chétif, D. S.— *Raqqa*, maigre (cf. toutefois C. *râche*, teigne).

Râcler, cracher avec effort (Rouchi, *raquer*). — *Raqaq*, *iaraq*, cracher.

Ragonner, ravonner, etc., bougonner, grommeler, D. S. J. — *Ragan*, bougonner.

Je m'abstiens de citer les autres langues sémitiques, qui offrent pareillement des analogies frappantes avec nos patois :

Arabe, *serra* fendre, C. *sará* scier (L. *serrare*) ; *bar*, canard, C. *boure*, *bourote*, *boûrie*, BL. *boureta* ; *márin*, nez, Turc *mouroun*, *bouroun*, C. *mour*, museau, *bourounè*, Lo., faire la moue, bouder, etc. ; Syriaque, *chez* chaumière, Persan *cash*, hutte, maison, C. *chá*, *ché*, M. P., maison, cuisine (L. *casa*, cf. fr. *chalet*) ; *calio*, serrure, C. *chaillon*, pêne de serrure, B., etc.

IV. *Autres langues.*

Arménien. — C. *apaclaî*, *aipacllaî* (*ll* mouill.), briser.— Arm. *pegel*, briser.

Serre, montagne (E. *sierra*).— *Sar*, montagne.

Persan. — C. *arami*, calmer un enfant qui pleure ; *l'est arami*, il est en repos (Mouthe, Sarrageois, P.). — Pers. *árâm*, repos ; Ssk. *árâma*, joie. (*Arami*, analogue du fr. *apaiser*, du v. fr. *acoiser*, rendre coi ou paisible, n'a aucun rapport de signification avec son homophone v. fr. *arramir*, BL. *arramire*.)

Copte.— C. *genauche*, *genâtche*, sorcière, M.—Copte *gine*, être devin. Cf. v. fr. *genoche*, sorcière, donné par Borel, qui cite la loi salique ; *genaux*, *généaus*, astrologues.

Glaine, *ghianne*, f., glane de blé, d'oignons ; moissine de raisins ; deux petits poissons pris ensemble à la ligne, etc. — *Glôn*, faisceau, gerbe.

Gosse, *ghèsse*, M., *ghighi*, *guigui*, D. S. J., chèvre.— *Gie*, *gié*, *ghhos*, *ghohse*, chèvre. Cf. A. *geit*, Gr. αἰγ-ός, Ssk. *aghá*.

Vaïsi, m., jeune veau, *vaîsia*, f., génisse, *vaîsilleri*, f., bergerie des veaux (Saugeais, P.).— *Vahsi*, *bahse*, génisse, Ssk. *vatsa*, veau (L. *vacca*, vache).

En remontant aux anciennes langues du nord, nous y ressaisissons pareillement un grand nombre de mots Comtois.

Borde, f., métairie, Do.— Teuton *bord*, maison. Cf. C. *bôde*, cahute, D.; *bedugue*, *beduque*, baraque, maisonnette (Ornans, B.), Goth. *bud*, *buda*, tente; Hébr. *bait*, *bet*, maison.

Drôguer, se morfondre à attendre. — Anglo-Sax. *thrage*, attendre longtemps; Cimbr. *thrauge*, longue attente (1).

Evargué, *âvouairgâ*, *avouairguindâ*, écervelé, effronté, B.; Ba.— Isl. *vargus*, furieux (cf. L. *verecundia*, réserve).

(1) *Drôguer*, comme *ribe*, *seille*, *gaudes*, *cible*, etc., est admis dans quelques dictionnaires français, ou dans quelques livres didactiques. Ces admissions, d'ailleurs fort récentes, ne sont pas une raison pour que nous renoncions à notre patrimoine; et à supposer que ces mots, que nous avons longtemps possédés en propre, soient adoptés par le reste de la nation et par l'Académie elle-même, c'est une raison de plus pour que nous les revendiquions. — Au surplus, si un vocabuliste peut recueillir les mots sur lesquels l'Académie ne s'est pas encore prononcée, il faudrait 1° qu'il les distinguât toujours par un signe des mots ou des acceptions autorisées par elle; 2° qu'il écartât rigoureusement tout ce qui n'est pas dans les analogies de la langue. Je trouve, par exemple, dans un de nos dictionnaires les plus récents, *Bieusson*, poire sauvage devenue blette. C'est là un mot barbare, qu'il fallait rejeter, parce qu'il est, par ses formes locales, en opposition directe avec le radical admis par l'Académie. Pourquoi serait-il plutôt reçu que le Lorr. et C. *biasson*, *biosson*, *blosson*, *blesson?* Ces deux derniers, ainsi que *blessonnier*, poirier sauvage, *blessir*, devenir blet, sont plus rapprochés du BBr. *blôd*, du Piém. *biet*, *viet*, quoique celui-ci ait lui-même l'atténuation de *l* en *i*.

Fauda, foudot, jupe, giron (I. *falda*, jupe, pli, etc.). — Franciq. *fald*, Goth. *falth*, Sax. *feald*, Cimbr. *faldur*, pli.

Frinnaî, brouir (plantes), Vill.-s.-Montrond. — Isl. *hrym*, brouillard (cf. fr. *frimas*).

Grabeuce, grebace, etc., f., écrevisse, D. S. — Anglo-Sax. *crabba*, A. D. *krebs*, etc.

Moles, f. pl. gaudes, bouillie de maïs (Tarcenay, B.; Ba.). — Isl. *mallt*, bouillie; *mial*, Ang. *meal*, farine, L. *mola*, farine salée dont on frottait le front de la victime.

Orvale, f., désastre, fléau, ravage d'un ouragan, de la grêle, de l'eau, du feu, etc., B.— Dan.-Sax. *wæl*, *wæle*, Cymb. *valur*, Isl. *valr*, massacre, ruine, et *al*, *all*, *heel*, *holl*, tout (cf. v. fr. *arvale*, mauvais dessein. Le BL. *orvalium*, tiré des statuts de l'église de Saint-Claude, appartient à notre Province).

Renon, m., rigole, canal d'irrigation, Lo.— Sax. *ren*, cours d'eau, A. *rinne*, rigole, canal, D. *rende* (cf. ῥέω, couler).

Rogner, rougnie, grommeler, bougonner.— Anglo-Sax. *runian*, Piém. *rougnè*, gronder.

Souper, humer.— Sax. *supan*, Cymbr. *supa*.

Touaille, nappe, serviette.— Franciq. *tuele*, *duele*, *duahila*.

Tumber, tomber.—Goth. Cymbr. *tumba*, etc., etc.

Nota. Par le travail comparatif qui précède, on peut voir combien il est vrai qu'il n'y a rien de fortuit dans les langues, et que nos patois en particulier se rattachent nettement aux diverses branches de la linguistique; et cependant j'ai à peine effleuré le vocabulaire des langues mêmes que j'ai interrogées, et je n'ai pas touché à plusieurs dialectes importants, au Basque, aux idiomes Finnois, Slaves, Sibériens, Caucasiens, Tatares, etc.;

en un mot, je me suis restreint à la moindre partie des idiomes indo-germaniques, et à quelques parcelles des idiomes sémitiques, c'est-à-dire à deux familles seulement de la grande tribu des langues (1).

Onomatopées.

Les *onomatopées*, ou mots imitatifs, abondent dans toutes les langues. Nos patois ont les leurs, souvent communes à d'autres idiomes, quelquefois propres à eux seuls, et je dois en citer au moins quelques-unes, pour compléter l'article des Origines de nos Patois. Quand le son onomatopique est employé seul, je le donne en parenthèse après le mot qui en est dérivé; dans le cas contraire, je me contente de le détacher dans le mot même par un tiret.

Bad-ouilli, causer à tort et à travers, Saugeais, P.
Bag-ou, babil, cancan, D.; *bog-relâ, boq-erelaî,* bégayer, D. S.

(1) Rationnellement, j'aurais dû n'admettre qu'une seule série alphabétique dans le classement des mots que j'ai cités, parce que les racines de ces mots n'appartiennent exclusivement à aucun idiome en particulier. En établissant des groupes, j'ai voulu m'accommoder aux prédilections du lecteur, faciliter la comparaison de langue à langue, et surtout présenter habituellement l'étymologie immédiate. Ce système m'a conduit à reproduire quelquefois le même mot; mais on ne peut que gagner à cette répétition, puisque les nouveaux documents qui l'accompagnent sont toujours ou la confirmation de l'étymologie antérieurement indiquée, ou une étymologie diverse qui la balance et qui est aussi plausible. Seulement, je regrette de n'avoir pu donner que quelques rapprochements : il y a tel mot auquel j'aurais pu joindre des pages de mots de la même famille.

Bam-boulâ, *vam-ber*, *envamber*, mettre une cloche en branle, D. (*bambô*).

Braf-er, *brof-â*, mêler les cartes.

Bron-don, bourdon, insecte; *bron-donner*, *bron-denâ*, bourdonner, fredonner.

Cac-oillie, caqueter, bavarder, Vill.-s.-Montr., D.

Cac-ouillie, patrouiller dans un liquide, D.

Caf-ouiller, *cav-ouillie*, *gav-oillie*, etc., patrouiller, agiter un liquide, D. S. J.; *gaf-ouillè*, *kiaf-aî*, *kiof-aî*, marcher avec des souliers pleins d'eau, J. D. (cf. *chaf-ouiller*, *chavouiller*, *chovoillie*, chiffonner une étoffe, patrouiller des fruits tendres; fig. dilapider.

Chaquer (faire *chac*), rater (fusil).

Chuch-iller, *chech-illie*, chuchoter.

Cloup-er, *-ir*, *clloup-i* (*ll* mouill.), *kioupi*, *kicupi*, etc., glousser, D. S. J.; *cloupe*, *kioupo*, f., poule couveuse, D. S.

Couâ-llie (*ll* mouill.), *coué-lâ*, *couin-nâ*, *gouèn-naî*; *vouin-nâ*, *re-vouin-nâ*, vagir, pousser des cris aigus, pleurer. Cf. οὐαί (C. *oua*, *voua*, *vouè*, *vouaïe*, aïe), γοάω, L. *queri*, *quirito*, BBr. *gouéla* (*goëland*, nom d'un oiseau); Ang. *s-qua-ll*, A. *quiecken*, *quaken*, F. *huilen*, etc. Cf. encore L. *quir-rito*, cri du cochon, χοῖρος, C. *gouri*. Cf. C. *houâ*, crier, Lu. (Ssk. *hwê*, fr. *huée*, *hucher*); C. *coincoin*, bruit que font des souliers neufs ou trop secs, etc.

Cracra, éclats du tonnerre; *crech-illie*, éclater avec un bruit qui imite le déchirement (tonnerre), D.

E-paf-ourer (s'), *kiaf-aî*, pouffer de rire.

Fi-âno, f., baguette très-flexible, P.; *fi-ârdo*, *fi-aîrda*, toupie, P. Lo.; *fiou-ler*, siffler (vent, balle, etc.); *fioulet d'ouâro*, tourbillon de vent, P.; *fioulet*, *fiolet*, bâtonnet, jeu d'enfants, fig. flandrin, B.

Fre-delle, f., *fre-let*, m., *fron-don*, m., jouets qui *frondonnent*, D.

Froufrou, bruit; *faire du froufrou*, faire l'important; *froucasse*, pétulant, B.; *fre-seraî*, bourdonner, P., *fre-dzi*, tisonner, P.; *froudzè*, croître, grandir, Lo.; *fredaî*, aller vite, P.; *freustai*, B., faire passer rapidement, etc.; *frougnie*, gratter, etc.; *frôgué*, Ba., qui frippe ses habits en très-peu de temps, etc.

Glougou-tâ, *glouglo-tâ*, *bour-bou-tâ*, *bour-botâ*, *bour-ouillie*, en parl. d'un liquide mis en mouvement dans un tonneau, Lu.; *bour-bouillon*, source bouillonnante, Lo. Cf. le *fioufiou* des *gaudes* qui cuisent, B., φλ-ύω, bouillir, φλοῖ-σβος, παφλ-άζω, bruit des flots, *flu-o*, couler, etc.

Gre-ni, Lo., *cre-ci*, D. S. J., craquer; *gre-maî*, écraser, Vill.-s.-M.; *greserai*, crier (porte), P.; *gre-viller*, gratter, D. S., *gr-iller*, tembler en résonnant (vitres), D. S. J.; *gr-oise*, gravier, D.; *gre-seugne*, gâteau ou pain qui croque sous la dent; *grimonner*, *gremouraî*, murmurer, grommeler, B. P., etc.

Jab-adri, *jajou*, m., caquet, babil, *jacasser*, *jaspiner*, jaboter, babiller, D. S.; *javataî*, *èdjavetai*, P., tempêter, parler avec emportement, trépigner d'impatience.

Kek-illie, *kek-eillie*, bégayer, Lu., E. *gagejar*. Cf. *kinkerelle*, M., toupie.

Kiss-e, f., seringue, M., *é-kissie*, seringuer.

Marg-ot, *marg-ou*, m., matou; *miaou-nè*, *miaunâ*, *miâner*, *miarouné*, miauler, D. S. J.

Muataî, *miotâ*, *mouannaî*, D. J. (p. de la vache), mugir à demi pour appeler son veau.

Patata, *patatra*, bruit du cheval trottant ou galopant; *pataraî*, courir vite, D.; *patataî*, courir lourdement, Lo.; *patacra*, m., fracas de choses qui tombent.

Patarouf, bruit d'un corps qui tombe lourdement. Cf. *être en patarou*, B., être en trottin, se trémousser.

Pin-naî, pînai, pousser un cri perçant (oiseau, enfant, etc.), B. P. Cf. fr. *pinson*, oiseau ; C. *quinçon*, pinson ; voix perçante, D. S.

Pioû-ler, piou-ner, piauner, piauler, piailler, pleurer, fig. *piôrno, piaune*, femme qui pleure la misère, importune, D.

Plaquer, ploq-â, appliquer brusquement du mortier, un soufflet, etc.; *ploquet de cire*, etc.

Pouf, pif (gros), homme gras et pesant, qui se meut difficilement et en haletant (*pouf!*).

Poue, poui, pui, foui, fi ! D. J. S.; *peut*, laid, vilain, au propre et au fig. Cf. A. *pfui*, fi ; L. *puteo*, puer, *putidus*, fétide, repoussant, etc.

Ran-cot, râle, *rancoyer*, râler, D. S. J.

Rap-aî, aller vite, P.

Re-bon-di, retentir, Lo. Cf. C. *ré-som-bi*, I. *rim-bombare*, βόμβος, etc.

Ribouiboui, m., pratique, instrument pour former les sons de voix qu'on prête à Polichinel, B.

Riop-â, secouer une porte, Lu.

Rof-â, brof-â, braf-er, bâfrer, manger avidement, Ba. B.

Rop-â, gratter fort, B.

Rouan-nâ, ron-nâ, rougnie, gronder comme le chat, grommeler, se plaindre, etc., D. S.

Roum-oyie, roumèyie, gargouiller, en parlant de la fluctuation des humeurs dans l'estomac; respirer péniblement, etc., B. P.

Sinq-er, respirer difficilement et à courts intervalles pour avoir trop mangé, D. Cf. L. *singultus*, sanglot ; C. *sanghiot, souquet, sequet, cheguet, sigoulet*, m., *seûco*, f., hoquet, D. J.; *sou-tâ*, sangloter, Ba.

Sop-er, heurter, *zop-er*, battre (*zop*, *zouf*).

Zaq-aî, être arrêté court par un obstacle; fig. manquer de mémoire; hésiter, lanterner, B. Cf. *zigue*, *zogue*, coup, et la nombreuse famille des *toc*, *tac*, *top*, *tap*, qui appartiennent à toutes les langues.

Il faut rapporter à ce chapitre un grand nombre de mots, qui. sans être rigoureusement des onomatopées, puisque d'ordinaire ils ne peignent pas des sons naturels, offrent cependant dans leurs combinaisons quelque chose de pittoresque et de frappant, soit qu'ils tiennent à des racines connues, soit qu'ils semblent purement factices. Tels sont les suivants :

Charabia, langage inintelligible, celui qui le parle (E. *algarabia*, langue arabe, chose inintelligible, voix confuses). — *Truburmu*, tumulte, bagarre, D. S.— *Aiguillenaudaî*, *aiguillebeussie*, arranger de petits objets, Vill.-s.-M. — *Brètecâlai*, *pretecanná*, lanterner, baguenauder, P. Ba.— *Dzebillebillie*, P., se démener.— *Ecarmoufler*, B., *écalmoidjâ*, M., *eskermoutchi*, P., *ecamatsè*, Lo., *émèlui*, P., *èmadrilli*, P., écraser, mettre en compote.—*Enferfouilli*, P., *aifarjoulaî*, B., embrouiller du fil.— *Ferfouilli*, P., parler à tort et à travers. — *Epistricllaî*, *épistrouilli*, *eskiarboutaî*, éclabousser, P. — *Escalvêrdzi* (s'), P., allonger bras et jambes, écarter les jambes d'une manière dangereuse.— *Jâfre*, acide, âpre, B. — *Tariboler*, tarabuster. — *Tsancramailli*, P., jurer, tapager (cf. *sacramentaî*, B., jurer).—*Tirevogner*, tirailler.— *Triquebôler*, baguenauder.—*Charifoulot*, qui a les cheveux tout en désordre, B. G.—*Coquefredouille*, tâte-poule, B.—*Mourdondon*, homme rechigné, M. — *Gringalet*, petit cheval, petit homme. — *Pololot*, enfant rebondi. — *Tintin-la-*

mouillote, patelin. — *Dada*, *niániou*, *llèllé* (*ll* mouill), *zozot*, dadais, benêt (cf. νενίηλος, E. *bobo*, *tonto*, Ca. *lelo*). — *Glinglin*, le petit doigt, D. — *Bébé*, *bibi* (*bel*, fr.), joujou. — *N'aivoi ne frettu ne brettu*, n'avoir rien, Cant. Vanclans. — *Tortubôtu*, adj. bistourné; adv. à tort et à travers, etc.

Mots à origines incertaines.

Vouloir tout expliquer dans les langues, est folie. La science peut assigner avec plus ou moins de certitude les origines de la plupart des mots qui composent un vocabulaire; mais beaucoup de racines sont perdues; mais beaucoup d'autres ont subi des transformations de forme ou de sens qui les rendent méconnaissables ou douteuses. Souvent aussi l'étymologie la plus plausible peut n'être pas meilleure qu'une autre tirée d'éléments tout divers, et n'être pas vraie avec des apparences séduisantes de vérité (1). D'un autre côté, avec un voca-

(1) Quels mots sont plus rapprochés, pour la forme et pour le sens, que le fr. *caresser*, I. *carezzare*, et le Grec καρρεζειν, employé par Homère (Il. έ), pour καταρρεζειν, flatter de la main, mot à mot, faire de haut en bas, comme quand on caresse un animal?

— Χειρί τέ μιν κατέρεξε..... Iliad. ά et ζ'.

Un helléniste qui dresserait le catalogue des mots empruntés au Grec par le Français, ne manquerait pas d'y inscrire celui-ci comme un des plus sûrs. Aurait-il raison cependant? j'en doute. La véritable étymologie est le L. *carus*: la finale italienne *ezzare* est aussi et plus ordinairement *eggiarre* (*careggiare*), terminaison propre qu'on retrouve dans tous les mots qui répondent à nos infinitifs en *oyer*, *guerreggiare*, *festeggiare*, etc.; l'E. Ca. Por. ont *caricia*, et cette finale qui répond à la latine *itia*, *ities*, à la fr. *esse*, n'est qu'une terminaison dérivative, comme dans *tendresse*; et puis ces langues se servent aussi de *carino* (*n* mouillée), autre terminaison bien différente; et puis *caricia* lui-même ne signifie pas ou ne signifie que rarement

bulaire étendu de mots vulgaires, dont les meilleures formes peuvent n'exister plus ou être encore inconnues du linguiste qui crée laborieusement ce vocabulaire, il est facile, quand on entreprend des rapprochements d'idiomes, de perdre de vue une partie des mots qu'on cherche à éclaircir, ou de laisser passer sans la reconnaître la racine qui les expliquerait. Et puis, comme le glossaire inédit grossit tous les jours, à mesure que l'investigateur déterre de nouveaux trésors, il faudrait à chaque instant recommencer ce travail minutieux et fatigant de comparaison, qui seul absorberait plusieurs vies d'homme (1).

Il y a donc et il doit y avoir, tant dans les patois que dans les langues connues, un nombre de mots assez notable, dont l'étymologie peut échapper.

Une liste un peu étendue de ces mots intéresserait au plus haut degré les savants : je me borne à regret à quelques échantillons.

Anote, ainote, f., alise, S. — *Azi*, m., présure, P. J. (cf. Piémont *azil*, vinaigre (? *acidus*, L.).

Besantènna, f., frelon, Lo. (? *bz*, onomat.). — *Besir, beci*, cuire trop lentement, B. P. — *Bourger*, se répandre hors

caresses de la main; son sens propre est, paroles, signes de tendresse; d'ailleurs r est unique ici comme dans *carus*, etc. On voit par ces comparaisons, que la vraie étymologie est bien plutôt *carus* que καρρεζω, et que le sens propre de *caresse* est, marque de tendresse.

(1) Heureusement ce travail étymologique n'est point nécessaire; souvent même il peut nuire à la science, parce que l'étymologiste se fourvoie au lieu d'ouvrir le bon chemin. La science ne demande qu'une chose, c'est qu'on lui apporte les mots qu'elle ne connaît pas encore. Plus tard, chacun de ces mots sera classé par elle dans le dictionnaire général des langues.

du vase, Po. (Piém. *burja*, vaisseau de bois).— *Brâter*, détourner une voiture, D. S. J. — *Bréla*, serrer avec des cordes, lacets, D. — *Bretelle, brêle*, f., ciboulette, M. P. — *Bregô*, M. P., *bringou*, Lo., rouet (? *br*, onomat.).

Cacena, f., carotte, Lo. — *Calè*, Lo., *galie*, Lu., glisser.— *Cancouâre*, *cancouâne*, *cancouage* (Piém. *cacuara*, Dauph. *cancoiro*), hanneton. — *Caton*, *catoulon*, gru-meau, D. J. — *Charmoise*, *charmôge*, f., rhume de cerveau, coryza, D. S. J.—*Charpigne*, *tcharpagne*, corbeille, panier, S. D. J. — *Chetaulâ*, goûter, M. — *Confisa*, f., monceau de neige, J.

Dagne, *daigne*, f., brin de chanvre, D. J. S.— *Dzoupiè*, m., gésier, Lo.

Entruler, *étruler* (s'), se tromper d'heure (*heure*, ?), D.

Fanée, folle farine. — *Fartou*, *fouairtou*, séranceur, peigneur de chanvre, D. S.— *Feu*, m., mérelle où l'on joue à cloche-pieds.— *Freluche*, filet à papillons ; truble.

Galâ, Ba., *canâ*, G., loucher, *gareûil*, louche, Ba. (*carne*, C. *câre*, coin ?).— *Gey*, montagne, colline, D.— *Ghiêrlou*, m., cytise des Alpes, Lo.— *Goulet*, trou, ouverture, passage, Lo.— *Gousse*, f., hache, P.— *Guinche*, guenipe.

Jâbler, *djâbiâ*, *djaubiâ*, méditer, combiner, projeter, M. Ba.— *Jadé*, *jadié*, *jédé*, gosier ; certaines dents du bœuf; fig. babil, B. Ba. M.; d'où s'*édzedaî*, s'égosiller, P., *édzadrillie*, P., écraser comme si l'on broyait avec les dents ; *éjâdi*, ébahi (qui *bée*, ouvre la bouche), B.— *Jargué*, *-et*, m., trochet, G.— *Jarpir*, endêver, Do.

Larmier, m., soupirail, B.— *Loché*, *leuché*, *mouché*, peloton, Lu.— *Loûzon*, *lôzon*, *louôzon*, f., épidémie, D.

Marchou, m., fléau à blé, D. S.— *Mèguson*, *cameuson*, m., terre-noix, G.— *Meucllaî*, hameçon, P.— *Milleran*, ad. et s., raisin à petits grains (*milium*, millet ?), D. S.

Ovadènne, ouvadiènne, f., plaisanterie ; mauvais tour ; accident, B. Ba.

Patiche, f., vessie, P. — *Paugrenâ*, pétrir de la boue, patauger, Ba.; dorloter, P.

Queveu, D. S., *cuî*, Lo.. brancard de voiture.

Raisse, *resse*, Lu., *râssote*, B., panier. — *Recenéda* (se), rajuster sa toilette, M. (? BBr. *ken*, beau, *kéned*, beauté ; *kinkla*, se *requinquer*). — *Rége*, m., crible, Lu.; *régie*, *rédzi*, *rôgie*, remuer, D. S. J.; Bourg. *rôgie*, Piém. *rojè*). — *Rîta*, Lo., filasse ; *rite*, *riôde*, G., natte de chanvre ; Suisse fr. *rite*, chanvre.

Sargot, cahot ; *sargouler*, secouer, D. (? onom.). — *Sévera*, f., viorne mancenne, Lo. — *Sombres*, pl., jachères, D. S. (? E. *sembrar*, semer).

Ta, m., chenille, Lo. — *Tartavé*, m., pie-grièche, Lo. — *Tepa*, terrain herbu, Piém. *tepa* (cf. *steppe*). — *Teûfiou*, punaise, S. M. — *Touvot*, m., moignon. — *Trivaîne*, *trevaine*, gaupe, Lu. (? *tire-gaine*. Cf. C. *traine-gaine*, sale ; lambin).

Valemon, *volemont*, m., meule de foin, D. — *Vougraî*, *vugraî*, n., tomber à terre (en p. du grain), P. J.

II. APERÇU DES RICHESSES QU'OFFRENT LES PATOIS DE FRANCHE-COMTÉ.

J'envisagerai ici les mots sous trois aspects : 1° variété de formes pour le même mot ; 2° synonymie, ou variété des mots eux-mêmes ; 3° filiation des diverses racines.

I. *Variété de formes dans le même mot.* — On en a vu presque à chaque citation de nombreux exemples. En voici de plus complets :

Chanvre. *Chanave, tsanave; chenave; chenève, tsenèvou; chenove, tchenove; chenovre, tchenovre; chenoue, chenô, chenû; chevenne, tsèvènnou; chainve, tchainve; chinve,* m.; — *chenne, tchenne,* f., etc.

Eau. C. *Ague, aiga, aigo, aigue, aighe* (son mouillé après *gh*), *iègue; ède* (son mouillé après *d*); — *ave, aive, ève; auvo, auvè, auve; iave, iauve, iau,* etc.

Hanneton. C. *Cancouare; cancouane, caincouano, cancouéno; cancouélo, cancoille; cancouage, cancouadge; cancouarde; cankeuce, canque; cacouare,* etc.

Papillon. C. *Parpaillot, pairpaillot; parpeillot, pairpeillot; parpoillot; parpillot, pairpillot; parpeuillot, pairpeuillot, parp'llot; parpeilleu; porpoillot;* — *pirvoillot;* — *pincoillot;* — *pimpoillot, pampoillot;* — *papoillot, papillot;* — *pampelion, panfiron;* — *tavoillot,* etc. (cf. I. *farfalla,* L. *papilio,* Gr. φάλ-αινα, BBr. *bal-aven, bal-afen, mal-aven,* etc.).

Soleil. C. *Souleil; soulet; soulot, s'lot; soulu, sèlu, s'lu; sèleu;* — *soureil; seûreil, sereil, s'reil; seroill, seroll* (*ll* mouill.), etc.

II. *Synonymie.* — Le même objet, la même action, sont très-souvent exprimés dans nos patois par plusieurs mots provenant de racines très-diverses. Dans l'usage, les uns sont de vrais et parfaits synonymes, toujours complétement isolés les uns des autres, et attestant par leur multiplicité la multiplicité des colonies qui les ont apportés et retenus; les autres sont des synonymes moins rigoureux, servant seulement à nuancer la même idée, et pouvant dès-lors se rencontrer simultanément, et quelquefois en assez grand nombre, dans le même lieu (1).

(1) Il y aurait à faire un chapitre très-intéressant sur les *stations*

Arc-en-ciel. C. *Ar-di-temps* (arc du temps, C. *temps*, ciel), M. ; *lai*, *la-di-temps* (article confondu), P. — *A de S.*

de nos mots patois. Un assez grand nombre, sous les formes variées que leur imprime le génie de chaque idiome, se trouvent à peu près partout dans la Province, dans les hameaux les plus isolés, comme dans les villes où ils sont habillés à la française. D'autres sont circonscrits dans une moitié du pays, dans un département, un arrondissement, un canton. D'autres, communs dans une zone très-étroite, s'avancent quelquefois sans interruption à douze, quinze, vingt lieues, etc., puis s'étendent au large ou disparaissent. D'autres, groupés dans une région plus ou moins vaste, se regroupent encore autre part sans être connus dans les points intermédiaires. D'autres, multipliés dans une contrée, ne se rencontrent ailleurs que de loin en loin, éparpillés et isolés. Il y en a que j'ai recueillis aux deux extrémités opposées de la Province, et que je n'ai pu découvrir ailleurs ; d'autres qui sont confinés dans un petit coin, quelquefois dans un seul village ; d'autres, que je connais par les citations de Bullet, et que je n'ai pu encore retrouver. Parmi les mots généralisés, il n'y en a pas un qui ne soit totalement ignoré ou du moins hors d'usage dans quelque localité ; d'autres, très-florissants dans un grand nombre de lieux, sont dédaignés et tombent en désuétude dans quelques autres, où ils s'éteindront avec les deux ou trois vieillards qui sont incompris ou font rire quand ils les prononcent. Tel mot, qui a une même acception dans la plupart des lieux, en a une autre plus étendue ou plus restreinte dans un autre lieu. Tel mot, probablement resserré depuis longtemps dans un très-petit espace, a perdu sa signification, qu'il semble impossible de préciser aujourd'hui : ainsi, dans les cant. de Besançon, j'ignore le sens de *in penie* de *Rouzé* ; dans ces vers des mêmes cantiques,

Las fanne fan bin das mau
As boutau ;
Ç'ot das *reuze* aivoû lieu coute, etc.

comment faut-il traduire *reuze?* Tirer ce mot du fr. *ruse*, est une interprétation qui n'est pas soutenable. Est-il l'analogue du BB. *reüz*, malheur, fléau? une dérivation figurée du BBr. *ruza*, ramper, et l'équivalent de serpent? Impossible de rien affirmer, parce que le sens précis est perdu.

Un autre chapitre, très-curieux aussi, serait celui des mots français inusités dans nos patois. A quelques exceptions près, la plupart d'in-

Matchin (S. Martin), P. (Ca. *arc de San Marti*). *Ouaichon S. Dél*, *ochon S. Dél*, *ouaichon-Dé*, *ouchon-Dé*, *ochon-Dé*, *chon-Dé*, *çon-Dé*, *çan-Dé*, V. L. (C. *arçon*, petit arc. de S. Dêle, abbé de Lure, *Deicolus;* ou arc-de-Dieu). — *Couronne de S. Berna*, G. et Bourg.; *couèrenate*, *couèlenate*, *couènate*, *counate de S. Bouènaî*, Ba.

troduction très-récente, on ne trouve pas dans nos campagnes les mots français : Arc-en-ciel, averse, giboulée, frimas, grésil, flocon de neige, brouir, bruiner, glisser, avoir l'onglée, etc.; chevron, bardeau, brique, etc.; grenier, hangar, remise, bûcher, latrines, cabinet, cuisine, cellier, jardin, etc.; tonneau, fausset, chantier, plaque de cheminée, chenet, pèle à feu, poêlon, billot, pétrin, tiroir, aiguière, lessive, etc.; houe, hoyau, panier à terre, serpette, fouet, etc.; bonnet, bas, poche, etc.; loucher, bégayer, etc.; chassie, morve, teigne, etc.; taupe, mulot, chauve-souris, etc.; courtilière, cloporte, frelon, hanneton, etc.; hêtre, poirier sauvage, aune, bourdaine, troène, églantier, etc.; haricot, panais, salsifis, chervi, laitue, ciboulette, vesce, liseron, prunier, etc.; jachères, rouir le chanvre, le broyer, etc.; couvreur, chaudronnier, tailleur, sage-femme, etc., etc.

La contre-partie de ce chapitre signalerait les mots patois que n'a pas le Français, et qu'il ne peut rendre que vaguement ou par des périphrases. Nos patois out un vocabulaire très-étendu pour spécifier tout ce qui est plus en rapport avec la vie et les habitudes de la campagne, comme les révolutions des saisons, les variations de l'atmosphère; la culture des champs, des vignes, etc.; les travaux pour la récolte et le transport des foins, des moissons et des vendanges; le battage des blés; la mouture du grain; la confection du pain; la preparation du chanvre; l'agencement des voitures, de l'attelage; le soin du bétail, l'âge et la couleur des animaux, etc.; la fabrication du fromage; les ouvrages de buanderie, tisseranderie, vannerie, boissellerie, et autres industries locales; les détails de la chasse, de la pêche, etc. En dehors de cette partie technique, il y a encore un grand nombre de mots, souvent très-pittoresques et très-énergiques, pour rendre certaines nuances d'idées, pour caractériser les défauts du corps, de l'esprit, du cœur, etc., et l'on peut dire que dans tout ce qui est à sa portée, le peuple a une langue d'une richesse et d'une justesse merveilleuses.

M.— *Çocle* (cercle) *de S. Berna; Roue de S. Berna*, G. *Roue de S. Lîna* (Léonard, v. fr. *Liénard*), G.—*Bernabé*, m. (prob. du nom de S. Barnabé, comme les précédents), Lo.—*Çanou, çane* (cerne, cercle), m., P. B. G.— *Agué*, m., *aguére*, f., G. B.— *Aimmaü, aimméü*, m. (Amathay-Vesigneux, et voisinage), etc.

Courtilière, taupe-grillon. — C. *arote, airote, aridelle*, f. *aridé, airité*, m. (*arare*, labourer), B. Ba. M.—*Voûrpo*, f., P. (L. *vulpes*, renard, qui creuse son terrier).— *Aimpiourla*, f., Lo.— *Barbeûle*, f., G., etc.

Fléau à blé.—C. *Flavé, flaivé*, Po., *flé*, B. G., *chavé, chaivé*, (*ch* pour *fl*), Ba. M. (*flagellum*, L.) — *Marchou, martchou*, D. S. (? Celt. *march*, cheval, à cause de l'usage ancien de faire piétiner le blé).—*Acoussou*, D. S. (L. *excutere*, Lg. *escouti*, battre le blé), etc.

Papillon. C. *Parpillot* (voir ci-dessus), etc. — *Voulet*, m., *voûle*, f., P. *vole-bébé, vore-bébé, vou-bébé*, Lu. — *Fouletot*, Lu. (follet). — *Screillot, seureillot*, Ba. (*Seureil*, soleil, à cause des yeux ou soleils du papillon, etc.)

Poche. C. *Tache, taîtso*, etc., D. — *Pantenîre, pautenére*, D. — *Gali, cala*, D. J. — *Cafa*, f., J. — *Benêtse, ganotse*, P., etc.

Embrouiller du fil, des cheveux, etc. C. *Emméler*, B., *emmôla, enchevauchie*, etc., B. G. — *Embouéla* (? *boué*, boyau), D. — *Aifarjoulaî, ferfouilli, enferfouilli*, etc., B. P. — *Encharboter, entsarboutaî*, etc. — *Encharquillie*, etc. — *Encouti, enc'ti*, etc.

Repas. — Déjeuner. C. *déjeuna*, faire *lou dèjun, dédjun, déjunon*, etc. *Dîna*, D. S. Faire *lou grand dédjun, mimaitena*, faire *las dé hure* (les 10 heures), *petet-menendaî*, faire le second déjeuner dans le milieu de la matinée, s'il y a lieu.— Dîner. *Banqueta. Noûna, noûnai, nôrai.*

Merenda, mouéranda, etc. *Dina, digné*.—Goûter. *Banqueta. Mérenda*, etc., *petet-menendai. Fare las quaitre hure, quaitr'heura.* Faire *lo mi-vépró, vépraula, vépriaula. Fare lai courbote, courbota, couorbota. Chetaula*, etc. — Souper. *Soupa, vépriaula*, etc. — Collationner ou faire le réveillon. *Fare lai coulaution.* Faire *lou ravoillon. Fare lou recenion* (Suisse *pocenion*, L. *post-cœnium*), *recegnena.* On voit que le même mot désigne des repas différents, selon les lieux.

Saisons.— Printemps. C. *Lou premie temps. Lou bon temps. Lou pati-feû, lou patchi-feû* (sortir dehors), etc. — Eté. *Lou chaud temps.*— Automne. *Lou darie temps, l'aderri, l'outon*, etc. — Hiver. *L'hiva, l'huvaî, lou machant temps, lou mau temps*, etc.

III. *Filiation des mots.* — Jusqu'ici je n'ai cité habituellement que le mot générateur, sans y joindre ses dérivés et composés, souvent très-nombreux. Je donne ici un spécimen de nos familles de mots.

Pousser. Du L. *pulsare*, qui, au rapport de Quintilien a été *pultare*, encore employé par Plaute, est venu le v. fr. *pousser, poulter*, par suppression du *l* et par atténuation du *p*, *pousser, bousser, bouter, buter.* Outre la signification de pousser (arc-*boutant, rebuter, bouton, boutoir, boutade*, etc.), ces mots ont pris celle de *mettre* (*boute-feu, boute-en-train, bouture*, etc. — Le mot est resté dans nos patois, sous ses deux formes et avec les deux sens.

1° *Pousser, bousser*. Formes urbaines. *Poussoter*, pousser faiblement ; *poussailler*, pousser continuellement ou mal ; *poussade*, épaulée, bourrade. *Pousse-roue*, etc., borne ; *pousse-merde*, m., fouille-merde, bousier, insecte ; *pousse-*

neige, m., primevère. *Poussequigner, bousquigner*, bousculer, molester. *Pousse, poussette*, f., poussée, presse d'ouvrage. *Pousser*, haleter (cf. *poussif*). *Pousser*, vanner, faire sortir la *pousse* du van (BL. *pulsare bladum*); *pousse, poussette, poussote, pousson*, poussière du blé qu'on vanne, balle d'avoine pour matelas; *pousse, poussette, poussot*, poussière en général; *époussetiller*, épousseter, fig. disperser; *pousser*, n., faire de la poussière; *la neige pousse, il pousse*, il fait des tourbillons de neige; *pousser*, saupoudrer de farine; *pousserote*, poudre pour sécher l'écriture; *pousserotier*, poudrier. *Poulsa, pulsard*, variété de raisin.— Formes rurales: *Poussa, boussai, beussa, bussaî*, pousser; *reboussa*, etc. repousser, *reboussou*, celui qui renvoie la boule aux joueurs de quilles; *daboussai*, pousser de haut en bas; cesser de pousser. *Boussaî*, f., épaulée; espace de temps; une fois; *boussèiote*, une petite fois, trop peu de temps:

Toutè ne neû và ç't' angeotè,
Ce n'a que ne boussèyotè. *Cant. de Vanclans.*

Bousseré, source jaillissante, Ba. *Boussou, boussot, bousserot, bousseran*, m., taupe, B. Ba. Lu., *boussot*, terre que *pousse* la taupe, taupinière, Lu. *Bousson*, B. G. chanvre femelle, Ba. paquet de chanvre à tiller; *bousseniere, boussenére*, f., chanvre semé autour d'un champ de maïs, B. *Bousse, bôsse, boussote, bôssote, beûssote*, bouton, bourgeon des plantes, et particul. de la vigne, D. S.; *bousse, bôssote*, bouton, pustule sur la peau, tumeur inerte; *bossate*, M., petite vérole; *bousse*, bosse; *boussu*, bossu; *bossecot*, petit bossu; *boussaî, bosser*, faire bosse, surplomber (mur), être bombé. *Boussebot*, de petite taille, M. Lu; *Boussebots, Bouzbots*, habitants de la paroisse de Sainte-Madeleine à Besançon, autrefois vignerons la plupart: nom que quelques-uns tirent malignement de *Bousse-bot* (pousse-crapauds), et que les

Boussebots s'appliquent avec orgueil en entendant par *Bots* les protestants qu'ils s'aidèrent à chasser lors de la surprise de Besançon ; le *Boussebot,* le patois des vignerons de Besançon.

2° *Bouter, bouta, bota,* etc., pousser ; mettre : *Bouta ai lai pôte* (*t* mouillé), mettre à la porte ; *bouta-vous qui,* mettez-vous-là ; *bouta lai taublle* (*ll* mouill.), mettre la table, le couvert. *De boutè,* par force, P. *Boutoure, boteure, bouture,* f., égoïne, scie à couteau, sciotte, quelquefois la scie ordinaire, D. S. *Tire-boute, tire-bote,* m., égoïne, B. *Il n'a ni tirants ni boutants,* B., ni parents, ni amis, tout le monde est indifférent pour lui. *Boutasse, boutosse,* f., génisse qui porte prématurément, D. S. *Beuteculai,* bousculer, culbuter ; faire la culbute, P., etc.

Voici maintenant divers exemples de nos dérivés et composés patois.

Formes urbaines.— De radicaux français. *Rond-e, rondote, rondot, sapin-e,* petit cuvier. *Cassement* de tête, soucis, occupations ; *cassot,* coup ; noix. *Quartelage,* bois de quartier ; *jardinage,* légumes ; *hivernage,* exposition froide ; *lacage,* liquide répandu dans une chambre. *Salitude,* saleté ; *pourritude,* pourri. *Aigrette, aigrotte,* alise ; *devinote,* énigme, charade, rébus ; *plongeote,* bouchon de ligne ; *nageotte,* nageoire de baigneur. *Palière,* pat. *polère,* rangée de pieds de vigne (*pal,* pieu). *Apparue,* bourgeon de vigne montrant le raisin ; *tendue,* cloison. *Tournole, tournot,* vertige ; *tournoire,* par corruption *tonnoire,* planche ronde sur laquelle on prépare les gâteaux ; *bretoire,* bluterie ; *berçoire,* table à placer un berceau. *Rincée, tapée, rossée,* averse ; *rincée, rossée, roulée, pile,* volée de coups. *Courroir,* corridor (celui-ci

à forme E.); *démêloir*, peigne à *démêler* les cheveux; *peignette*, *peignotte*, peigne serré. *Boucherot*, colin-maillard; *serclerot*, *serclerette*, *sarclette*, sarcloir; panier *venderot*, éventaire. *Relangard*, rapporteur; *têtard*, têtu; *tortillard* (arbre), tortu; *broutard* (veau), qui ne vit plus de lait. *Benusse*, *nigusse*, *niguedouille*, *-âsse*, *niquedandouille*, benêt, nigaud. *Botte*, *bottet*, petit homme. *Rebançon*, saillie d'un banc de rocher. *Galandure*, cloison. *Pantet*, pan de chemise; chemise. — *Acaillouter*, *arrocher*, jeter des pierres. *Afautir*, laisser dépérir. *Débagager*, déménager. *Dégueniller*, déménager; fuir. *Déconnaître*, discerner. *Décommander*, contremander. *Décombattre*, a., séparer des animaux qui se battent. *Engranger*, serrer dans la grange. *Emmiouler*, amadouer, séduire (*miel*). *Entêter*, asphyxier. *Rapproprier*, rendre propre. *Rebouler*, rebondir (boule); manquer de courage. *Rebrasser*, retrousser. *Ragaucher*, recevoir d'en haut. *Ragouer*, rassasier jusqu'au dégoût (goût). *Parbouillir*, blanchir des légumes. *Beuiller*, regarder de tous ses yeux (*bis-œil*). *Racle-cheminée*, ramoneur. *Mettre-cuire*, m., quantité d'aliments qu'on met cuire pour un plat. *Avale-royaume*, goinfre; *avale-tout-cru*, glouton. *Brise-fer*, enfant qui fripe ses habits. *Pique-assiette*, parasite. *Pique-bois*, pic, oiseau. *Pique-mouchet*, mésange. *Tirepoil*, la gribouillette; tirant de la viande. *Retire-tout*, *retire*, m., local pour serrer des objets qui embarrassent. *Traîne-la-gaîne*, *traîne-gaîne*, celui qui traîne ses bas; lambin. *Tortampion*, homme à pieds tortus; petit homme contrefait. *Mal-embouché*, diseur de mauvaises paroles. *Happechâr*, avide, glouton; intéressé.

Des radicaux propres. *Goguenette*, propos joyeux (R. *gaug*, joie, fr. *goguenard*, *goguettes*, etc.). *Gamber*, *camber*,

écamber, enjamber ; *cambée*, enjambée ; *gambiller*, boîter ; *chambiller*, chanceler ; *chebiller*, agiter les pieds, trépigner (C. *gambe*, *chambe*). *Crampet*, petit homme robuste ou fier. (C. *se cramper*, s'affermir sur ses pieds, se dresser sur ses ergots). *Grillette*, *grillotte*, sonnette; boîte pour quêter dans les églises (*griller*, résonner). *Queniller*, aller et venir, hésiter, s'amuser à des riens, tatillonner ; fourrer son nez partout ; *quenillot*, tatillon, lambin, etc. (*Queni*, lapin, *mon queni*, t. de caresse, v. fr. *connil*, L. *cuniculus*). *Embouaille*, épouvantail, pr. et fig. (*boue*, onom. pour effrayer, *âbouâ*, effrayer, cf. L. *pav-or*). *Transmarchement*, entrepôt qui a donné son nom à une place de Besançon (*trans-marche-r*, transporter au-delà des frontières). Se *rempouiller* (*L. spolium*), *rempiouter* (C. *pie*, pied), *rempichoter* (C. *pechot*, petit, I. *piccolo*), regagner peu à peu ce qu'on avait perdu au jeu.

Formes rurales.— *Chavot*, *chécot*, *têtot*, chabot, poisson (chef, tête). *Buchin*, pomme sauvage (*bois*). *Keukalie*, parasite (C. *côquelle*). *Toitot*, *téteu*, *tatet*, *tateret*, *retèteu*, couvreur (toit). *Griesse*, tristesse, nostalgie (C. *grie*, triste). *Riesse*, *rise*, *riôle*, f., pl., badinages. *Tendon*, arrête-bœuf, plante (tendre, v.). *Saignote*, *saigne-ná*, achillée-sternutatoire. *Lèyon*, P., cuscute (lier). *Piqueré*, cousin, Lu. *Indignant*, *indignou*, qui a le sang âcre et les plaies tenaces. *Bôcoyïe*, haleter (bouche). *Nárai*, s'ébrouer, souffler par les naseaux (*nârî* C.). Se *laikeussie*, se mouiller complétement, M. (lac). *Virèyè*, *viroïe*, flaner, J. D. *Arguignie*, contrarier (L. *arguo*); *argognie*, charretier qui tue ses chevaux. *Serbéraî*, se réserver, P. (L. *servare*). *Aletsi*, élever, nourrir, P. (*alere*). *Se mousquá*, se piquer (L. *musca*, C. *prendre la mouche*,

s'émoustiller ; ce dernier a un sens différent en fr.). *Etrumaî, étremé,* être suffoqué par la fumée (*struma,* écrouelles, gonflement de la gorge ; C. *ètrunmè,* pl., suffocation par le chagrin). *Poincenaî, ponceraî, poincecoutè,* piquer, aiguillonner, tourmenter, déchirer (*pungere,* fr. *poindre*). — *Fanousi* (se), se faire, se passer, se rider, en parlant des fruits (*pannucea poma,* fruits qui se rident promptement, de *pannus,* drap). *Vourpeuillie,* va. porter la queue d'une voiture (*vulpes,* renard). *Vendoulâ, viendoulâ,* flotter au vent (I. *ventolare*), a., balancer, agiter. *Landayïe,* courir de côté et d'autre (A. *land,* terre). *Grouvaî,* croupir (A. *grube,* fosse, creux), d'où encore C. *grebillenâ,* G. creuser à petits coups. — *Aissannâ,* porter au sommeil ; assommer (C. *sanne,* fr. somme). *Apaivurie,* effrayer (C. *paivu,* peur). *Debriquaî,* casser (C. *brique,* morceau). *Dânengie,* détruire la race ; *ennengie,* infester de vermine, mauv. herbes, etc. (Cf. fr. *engeance*). *Dépenaillé,* guenilleux (L. *pannus*); *dégaillé, dâgoïllie,* débraillé (C. *goille,* guenille). *Ossegresi, rassegresi,* P. B., consolider, assurer, raffermir (L. *securus,* sans crainte). *Envoutoillie, envire-toyïe,* enrouler, entortiller, envelopper (L. *volutare,* C. *virie*). *Trafiai,* suinter, B.; *tramuaî,* n., éprouver un mouvement, un commencement de changement (le sang, le temps) ; *trévoir,* entrevoir (L. *trans.*) *Avampir, alampir,* D., éventer (I. *svampare,* perdre son feu). — *Avaulainnâ,* dont la laine ou les cheveux tombent en désordre, B. (C. *aivau,* en bas). *Creufonoge, creufange,* noix anguleuse (C. *grife, crife*), Ba. *Gaule-prune, gobe-belauche,* m., vent froid du nord-ouest. *Guilleribouton,* fruit de l'églantier (C. *guilleri,* le petit doigt). *Réceni, réceuni,* sali, croté, Ba. (L. *cœnum,* boue). *Biscoua, bitscoua,* Lo., perce-oreille, appelé à B. *fourchote* (bis-*cauda,* C. *coue,* queue). *Bètcherèïchè,* mettre à *bèchevet,* à contresens (*bis-*

caput, chet, tête). *Paravirée*, coup de revers (? παρά, à côté). *Boue-solâ, beû-solaî, jou-mairi*, D. J. S., épine-vinette (*solaî, mari*, salé, et général. acide, piquant : *hêrba sâlâ*, *salâda*, Lo., oseille). *Môlin-môlot*, pêle-mêle (C. *môlaî*, mêler). *Tèn-te-bèn* (tiens-toi bien), roulette d'enfant. *Tchaufeurai*, délirer, Lu. (courir les champs, C. *feûre, feû*, dehors, *foris* L.). *Gotenflai, gontenfllaî*, sangloter sans pouvoir se contenir, B. (? I. *gota infiata*,, joue enflée). *Bourenfle*, enflé par le visage, Piém. *borenfio* (? C. *mour*, museau ; ? fr. *bourrer?*) *Jean-tondu*, pain moisi mis à la soupe ; *sai-sans-eu* (sac-sans-cu), dissipateur ; *vic-au-sâ* (vie-au-sac), libertin qui ruine sa santé ; *racle-andouille*, avaricieux ; *gueille-dru* (C. *guillie*, courir), coureur ; *sans-cené* (C. *cené*, sens, esprit, E. *senno*, d'où C. *cenaquer*, faire avec esprit, au mieux), insensé : ces 6 mots, des cant. de Vanclans. — Je citerai encore les métaphores suivantes ; *Fromageot*, mauve, de la forme de son fruit, F. *kaasjerkruid*). *Confaron*, Lo., coquelicot (C. *confaron*, bannière, ordin. rouge). *Pate, guenille*, poule mouillée, personne sans énergie. *Gigue-dandouille*, grand corps efflanqué, à longues jambes fluettes ; *andouille*, personne sans force physique, sans énergie morale, sans adresse et entregent. *Trebillot*, homme vif et toujours en mouvement (C. *trebillot*, tourbillon). *Côquerillot*, M. irrésolu, qui hésite pour des riens (qui avance et retire ses cornes comme le colimaçon, C. *côquerille*). *Meguillie, meg'llie*, s'arrêter à chaque pas, s'amuser (C. *migui*, cabri). *Varcoillie, varqeilli, varq'lli*, être balancé de côté et d'autre comme une *barque*, être en mouvement dans le tonneau, fig. hésiter, tâtonner, perdre son temps, etc.; d'où *varcoillòt, varqueillot, verqueilleu*, etc., irrésolu, tatillon, lambin, etc.,

varcoùlo, étourdie, causeuse, etc., D. *Etre au plain*, être hors d'embarras, B. *Preti* quelqu'un (C. *preti*, pétrir), le bien rosser, G., etc.

III. APERÇU DES RESSOURCES QU'OFFRENT A LA LINGUISTIQUE LES PATOIS DE FRANCHE-COMTÉ.

Il n'y a pas une langue européenne dont le patois le plus ignoré ne puisse éclairer les origines par quelque document utile. Quelques applications de nos patois au Glossaire de Ducange et à la langue française, suffiront pour démontrer la vérité de cette assertion.

Eclaircissement de quelques articles du Glossaire de la Basse-Latinité.

Ducange et ses continuateurs ont laissé un assez grand nombre de mots sans explication; sur d'autres, ils n'ont que des conjectures, ou des explications trop vagues; sur d'autres enfin ils se sont mépris. Nos patois peuvent souvent combler ces lacunes, ou redresser ces erreurs.

Arbua, *arbuta*, n'a pas, comme le conjecture Ducange, le même sens qu'*arboreta*, bois.—C'est le C. *arbue*, terre franche un peu argileuse (de *herba*, ou *arvum*); et les chartes citées, toutes du diocèse de Langres, confirment cette explication.

Batuta, *balthuta*, *balducta*, Duc., beurre serré.— C. *battu*, *battue*, *batture*, babeurre, espèce de *serum* qui reste après que le beurre a été *battu*; interprétation que confirme ce vers de l'éditeur :

Trema datur dignis, dabitur balbuca malignis.

(Lisez *crema*, crème.)

Bernaria. Duc. propose de lire *bercaria,* bergerie. Le texte est de notre province : « Quidquid possidet in burgo Lœ- » donis (Lons-le-Sauln.), *bernarias* scilicet, et furnos, et » alia plurima. » — Il faut lire *bernaria*, qui répond au C. *berne*, chaudière à sel (Ordonn. de Fr.-C., liv. VII, tit. 40, art. 1492), mot probablement dérivé de l'A. *brennen,* brûler, cuire, comme *caldaria,* du L. *caleo.*

Cirrus, coup ou *dorelot,* d'après un vieux glossaire français. — C. *coupe, cope,* bonnet, M.; *dourelot, dourelote,* Ba. G., petit bonnet d'enfant, souvent garni d'*or* ou d'argent, d'où son nom. Le sens du v. fr. *dorelot* n'est pas précisé dans les dictionnaires : c'est une parure de femme, un ornement de tête, une frange, d'où les fabricants de franges se nomment *doreloticrs.* Quoi qu'il en soit, c'est de ce mot qu'est venu le v. fr. *doreloter*, le fr. *dorloter,* mignarder, gâter (parer délicatement).

Diele, bardeau.— Tuile, du C. *tiele, tîle,* v. fr. *tiele, tieule* (L. *tegula*).

Dossa, charge qu'on porte à dos; *ex-dossare,* ôter la charge, Duc. — Il s'agit ici de légumes, et le sens est beaucoup meilleur, si par ces mots on entend *gousse, écosser,* du C. *dôsse,* gousse.

Golena, jaloigneus, jaloneia, mesure de blé, selon Ducange, qui dit de la première qu'elle paraît devoir être très-petite.— Le sens précis des trois mots est celui de jointée, ce qu'on peut prendre avec les deux mains réunies, C. *jaloignie, jalenie, jôleniè, dzôlenio, dzalono,* etc., D. Tous les textes cités confirment cette interprétation, entre autres celui-ci : « Si prend-on dou mui de bleit mesurer, » quatre golenées, teles que li mesureres (mesureur) les » pora prendre. »

Lavia, espèce de pierre, *vulgo lave,* Duc.—*Lave,* qui n'est

pas français en ce sens, ne serait pas compris dans beaucoup de provinces. C'est un mot langrois et comtois désignant une espèce de pierre très-large, épaisse seulement de quelques centimètres, et qui sert à couvrir les toits, les murs de clôture, etc., I. *lavagna*. C. *lavière*, carrière à *laves*.

Lauza, dalle, Duc. — C. *leûza*, Lo., même pierre que la *lave*, Piém. *losa*, Lg. *laoûzo*, *lozo*, etc., I. *lastra*.

Lezia, espèce de chariot, Duc. — C'est probablement le C. *leuze*, *leue*, *lue*, traîneau ; du C. *lezè*, *lezie*, *luchie*, glisser, qui a donné aussi *lucheto*, *luïeto*, *lièto*, tiroir (glissoir), P. B. fr. *layette*.

Operata, *ovrata*, *ovrea*, mesure de terre, Duc.— Ces mots, tirés de chartes Bourg. et Comt., désignent la 8e partie du journal, C. *ouvrée*, *ouvrie*, dans les titres *œuvre*, f., *ouvrier*, m.

Ordo, terrain planté de vigne, mesure de terre, Duc. — C'est seulement un rang de pieds de vigne, C. *ordon*, *ourdon*, *oudon* (*d* comtois), du L. *ordo*, rang.

Panalata terræ, mesure de terre, Duc. — C'est la quantité de terre qu'on ensemence avec un *penal* ou *penau* de grain (BL. *panale*, *penellus*). Cette mesure est le double du *coupot* ou *coupet*, la moitié de l'*hémine* C., et répond assez exactement au double-décalitre actuel.

Panis de paribus, *de pers*, sans explication dans Duc., est le même que *panis mixtus ;* il est fait d'un mélange par parties égales de froment ou d'autre blé.— Le *Pair*, C., est une mesure de froment, et une mesure d'avoine ou d'orge, selon les lieux.

Pataria, lieu où le drap se fabrique ou se vend.— L'explication est suffisante ; mais cf. le C. *pate*, guenille, qui explique mieux *pataria vetus*, vieilles hardes.

Pieffuff (article *Pafustum*), *putfust* (art. *Retorta* 1), sans explication dans Duc., est ou le C. *pinfou*, houx (*spinifolium, spini-fustum;* v. fr. *fust*, bois), ou le *puine* (*putidum-fustum*, bois puant, C. *putèpena*).

Plota, pieu, conjecture Duc.—Plutôt billot, C. *plot.*

Roulletæ. — Ducange pense que ce sont de petits présents de Pâques, analogues à la *Roulée*, qui consiste en œufs durs ou menue monnaie donnée aux enfants d'Auxerre au temps de Pâques; Carpentier croit plutôt que ce sont certains aliments, peut-être des *boulettes.*—Je ne décide pas la question; mais je ferai remarquer que la *Roulée, lai Rôlai,* G., qui se donne aux enfants dans la semaine sainte et le jour de Pâques, est un cadeau d'œufs durs, et que ce nom lui est donné parce que les enfants, au lieu de *taquer aux œufs* comme à Besançon, ont un jeu qui consiste à les faire *rouler* le long d'une planche légèrement inclinée; celui dont l'œuf atteint l'œuf d'un autre le gagne.

Sanguinus, peut être le C. *sauvignot*, *sauvagnot*, cornouiller sanguin.

Seracium, petit lait, Duc. — C'est le C. *sèrat*, *sèret*, *sèrot*, fromage retiré du petit lait après une seconde cuisson, ou généralement fromage mou, vulgairement *fromage blanc*, C. Voyez les chartes citées, où évidemment il ne s'agit point de petit lait.

Beaucoup de vieux mots français cités par Ducange peuvent de même être éclaircis par nos patois. Ainsi :

Armalines (art. *manualia*), que Ducange dit être une faute pour *Aumalines*, adj. tiré d'*aumailles*, bétail rouge, est au contraire une forme préférable, que nous conservons dans *armau* taureau, *armailli* homme chargé du soin

des vaches dans un chalet. Ces mots sont problablement tirés d'*animalia*, qui a donné *an'malia*, *armalia*, *almalia*, *aumailles*. Cf. Lg. *ârmo*, âme, d'*anima*, C. *arme* (d'où le charmant dim. *armote*, Lg., *armeto*, pauvre petite créature), L. *alma*, etc.

Maasse, *maaisse de chenou* (art. *massa*), n'est point un cens dû pour une maison, mais, comme le mot *chenou* l'indique, ce que les C. appellent une *mâsse de chanvre*, *de chenou*, un faisceau composé de plusieurs autres. Cf. avec cette explication *méesse*, botte, faisceau, dont le sens a été bien saisi à l'art. *meisa*.

Ravoïlles (art. *ravola*), a été fautivement lu pour le v. fr. *ranoïlles*, grenouilles, C. *renouille*, *renoille* (*rana* L.).

Roller (art. *roilla*) ne vient pas de *roilla*, tronc, dont nous avons d'ailleurs *rouillot*, battoir pour le jeu de paume. Dans cette menace : « Ah ! ribault, es-tu là ? tu me fais desplaisir, mais je te rollerai, » *roller* ne signifie point frapper d'une barre ou d'un bâton, mais simplement rouler à terre et bien rosser : C. *je te roulerai*, *je te donnerai une roulée*.

Une multitude de rectifications semblables pourraient se faire sur l'interprétation des mots BL. ou sur celle qu'ont donnée des mots de l'ancienne langue française les compilateurs de Glossaires et quelques éditeurs de nos écrivains du moyen-âge.

Eclaircissements étymologiques sur la langue française.

1° Nos patois gardent le primitif pur de beaucoup de mots qui n'existent en français que sous des formes allongées, telles que diminutifs, augmentatifs, etc.

Broû, breû, brou-et, sauce ; *Choue,* G. (onomat.) chou-ette ; *Bure* (vase), bur-ette. — *Câle* (bonnet), câl-otte. — *Fus,* Lo., fus-eau ; *Raim,* ram-eau ; *Boule,* boul-eau ; *Bré* (v. fr. *bers*), berc-eau ; *Mouâ* (forme locale pour *mors*), morc-eau.—*Haim,* ham-eçon. — *Casse* (poëlon, etc.), casse-role. — *Brindes* , *brondes* , *brandes* (ramée à brûler, A. *brand,* embrasement), brind-illes.— *Brosses, brousses,* brouss-ailles. — *Pousse,* pouss-ière.— *Gruler,* grel-otter, etc.

2° Ils gardent des primitifs perdus par le français, qui en a cependant les dérivés.

Bourrel, bourré, m., collier de cheval : Bourrel-ier, fabricant de colliers, etc.— *Coco,* œuf : Coque-tier, petit vase pour manger les œufs à la coque ; Coque-tier, marchand d'œufs, etc. — *Pouîlle,* m., pou : Pouill-eux, qui a des pous, é-pouill-er, ôter les pous.— *Rabot,* aspérités d'un chemin : Rabot-eux, plein d'aspérités.

Charpir, dâcharpi, démèler, effiler : Charpie, linge effilé ; E-charp-er, hacher (mettre en charpie). — *Croupo,* P., creux où l'eau dort : Croupir, dormir.—*Bône, bouène,* etc. borne : A-bonn-er, engager à terme.—*Cagne,* chien mou, toujours couché auprès du feu : Cagn-ard, paresseux.

3° Ils gardent plus pure la forme primitive, d'ailleurs reconnaissable dans le français sans leur secours.

Orphen-ot, orphelin (L. *orphanus*).—*Vépe,* guêpe (L. *vespa*).—*Vâ,* m., gué, B. S. (L. *vadum*).—*Vè, voi,* fois, P. (I. *vece,* L. *vic-es*).—*Vauzon,* Lu., gazon (Teut. *wazen*).

4° Quand le primitif ancien n'est pas sûrement reconnaissable dans le dérivé français, souvent la forme patoise éclaire et fixe l'étymologie.

Baïu (L. *bajul-are*, porter), bahut. — *Berbis*, *barbis* (L. *vervex*), brebis. — *Bèruate*, *berioto* (autres formes altérées *bèluate*, *béléuïetu*, etc.), brouette : du L. *bis*, et *rota*, quoique actuellement la brouette n'ait qu'une roue. —*Formage*, *fourmadzou*, P., fromage (L. *forma*, moule ; BL. *formaticum*, fromage). — *Put-épena*, L. (épine puante), puine, bourdaine.—*Quelouille*, *quelougne*, *quelogne*, quenouille (L. *col-us*, dimin. inusité *colucula*).— *Riban*, ruban (*re* réduplic. et *band*, lien, des lang. germaniques). — *Virebroquin*, *virebrequin*, vilbrequin. (C. *virie*, tourner, *broche*, en compos. *broque*.)

Borne, aveugle, borgne : Bornoyer (regarder d'un seul œil comme un borgne), juger de l'alignement d'un surface. — *Regouta*, *regout-elion*, *regheût'llou*, Lo. : le goûter (L. *re-gustare*, goûter de nouveau les aliments).

Froidelou, *frèdelou* : frileux, D.— *Cabre*, *chevri*, *guib-ote*, *guigui*, chèvre, chevreau, fig. grésil, à cause des bonds du grésil qui tombe : Giboulée, pluie mêlée de grésil (cf. encore fr. *givre*, C. *gevrun*, *gi*, *gi-blanc*).

5° Nos patois, par les éléments qu'ils recèlent, peuvent souvent seuls donner la véritable étymologie du français.

Fr. Alevin, menu poisson : C. *alevun*, fretin, jeunes enfants (*alevai*, nourrir ; cf. fr. *nourrain*, alevin).

Boiteux. C. *bétors* (formes locales *bétoua*, *bétouai*, P.), bistort, tourné de deux sens, v. fr. *bestort*, d'où *boistoult*, *boitoux*, qui par une fausse terminaison a donné *boiteux*. Nos patois disent encore *bétodre*, *batôdre*, v. a. rendre boiteux, n. boiter.

Charrée, f., cendres de la lessive ; charrier, gros drap qui les renferme. C. et Bourg. *charre*, *carre*, cendres (forme dialect. pour *cenre*, comme *tarre* pour *tendre*.

Erable. C. *azerable*, *aizerable*, *èzeraule*, *iseraule*, *usereûlo*, etc. (L. *acer*, érable).

Epingle. C. *èpeingne* (L. *spina*, épine).

Erailler (étoffe éraillée, dont le tissu est relâché et entrouvert; yeux éraillés, qui montrent des filaments rouges). C. *Raille*, réseau, filament, mot s'appliquant spécialement 1° au réseau graisseux des animaux, appelé *épiploon* en anatomie, vulgairement *crépine;* 2° au fil de la langue, et fig. à la voix : *Raille* cassé, *bon raille*, B. Ce mot, d'où est né peut-être le C. *réler*, crier de tout son *raille*, vient du L. *reticulum*, réseau, par suppression du *t* et changement de *culum* en *lle* (voir les notes pages 41 et 50). L'épiploon s'appelle en A. *netz*, réseau, etc., fr. *crépine*, de *crêpe*, étoffe en réseau, I. *rete*, filet.

Esse de voiture. C. *once*, *onceto*, du L. *uncus*, crochet.

Grelot. C. *grillot*, de *griller*, retentir.

Guenipe. C. *gueune*, truie, fig. salope, BBr. *banô*.

Guignon. C. *guigner* contusionner, *guigne* bosse au front.

Lambris. C. *lambris*, *lambrèn*, planche mince, beaucoup moins forte que la planche : *Plateaux, planches, lambris; douzaine de lambris*, D. S. J. *Lambri* est dans le J. *lamprèn*, *lambrèn*, composé du C. *lan*, planche, *prèn* ou *brèn*, mince, menu (cf. *brin*, menue partie).

Pignocher, manger par petites bouchées et sans appétit. C. *pichonner*, de la rac. *pic* petit, L. *piccolo*, etc.

Rincer. C. *résincie*, *résencie*, *resancie*, D. S. J. du L. *resincerare*, *vas sincerum*, net.

Saccade, secousse. C. *sacai*, *sacoulai*, *sacouèna*, *sogroulaî*, *segroulâ*, etc. secouer, D. J.

Saindoux. C. *sahin*, *sayin*, etc. du L. ou BL. *sagimen*, Ca. *sagi*, etc.

Sureau : C. *saivurie*, *sèürie*, *seüré*, *sèü*, *saivu*, *savu*, du L. *sabucus* et *sambucus*.

Taloche, coup : C. *taler*, meurtrir la chair, les fruits.

Trémie de moulin : C. *entremuie*, f., *entre-muids*, m., Lg. *entrémiéjho*, Ca. *tramuja*, I. *tramoggia*, etc. (L. *modius*, muids, mesure, et *intrare* entrer, ou simplement *trans*, *tra*, qui marque l'action de traverser.

Lisez les étymologistes, même les plus récents : parmi quelques données acceptables, vous trouverez des documents tels que ceux-ci :

Trémie vient de *trimodia*, parce quelle contient la mesure de trois muids. *Esse* vient du nom de la lettre S, quoique le v. fr. ait *eusse*, *euce*. *Erailler*, d'*irradiare*, ou d'*eradere*. *Pignocher* de *pignon*, parce que le pignocheur imite celui qui tire une à une les graines d'une pomme de pin ; du v. fr. *épinoches*, épinards, ou d'*épinoche*, poisson dont la nageoire est armée d'épines, parce qu'en pignochant on semble craindre des arêtes, etc. *Boiteux*, vient de *boîte* par *déboîter*, parce que le boîteux semble avoir les membres déboîtés, etc. C'est-à-dire que l'étymologie de ces mots, suppléée par des absurdités ou des misères, était encore à trouver.

6° Nos mots patois, au moyen des acceptions qu'ils ont conservées et qu'a perdues le français, appuient la véritable étymologie, ou peuvent seuls la donner.

Sevrer un enfant : C. *sevrer*, *dessevrer*, séparer, L. *separare*. — Tourtière, espèce de marmite : C. *tourtière*, Lu. poêle à frire, L. *torrere* rôtir. — Tracas, remue-ménage ; tracasser, molester, etc. : C. *tracas*, vieux souliers, pour aller et venir dans la maison, *tracasser*, aller et venir, de l'o-

nom. *trac;* d'où encore C. *tracer*, et peut-être *trager*, aller et venir, *trage, traige* passage d'une rue à une autre à travers les maisons (cf. toutefois L. *trajectus*, trajet.) — Vermine, pous, puces, punaises, etc. C. *vermine, varminou*, m., vers, chenilles, larves de hannetons, etc. qui nuisent aux plantes : du L. *vermis*, ver.

Chavirer, se tourner sens-dessus-dessous ; C. *charavirie, chavirie*, changer de visage (*cara*), pâlir, tomber en défaillance ; fig. tomber sens-dessus-dessous ; cf. Lg. *carobira, tsarovira*.—Motte à brûler : C. *motte, moute*, tourbe (motte d'herbes marécageuses desséchées).—Transir, engourdir : C. se mettre en *transou*, être en *transou*, dans l'état de *passage* (L. *transire* passer) d'une saison chaude à l'autre, se dit des colimaçons qui s'enferment dans leur coquille à l'entrée de l'hiver, des reptiles ou autres animaux qui se cachent et demeurent engourdis. Sans cette acception intermédiaire, qui oserait tirer *transir* du L. *transire?*

7° Enfin, nos mots patois, par leurs analogies ou leurs oppositions, éclairent merveilleusement l'étymologie des mots français les plus éloignés quant aux formes.

Le C. et Bourg. *tréseler, trèselá, trâselai*, appuyés par le BL. *duplum*, ne laissent aucun doute sur l'étymologie du fr. carillonner : c'est sonner avec *deux, trois, quatre* cloches.

Catelot, P. (qui peut pourtant venir de *Castel*, comme *Châtelot* C.), explique le fr. *trochet :* littéralement, c'est la réunion de *trois*, de *quatre* noix, noisettes, etc.

DES MOTS PATOIS

CONSIDÉRÉS QUANT A LA GRAMMAIRE.

Il existe un assez grand nombre de Vocabulaires pour les patois de la France. Nous n'avons presque rien sur la Grammaire, surtout des patois ruraux, et c'est une lacune des plus malheureuses, j'ose l'affirmer. Je désire la combler en ce qui concerne les patois de notre Province. Les documents nombreux que j'ai recueillis sont d'un haut intérêt pour l'étude approfondie de la langue Française, et des langues Néo-Latines.

La Franche-Comté n'a pas été explorée sérieusement jusqu'à ce jour. Parmi les écrivains qui ont parlé des patois de France, les uns n'ont rien dit des nôtres; les autres les ont rattachés au Bourguignon, ou les en ont séparés complétement; d'autres en ont fait des idiomes à part, sans caractère, et d'une valeur bien médiocre. Il est temps que ces patois soient connus et appréciés comme ils le méritent; et avant d'entrer dans les détails grammaticaux qui les concernent, je me hâte de constater un fait important, encore ignoré de tous les philologues.

La Franche-Comté se divise, quant au langage, en deux zones très-distinctes, à peu de chose près égales en superficie. L'une, au nord, tient à l'ancienne langue d'*Oil,* par ses patois qui se rattachent à ceux de la Bourgogne, de la Champagne, de la Lorraine, de l'Alsace et du pays de Porentrui. L'autre, au midi, entrevue ou

soupçonnée par M. Schnakenburg (1) et d'autres érudits, mais beaucoup trop restreinte par eux, appartient nettement à l'ancienne langue d'*Oc*. C'est au centre de la Franche-Comté qu'il faut fixer les limites si indécises encore des idiomes qui se rapportent au roman (2).

(1) Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires de la France, in-8, Berlin, 1840, page 35.

(2) Prenez une carte de Franche-Comté : de la frontière est, canton du Russey, tirez vers l'ouest une ligne presque droite, passant par le Russey, le Luhier, Guyans-Vennes, Flangebouche, le Valdahon, l'Hôpital; et de là redescendez au sud-ouest par Trepot, Foucherans, Tarcenay, Villers, Mérey, Montrond, Chenecey, Quingey; longez la forêt de Chaux, et arrivez au département de Saône-et-Loire, en entrant à peine dans l'arrondissement de Dole par la partie orientale et méridionale : tout ce qui est au nord de cette ligne, est de la langue d'*Oil;* tout ce qui est au midi est de la langue d'*Oc*. On conçoit qu'il ne faut pas prendre cette ligne de démarcation comme une limite rigoureuse qui sépare brusquement les deux idiomes : il y a des transitions insensibles de l'un à l'autre, comme cela a généralement lieu pour les patois néo-latins : quelques-uns des caractères de la langue d'*Oil* franchissent la ligne, et alternativement : ainsi à Tarcenay, Villers-sous-Montrond, et bien avant dans le canton d'Ornans, on trouve l'imparfait de la langue d'*Oil*, *i-aimoue, nos aimin*, quoique là déjà on trouve les autres formes de la langue d'*Oc* et sa vocalisation, les flexions du pluriel différant de celles du singulier, etc., et au contraire, on trouve l'imparfait de la langue d'*Oc*, *i-amâve*, bien au-delà de la ligne donnée, dans la plus grande partie de l'arrondissement de Montbéliard, et dans quelques cantons de celui de Baume. De même, si dans chacune des deux zones les caractères généraux des patois sont semblables, il y a une foule de propriétés particulières qui établissent des groupes souvent très-divers, comme dans le midi de la France : ainsi, pour ne parler que du département du Doubs, le canton de Montbenoît, P., a un langage très-distinct de celui qu'on parle plus au midi; dans le même canton, Arc-sous-Cicon diffère beaucoup de Montbenoît; et il y a dans les environs de Morteau et du Russey des particularités qui font des patois terminant cette zone un ou deux groupes très-remarquables.

Les caractères généraux des patois de la langue d'*Oc* (que je désignerai à l'avenir par les seules lettres *Oc*.), sont : les signes de déclinaison, ou des terminaisons différentes pour le singulier et le pluriel dans les substantifs féminins ; des conjugaisons presque identiques avec celles des langues néo-latines du midi ; une vocalisation variée dans les terminaisons verbales ; l'absence du son *oi* dans les lieux qui ne sont pas des lieux de transition ; une prosodie marquée, aussi sensible que la prosodie du Midi la mieux caractérisée, etc.

Les caractères des patois de la langue d'*Oil* (que je désignerai par *O*.) sont l'absence du signe de déclinaison ; la substitution de l'*e* muet à la riche vocalisation des terminaisons verbales ; le son *oi*, souvent plus multiplié qu'en français ; des conjugaisons à formes contractées, usées, qui n'offrent pour plusieurs temps que deux terminaisons ; la prosodie française ou bourguignonne, etc.

I. LETTRES.

Voyelles.

I. *Voyelles propres.*— 1° Toutes les voyelles, diphthongues et nasales de la langue française.

2° Quelques voyelles indécises, telles que *a* tenant le milieu entre *a* et *o*, M. Ba. Lo. ; — *ê* entre *é* et *á* long, M. Ba. J. ; — *an* entre *an* et *ain*, J., etc.

3° Quelques diphthongues, ou réunion de voyelles s'entendant chacune distinctement dans une seule syllabe. Telles sont : *Eü*, avec *e* plus ou moins ouvert et rapide ; *i sèü* je suis, *pèü* peur, G. ; *chêuma*, avec *u* à peine détaché, Lo.—

Ao, avec *a* à peine sensible et *o* long, pour *ô* ou *au* : *caôte* côte, D. — *Aï*, *èï*, *oï*, *uï*, etc., avec *i* presque insensible, qu'il serait mieux de souscrire : *Raï* roi, *maï* moi (Chapelle-des-Bois, P.) ; *saï* soir, *tèï* toit, *etèïla* étoile, *caïche* poêle, *abêïrieu* abreuvoir (Genod, Lo.). Cf. les idiomes de la France méridionale, où ces sons abondent : *païre* père, *caïre* coin ; dans Jasmin, *pay* père, *payri* grand-père, *aygo* eau, *rey* roy, *peyro* pierre, *beyre* voir, etc. ; E. *rey* roi, etc. — *Aé* pour *aï* ci-dessus, avec *é* rapproché d'*i* et presque insensible : *vaé maé* vers moi, *baére* boire, *traé maé* trois mois (Saint-Laurent en Grandvaux, SC.), etc.

4° *In*, dans la partie O., garde généralement, au lieu du son français *ain* ou *ein*, le son aigu qui fait entendre l'*i* en laissant à la voyelle sa nasalité : *bin* bien, *chin* chien, *nous olin* nous allions, etc. En Oc., *in* retient la prononciation languedocienne : *bèn* bien, *tsèn* chien, etc.

Nota. Le son *oi* français existe à profusion dans la partie O. : *soin* sein, *boutoille* bouteille, *soille* seigle, *soille* seille ; en Oc. il n'existe que dans des mots empruntés au français ; et dans les mots où le patois a gardé ses allures, l'*oi* français est *è*, souvent assez ouvert pour devenir *a*, *aï*, *aé* : *Mè*, *ma*, *maï*, *maé*, moi ; *rè*, *ra*, *raï*, *raé*, roi ; *tèla*, *tèïla*, *tala*, *taïla*, *taéla*, toile ; *fèn*, *fan*, foin, etc., P. J. Au surplus, voyez ci-après l'article *Prosodie*.

II. *Voyelles muettes.* — Outre l'*e* muet, admis partout au moins dans quelques mots, les patois Oc. prennent habituellement pour finales, dans les flexions des noms et des verbes, les voyelles *a*, *è*, *o*, *ou*, *i*, *an*, *on*, qui se prononcent si légèrement qu'elles ne peuvent entrer dans les vers que comme rimes féminines. Je les écris ici en italique :

Bin de bràva gent vourrin
Fâre aivó nous lou chemin,

Bin das fanna, das béçol-*a*,
Das gros moucé de dévot-*a*. (Cant. de Vancl.)
Lai ionnè surveuir-*an*
D'un gran empressement;
O l'envi préparir-*an*
Toutè un compliment. (Cant. d'Arbois.)

Cf. les vers languedociens :

Pel prumè cot eu m'embrassau, el plour-*o!*
Qu' as a ploura? perqué quitla l'oustal?
Perqué dacha de pichons que t'ador-*on?*
Oun bas, payri? — Moun fil, a l'espital :
Acos achi que lous *Jansemins* mor-*on*.
Jasmin, *Mes Soubenis*, 1

III. *Mutations dans les voyelles.*— Chacun de nos patois a sa vocalisation propre et de prédilection, et il faudrait de longues pages pour exposer un peu complétement celle d'un seul village. Ici on dorise, et l'*a* domine; ailleurs c'est *aî, è, é;* ici l'*o*, l'*ou*, là l'*eu* ionien, etc. Mais cette vocalisation, variée d'un point à un autre, est toujours appliquée très-logiquement dans chaque lieu.

Voici les principales différences qu'il y a quant à la vocalisation entre le français et nos patois. Elles tiennent ou au génie local ou à l'étymologie :

A bref français est remplacé : tantôt, O., par *ai* bref prononcé *è*, *velaige, montaigne, vaiche, paite, chait, aittraipá* (attraper); — tantôt, Oc., par *á* ou *aî* allongé à cause de l'accent tonique, *velâdzou, velaîdzou, montâgno;* ou par *o* bref, *votso, poto, tsot, otropaî,* P.

A long, quelquefois par *aî*, Oc. : *laî* lard, *paî* part, *baîti* bâtir, P.

Ai quelquefois par *a : brâse, âse, mâtre, fâre, pâ* paix, O., Oc.; — quelquefois Oc. par *é* fermé long : *ése, mé-trou, fére,* P.

Ain, quelquefois par *an : pan, man, fan* faim, O. Oc.

An et *en*, quelquefois par *ain*, Oc. : *dains* dans, *quaind* quand, *quain* (L. *quantus*) quel, *alain* allons (forme C. ordinaire, *olan*); — souvent, P. J., par *a*, *è*, *o*, surtout dans les finales : *dza* gens, *da* dent, *va* vent, *ra* (ailleurs *ran*) rien, *via* vingt (aill. *vian*), *oléva* (aill. *olévan*) allions, allaient, P.; *dzo* gent, *vo* vent, *alâvo* (*alâvan*), M. P.— De même, O. et Oc., les prépositions *en* et *entre*, se changent en *ai* ou *o*, *aitre* ou *otre : aiboussou* (B. *embossoir, emboussoir*) entonnoir, *aitaraî* enterrer, *aitrepri* entrepris, Vill.-s.-Montr., *aitarâ*, Vaire, B., *otarâ*, M. Ba., *otreteni* entrenir, *omé* (v. fr. *en mi*) au milieu de, etc. — *A*, *e*, *o*, pour *an*, sont brefs dans les substantifs : *dza*, *vo;* muets dans les flexions verbales *oléva*, *alâvo*.

Au est souvent changé en *â*, M. P. J. : *hâ* haut, *tsâ* chaud, etc

E fermé des prépositions *dé*, *dés*, *é*, et des mots où il a été substitué au *s* primitif, est remplacé : tantôt par *â : dâveti* dé-vêtir, *dâsôbèï* désobéir, *âgrenâ* égrener, *âcoule* école (*schola*), *âponge*, *âpunge* éponge (*spongia*), B.; — tantôt par *è* ouvert et bref : *dèvître*, *dèsôbèï*, *ècoulo*, P., *ècu* écu, *ètaule* étable, B.

E ouvert, tantôt par *a* ou par *aî*, surtout avant *r* qui se supprime souvent : *parche*, *varge*, *târe*, *gâre*, perche, verge, terre, guerre, *va* vert, *vâ* ver, *lantâne* lanterne, *miâle* merle, *vacha* verser, *machi* merci, B. S. et quelquefois J.; *huvaî* hiver, *lantaîna* lanterne, P. J.; — tantôt, mais plus rarement, par *o* bref : *so* sec, *vo* verd, *voce* vesce, *vosse* vesse, *mâtrosse* maîtresse, O.

O bref, par *ou : roube*, *pouche*, *ivrougne*, *rougne*, *boune* bonne, *coume* comme, *mouquâ* moquer, *voulâ* voler, D. S. J.— Cet *ou* est souvent alongé, même dans la région

O., par l'accent tonique, lorsqu'il est à la pénultième du mot et suivi d'une voyelle muette : *âcoûlo* école, *foûle* folle, *fioûle* fiole, *reloûge* horloge, *coûne* corne, *coûde*, *poûte* (*d* et *t* C.) corde, porte, B. (on dit aussi *relôge*, *cône*, *côde*), etc.

O long, et *ou* long, par *oû* et *ô*, *eu*, *u*, etc., selon les lieux : *drôlou*, *droûlou*, *dreûlou*, *drûlou*, jeune garçon, P. J., *rougeûle* rougeole, *keûle* colle, *releûge* horloge, D. S. J.; *bôle* boule, *sôlai* lasser (v. fr. *saouler*, I. *satolare*, L. *saturare*), *rôlâ* rouler, *cô* coup corps, *fô* fou, *tchô* chou, *cllô* (*ll* mouill.) clou, D. S., et encore, *boûle*, *soûlai*, *roûla*, *coû*, *foû*, *tchoû*, *clloû* ou *kioû*; ou ailleurs *beûle*, *keû*, *feû*, etc. (cf. dialect. grecs ἔρχου, ἔρχευ).

Ou bref, par *o* bref : *âtope* étoupe, *tot* tout, *tonâ* tourner, *sope* soupe, Lu., etc; ou par *eu* bref : *âteupe*, *teut*, *teunè*, *seupe*, S. D. J.

Ui, quelquefois par *eû* : *masheû* (v. fr. *maishui*) désormais, *neû* nuit, *enneû* ennui, *meû* muids, *keûsse* cuisse, *aigueuille* aiguille, *treue* truie, *seûte* suite, *eûle* huile, *i seû* je suis, *keûre* cuire, etc.; — ou par *u* : *mashu*, *aigulle* (*ll* mouill.), *i sû*, *cû* cuir, *lure* luire, *condure* conduire, *lu* lui, *celu* celui, *cetu-ci*, *ç'tu-ci* (v. fr. *cestui-ci*) celui-ci, *trute* truite, O. Oc.

Nota.— 1° Dans le corps du mot, toutes les voyelles peuvent, pour la rapidité, s'atténuer en *e* muet, ou même disparaître entièrement : *gretillie*, dimin. de *gratter*; *raicène* racine, *âpeune* épine, *coutcheune* (v. fr. *courtine*) rideau, *revére* rivière, *tsemenô* cheminée, *cevére* civière, *devenaî* deviner, *dâpoitrenaî* (dé-poitriner) débrailler; *aibandenâ* abandonner, *moissenaî* moissonner, *padenaî*, *padjenâ*, *pouèdjenâ* pardonner, *gresèle* groseille; *dremi* dormir, *crevi* couvrir, *fremi* fourmi, *aujedeu*, D. S., *adzedû*, P., aujourd'hui;

femie fumier, *femére* fumée, *prenelle, penelle* prunelle, *lènne* lune, *tepin* (*tupin*, *toupin*) pot, *plemaî* plumer, *ailemá* allumer, *requelá* reculer, etc., O. Oc.—*Gat'llie* chatouiller, *bab'lli* babiller, etc. Ces formes surtout sont fréquentes dans la région Oc. : *teri* tirer, *veri* tourner, *mèz'ri* mesurer, *orevaî* arriver, *lèm'ni* (luminier) sacristain, *trevougni* (ailleurs *tirvougnie*) molester, *dre* dire P. (cf. les dégradations latines du simple au composé ou dérivé, *jacio rejicio reicio*, *facio reficio, audio obedio,* etc. ; celles du L. au fr. *minare* mener, *mina* menace (de *manus* main, poing), etc. ; du v. fr. au fr. *surpelis* (BL. *superpelliceum*) surplis, *berouette* brouette ; du franç. : *essaim* essemer, *grain* égrener.)

2° Quelques patois sont chargés de mots où entrent les diphthongues *oua*, *ouaî*, *ouè*, *ouo* : *fouá* fort, *mouètche* mouche, *vouotso* vache, *i touône* il tonne, etc. Voir, pour l'explication de ces formes très-remarquables, l'article *Prosodie*.

Consonnes ou articulations.

1. *Consonnes propres.*— Outre les articulations françaises, qu'ils emploient toutes, la plupart de nos patois en ont d'autres, qu'on retrouve jusque dans les langues les plus anciennes.

1° La chuintante *ch* est : 1° *tch* avec *t* fort, *tch* avec *t* plus ou moins faible et *ch* suivi d'un son mouillé presque imperceptible : *tchin* chien, *tchevau* cheval, *tchartchie* chercher, B. M. V. Lu. (cf. *ch* E. qui se prononce *tch* ou *dch* avec un son légèrement mouillé, *muchacho*, pron. *moutchiatchio* avec *i* presque nul ; cf. I. *ci* qui se prononce *tch*, *ciascheduno*) ; — 2° *ts* : *tsèn*, *tsevau*, *tsouá*, *tsartsi*, P. (cf. B.-Limousin *tsè*, *tsoval*, *tsartsa ;* Auvergne) ; — 3° *s* prononcé en avançant la langue entre les dents, Lo. SC. : *çèn*,

çarçè, Aromaz, Lo. (cf. *ç* bressan, *ç* ou *z* E., *th* angl., θ grec mod., et vraisemblablement le θ grec anc. : θεός, πάρθενος, Eol. σιός, πάρσενος), etc.

J, douce de *ch*, est : 1° *dj*, *djudje* juge, *velaidje* village, *tchardjie* charger, *maindjie* manger, Ba. M. V. Lu.; — 2° *dz* : *dzudzou*, *velâdzou*, *tsardzi*, *maindzi-moudzi-medzi*, P. J.; — 3° *z* prononcé comme le *ç* des mêmes lieux en avançant la langue entre les dents : *velázou*, *Zèneü* Genod (cf. Lg. Prov. Lim. *jutge*, *judje*, *dzudze*, *partadge*, *portadze ;* cf. I. *z* qui se prononce quelquefois *dz*.

2° *D* et *t*, après *r* supprimé, subissent dans une grande partie de la Province des modifications notables, très-rares en Oc., très-communes et presque générales O.

Le premier degré qui les éloigne de leur prononciation ordinaire, est un renforcement qui consiste à les prononcer en appuyant plus ou moins la langue contre le palais au haut des dents, ou contre les dents en les serrant : *païda* perte, Chapelle-des-Bois, P., *poûte* porte, Vill.-s.-M. B.

Le deuxième degré ajoute à la prononciation naturelle un mouillé très-sensible. Prononcez *moudiu* mordu, *poutiu* trou, de manière que l'*i* se lie rapidement à l'*u*, et que l'articulation du *d* et du *t* soit assez indécise pour que l'oreille ne distingue pas sûrement si vous prononcez *diu* ou *ghiu*, *tiu* ou *kiu ;* vous avez une idée exacte de cette articulation avant une voyelle sonore. Mais souvenez-vous qu'elle est la même devant *e* muet : *côde* corde, *poûte* porte, et même quelquefois devant une consonne : *môdre* mordre, *padre* perdre.— La plus grande partie de l'arrondissement de B., le département de la H.-S. presque tout entier, et un quart à peu près du J. prononcent ainsi. (1).

(1 L'édition 1750-1751 des Noëls de Besançon, où cette articulation foisonne, a différentes orthographes pour la rendre : on y lit

Poûthe prononcé avec emphase est bien près de *poûtche,* et *tch* est un troisième degré de cette articulation, presque général dans les arrondissem. de Ba. M. Lu., où il a encore ses nuances fortes, mignardes, mouillées, etc. : *fôtche-fouôtche-foûtche* forte, *câtcho* cartes, *coutchi-q'tchi* jardin. — Le *dh* est remplacé par *dj,* aussi plus ou moins dur, mignard, mouillé, etc. : *padju-pouèdju-pedju* perdu, *padjenâ-pouèdjenâ* pardonner, *côdje-couôdje-coûdje* corde.

Enfin, dans les mêmes parages, *d* et *t* disparaissent quelquefois, et il ne reste de *tch* et *dj* que *ch* et *j : poûche* porte, *coûje* corde, etc. — *J* seul est assez rare après la suppression de *r ;* mais, en dehors même des limites assignées, il remplace assez souvent le *d,* si *r* a été conservé : *parge* perde, subj. B.; *courjon* cordon, *pourju* perdu, *mourju* mordu, Vill.-s.-Montr.

D'après cet exposé, on voit qu'outre le son naturel de *d* et t, nous avons 1° *d* et *t* dental : *pôte, poûte ;* 2° *d* et *t* mouillé, plus lingual que dental ou palatal : *côdhe, poûthe ;* 3° *d* renforcé de *j*, *t* renforcé de *ch* mouillé ou non : *coûdje, poûtche;* 4° *j* pour *d*, et *ch* pour *t : coûje, poûche;* c'est-à-dire quatre articulations diverses, dont chacune a encore ses nuances de village à village, d'individu à individu. Souvent même deux de ces quatre articulations sont employées dans le même lieu : par exemple, à Vill.-s.-Montr., les hommes disent plu-

poutiu, etc., *pouëtu, taëdan, poudu,* etc., le plus souvent par redoublement de la consonne, *gadde* garde, *pouddu* perdu, *coutti* jardin, *outtè* gâteau, etc. L'édition de 1804 a adopté *dh* et *th*. Il faut un signe propre, par exemple un simple point sous *d* ou *t*, comme dans le Sanskrit, pour suppléer à ces signes composés, très-imparfaits au point de vue scientifique. C'est donc sous toutes réserves que je me servirai désormais, faute de caractères propres, du *dh* et du *th*, qui m'épargneront la parenthèse (*d* ou *t* comtois), que j'ai employée jusqu'ici.

tôt *poûte* avec *t* dental, les femmes et les enfants *pouthe* avec *t* mouillé.

II. *Accidents dans les consonnes.* — Je ne signalerai ici que les faits généraux, ou les détails extraordinaires.

1° *L* se change quelquefois 1° en *n : netille-neteuille* lentille, *con'za* colza, D. (Fl. *koolzaad* chou-graine); 2° en *m : meteuille* lentille.

L se change assez souvent en sa forte *r : mir* miel, SC., *aîrbèpena* aubépine (L. *albaspina*), *servâdzou* sauvage (I. *selvaggio*, du L. *silva*), Lo., *sereil, seroille* soleil, M. G. — Quelques villages, Lu., ont une habitude marquée de ce changement. Plancher-les-Mines : *chanderouse* chandeleur, s'*agerongnie* s'agenouiller, *couèrongne* quenouille, *morade* malade, etc.; Corravillers : *djora* geler, *vora* voler, *ora* aller, *gorâ* goulée, *côre* bonnet, *orouate* alouette, *soré* grenier, *teure* toile, etc. (Cf. quelques patois du Cantal, du Var; les patois I. de Gênes, Milan, Parme, Pise, Rome, Naples, Calabre, Sicile, Sardaigne; le Portugais, etc.)

L se mouille fréquemment dans les parties occidentales de S. : *tranquille, habille* adj., *mille, pille* pile, *enfillé* enfiler, G.; *peille* boule, balle (L. *pila*), cant. de Vitrey (cf. Bourguignon ; *immoubille*, *fertille*, dans Jasmin, etc.). — Ces *ll* se substituent souvent ailleurs à *l* ou à d'autres consonnes dans la conjugaison des verbes, quand il y a eu apostrophe : *v'llè* vouloir, *p'llè* pouvoir, *s'llet* suivi, D. S.

L, après une consonne, se mouille presque toujours, surtout en O. Ce mouillé a lieu : 1° avec un tournoiement de langue souvent plus fort qu'en français, et je le rends alors par *ll : plleuraî* pleurer, *cllâ* clair, *glloûre* gloire, etc., D. S. J.; — 2° le plus souvent par une simple atténuation de *l* en *i : bian* blanc, *kia* clair, clef, *kioû-kiô* clou, *fiâme*

flamme, *fian* flanc, *ghian-aghian* gland, *piantâ* planter, *pièn* plein, *pion* plomb, *piu* plus, *piume-pieume* plume, *pieuge* pluie (cf. Ital. *bianco*, *chiaro*, *chiave*, *chiodo*, *fiamma*, *fianco*, *ghianda*, *piantar*, *pieno*, *piombo*, *più*, *piuma*, *pioggia*), etc.

Quelquefois la combinaison *gl* se mouille de telle manière que le *g* disparaît entièrement, et qu'on n'entend que *ll* mouillés, ou même *i* seul : *eillise* église, P., *iaice* glace, *ian* gland, Lu., etc.; quelquefois *gl* semble changé en *d* : *dian*.

Les combinaisons *cl* et *fl*, plus rarement *pl*, subissent, Ba., M., Lu. et Porentruy, une modification très-remarquable : elles se changent en *ch* français : *chaî* clair, clef, *chô* clos, *cheuche* cloche, *choulâ* clouer, *onchot* (*oncllot*, B.) oncle, *fenonche* furoncle; *châme* flamme, *cheuri* fleurir, *cheurie* (B. *fleurier*) un charrier, *chôtâ* (B. *floutâ*, I. *flauto* flûte) siffler, *sochai* souffler, *enchâ-ochâ* enfler, *ronchâ* ronfler; *cheuraî* pleurer, etc., et ce *ch* a la prononciation pure du *ch* français, quoique, dans les mêmes lieux, on prononce *tch* ce que le français écrit *ch* : *tchevau* cheval (cf. Port. qui a souvent procédé de la même manière : *chave* clef, *choca* sonnaille, *chouvir* clore, *chamma* flamme, *chorar* pleurer, *chaga* plaie (*plaga*), *chover* pleuvoir, etc.; cf. aussi les autres modifications subies par ces lettres dans quelques patois I. *chiù*, *chiazza* (1), (pr. *kiù*, *kiaz*), l'E. *llave*, *llamma*, *llorar*, etc.).—Quelquefois le *ch* se change

(1) C'est cette articulation qui a donné à notre langue *chamade*, *cheville* (Por., *chamar* appeler, L. *clamare*; *chavella*, L. *clavicula*, de *clavus* clou), etc. C'est elle qui explique des mots patois autrement inexplicables : *chavé*, *chairé* fléau (L. *flagellum*, C. *flavé*, *flairé*); *chairote*, verdier (*flavus* jaune, C. *jaunerote*), Lu.; *chèle* faible (*flebilis*), Ba. M.

en *s* par euphonie : *sutche* cloche, *sordgenot* enfant de chœur (v. fr. *clergeon*, diminutif de *clerc*), M.

A Jougne, Mouthe, D., l'altération de *fl*, *cl*, se rend par un son particulier, qu'aucune combinaison de nos lettres ne peut rendre, et qu'il faut avoir entendu : c'est une expiration très-forte, qui n'est ni *ch*, ni *s*, ni *k*, quoiqu'elle s'en rapproche à certains égards : *quemaî-hhiou* crémaillère. Ailleurs, *cl* semble changé en *t* : *tiouche* cloche, *tioû* clou.

2° *N*, comme nous l'avons vu, se supprime souvent, même dans le corps du radical : *vodre*, vendre, *moton* menton, *moise* table (*mensa* L.), *mitenain* maintenant, M. Ba., *vadre*, *radre* (*reddere* L.), P.; *djète* jante, *pifeu* (*pinfou*) houx, *écouè* encore, *dimouège* dimanche, *biè*, *bė* bien, Lu. Cf. ἱστάς (ισταντς) ; L. *sermo* (*sermon*), etc.; I. *mese*, *misura*, *pesare*, *preso*, etc., mois, mesure, peser, pris, du L. *mensis*, *mensura*, *pensare*, *prensus*, etc.; Ca. Lg. BBr. où *n* disparaît si fréquemment : *efan* enfant, C. *ėfan*, *âfan*, *ofan*.

N s'insère dans quelques mots : *pingeon*, *cementiere*, D. S. J. de même *aimin*, *ennemin*, *revenun*, G., *pénson* poisson, SC. Cf. Bourg. *aimin*, etc., fr. lanterne (*laterna* L.) ; L. *frango*, *tango*, etc., ῥήγω, *fregi*, *fractum*, etc, λανθ-άνω, μανθ-άνω, πυνθ-άνομαι, de λήθω, etc.

N s'adoucit en *gn*, surtout après suppression de *r* : *jougnâ* journée, *côgne* corne, *lantâgne*, qui dans les mêmes lieux s'énoncent aussi *jounâ*, *cône*, *lantâne*, etc. Le *gn* abonde dans quelques patois.

N se change quelquefois en *r* : *arme*, *aîrma* (L. *anima*), âme, D. J., *prumon* poumon (πνεύμων), SC. Le patois saugeais affectionne spécialement cette modification, que je n'ai trouvée nulle part aussi commune : *lera* lune, *dze-*

rença génisse, *senénra* semaine, *ferétra* fenêtre, *avénra* avoine, *dèdjuron* (*dâjûnon* B.) déjeuner, *boura* bonne, *m'r enfant* mon enfant, *s'r énou* son âne, *messeraî* moissonner, *meraî* mener, *paiderai* pardonner, *mainterant* maintenant, *neret* (*nenet*) non, etc.

3° *R* se change quelquefois en *l* ou *n* : *celèse* B., *çorège* Lu., cerise ; *peuli* pourri, *couquenille* (*coquerille* B.) coquille, escargot, Lu.

R se retranche : 1° à la fin des mots, *olâ, fini, pouvoi, vouloi-v'llè, maingie-moudzi* manger ; *premié, poumie-poumi; fie* fier, adj.; *fâ* fer, *pâ* part, *trésô, cô* cor, corps, *tô* tort ; *cou* cour, court adj. et v. *maivu* mûr, *paivu-peu* peur, *voulou* voleur, etc. — 2° Dans le corps des mots devant *d* et *t*, *l* et *n*, *s* et *c* doux, *cl : gade-gadhe* garde, *poutaî-poutha* porter, *pala* parler, *covane* caverne, *bône* borne et borgne, *fôche* force, *cèelle-çoelle* cercle, etc. Il ne se perd jamais devant les autres consonnes.

Cette suppression a pour effet : 1° de renforcer et d'allonger très-souvent la voyelle qui précédait *r*, du moins dans les subst. terminés par *e* muet : *côdhe* corde, *lantâne, miâle* merle, *ècôche* écorce, etc. ; — 2° de faire plus facilement changer *n* en *gn* dans certains patois : *fougnot* (fourneau) poêle, *cougnot* cornet, etc. ; — 3° de modifier essentiellement le *d* et le *t* qui suivent *r* (voir ci-dessus) : *câthe, câtche, câche ;* — 4° de modifier *s* et *c* doux, qui alors se changent presque partout en *ch : machi* merci, *renvacha* renverser, *gachon-gaichon* garçon, *fôche* force, *bouche* bourse, etc. (cette mutation n'a pas lieu si facilement, non plus que celle du *d* et du *t*, dans la région Oc.); — 5° de modifier en *ouo*, *ouè*, la finale *our* de quelques patois : *bonjouo* bonjour, *couo* cour, court, cours, *touo* tour, *fouot* four, B. G. Ba., et encore *bonjouè*, *couè*, etc.

4° *S* se change en *ch* dans plusieurs patois, surtout M. Lu. P. J. : *cheu-chu* suif, *dèchu* dessus, *èchure* essuyer, *déchendre, èch'toumai* estomac, *keûche* cuisse, *vaché-véché* tonneau (*vassé* B.), *chenti* sentir, etc. ; — 2° en *f*, autre espèce de sifflante, dans quelques lieux du J. méridional, et cette mutation très-remarquable s'applique quelquefois au *ch : lenfieu* (linceul) drap de lit, *tsafepaille* (*chauche-paille*) cauchemar, *lafieu* (C. *lassé, laché*) lait, *renfi* rincer, *panferot* (C. *pansirot pansurot*) estomac, *dzufiânna* gentiane, *muffa* rate (Lo. *murfa*, de l'I. *milza, l* en *r*), etc., les Bouchoux, SC.; — 3° quelquefois, en *dz*, J. : *pudze* puce, *radze* racine, *sadze* (C. *sausse*) saule, *peûdzou* pouce, etc., SC. Lo.

5° *Z* se change en sa forte *j* dans plusieurs patois, surtout J. Lu. et M. : *ougé, ouogé* oiseau (I. *augello*, d'*avicella*); *se cogie* (*coisie* B.) se taire, *ragugie* aiguiser, *neujate* noisette, *rajon* raison, etc.

Rien de particulier sur les autres consonnes, sinon que celles de même ordre s'échangent facilement : *b*, *p*, *v*, et *f*; *k* et *g* dur, etc.

Le *G*, ou à raison de l'étymologie, ou par un reste d'influence germanique, est ordinairement changé en *v* dans *va* gué, *vépe-vépre-vouépre* guêpe, *vadâ* garder, *revadâ* regarder, *vâtie* regarder, *vâre-vôre* guère, *vari-vouari* guérir, *vauzon* gazon, etc.

Le *H* s'aspire rarement, et seulement comme en français.

Je ne connais dans nos patois aucune aspiration gutturale analogue à celle de l'Allemand, de l'E., de l'Arabe. S'il en existait, ce serait sur les confins de la Lorraine, où *s* subit une mutation très-singulière.

Nota. J'aurais pu signaler beaucoup d'autres modifications accidentelles des voyelles et des consonnes. Les détails que

j'ai présentés suffisent pour donner une idée générale de ces modifications.

Je ne dois pourtant pas omettre un fait qui concerne le J. méridional : l'*e* fermé s'y trouve très-fréquemment changé en *i : tini*, *vini*, *priti* pétrir, *érina* (C. *èrena*) éreinter, *siri* (C. *seri*) seran, *dzirine* poule, *pitet* petit, *dz'irou* j'étais (les Bouchoux, SC.) ; et peut-être faudrait-il voir dans ce changement un nouveau point de contact avec le Lg. dont l'*e*, beaucoup plus fermé qu'en français, se rapproche de l'*i*. Voyez ci-dessus *vaé maé* avec *e* presque semblable à un *i*.

II. PARTIES DU DISCOURS.

Article.

Dans le tableau suivant, les formes de la région Oc. sont les premières; celles d'O. viennent après le tiret. Les formes entre parenthèse n'appartiennent pas à la région Oc., et ne sont en usage que sur la ligne de transition.

MASCULIN.	FÉMININ.
Singulier.	
Lo, lou, le.— Lou, lo, lu, le.	La, lo (lai).— Lai, la.
Du, — dou, du, di.	De la, de lo, do (de lai),— de lai, de la.
A, u, i, — â, au, ou, u, i.	A la, o lo, â lo (ai lai),— ai lai, a la.
Pluriel.	
Los, lous, leûs, lés, lès (lâs), — Lâs, lès, lés.	Lès, lés (lâs),— Lâs, lès, lés.
Dos, deùs, dès, dés (dâs), — dâs, dès, dés.	De lès, dès, dés (dâs),— dâs, dès, dés.
Os, eùs, ès, és,—âs, ès, és, us, is.	A lès, ès, és (âs), — âs, ès, és, us, is.

Dans les subst. commençant par une voyelle, on procède comme en français : *l'*, *de l'*, *à l'*, pour *le*, *la*, etc. Le *s* des formes pl. se lie à la voyelle avec le son du *z;* dans quelques villages J., il prend devant un mot commençant par *i* le son

du *j* qui sert de liaison et remplace en même temps l'*i* initial du substantif : *l'iu* l'œil, *l'ia* l'œuf, *leû-j-u, leû-j-a.*

Remarquez : 1° les contractions *dou, dos*, etc., et surtout au f. *do* de la ; cf. l'article Por. *dos* des, *da* de la, etc., et pour le nomin., l'art. E. *lo*, le Lg. *lou*, etc.— 2° Les articles non contractés du féminin plur. *de lès, a lès,* que je n'ai encore pu trouver pour le masculin. Dans quelques lieux *de lès* est article défini et indéfini (les Bouchoux) ; dans d'autres (Genod), *dès* sert pour l'art. défini, et *de lès* seulement pour l'indéfini : *m'dzaî de lès alougnè,* manger des noisettes.

Nom.

I. *Flexions.*— Les noms masculins et féminins terminés par des sons pleins, sont les mêmes au singulier et au pluriel. Dans les masculins en *e* muet, cet *e* final se change presque toujours en *ou* dans la région Oc. : *l'oumou, les-oumou.* J'ai trouvé à Genod *l'oumè, leûs-oumè, lou pèrè, leûs pèrè,* et l'on pourrait croire que cette terminaison est un reste de flexion propre ; elle est du reste assez isolée, et peut n'être que la forme dimin. *et.*

Les noms féminins finissant en fr. par *e* muet, ont en Oc. deux terminaisons très-distinctes, l'une pour le singulier, l'autre pour le pluriel.

La fenn-*a*, la femme :	lès fenn-*e*, les femmes, SC.
La fènn-*a* :	lès fènn-*é*, SC. Lo. P.
Lo fènn-*o* :	lès fènn-*è*, P. Po. Lo.
Lai fann-*o* :	lâs fann-*è*, lieux de transition.
Lai fann-*è* :	lâs fann-*a*, P. M. Ba. B.

Ces terminaisons (identiques avec celles de l'I. *dona–done*, très-rapprochées de celles du Lg. *fenno-fenna, fennos-fennas*), sont muettes à cause de l'accent tonique de la syllabe qui précède. Mais si celle-ci est brève, ou que la voyelle qui caractérise le nombre fasse diphthongue avec

une autre voyelle, la muette devient sonore, quoique brève : *fontanneto-fontanneta* petite fontaine, *rendua* rendue, *bio* lessive, *pourjio* perdue, *lo mio*, *lo tuo-tio*, la mienne, la tienne, plur. *lè miè*, *lè tuè*, etc.

Quelques noms sont contractes : *ô* final très-long remplace *ato* ou *ado*, ancienne forme perdue : *annô* année, *tsemenô* cheminée, *menô* (B. *menée*) tas de neige. Le pluriel est très-remarquable : *annâïè*, *tsemenâïè*, *menâïè*, ou avec *ê*, *annêïè*, etc., P. (cf. v. fr. *anneie*, etc.).

Partout il y a quelques noms plus usuels, comme *père*, *mère*, *fille*, où l'*e* muet a prévalu.

II. *Genre.* — Il est généralement le même qu'en français. Mais il y a un assez grand nombre d'exceptions. Ainsi, le féminin est presque invariablement attribué aux mots : sel, serpent, poison, mensonge, rhume, sommeil, carême, carrosse, cran, saule, etc.; et le masculin à : semence, javelle, horloge, lente, sangsue, etc. Et il est à remarquer que ces mots ont presque toujours, dans les langues néo-latines, le même genre qu'en patois : *la sal* le sel, etc.

III. *Noms de nombre.* — Ils n'ont de particulier que leurs formes, très-diversifiées : O. *un*, *ûnne*, un, *ènne*, *ne*, une; Oc. *èn*, *on*, *ion*, f. *èna*, *ièna*, *iana*, *ina* : *na fènna*, *n'houmou*, etc. — *Deux* a en Oc. forme masculine et féminine : *dos*, m., *duves*, f., SC.; *douos*, *douès*, J. P.; *dos*, *duès-diès*, Vill.-s.-M., etc.

IV. *Noms des jours de la semaine.* — Ils subissent en Oc., comme dans le Ca. et le Lg., la transposition du mot *di* (L. *dies* jour) : Aromaz, Lo. : *delon*, *demâ*, *demécre*, *dejûdou*, *devéndre*, *dècèndou*, *dioumaïnne ;* — les Bouchoux, SC. : *dilon*, *dumaîr*, *dumécrou*, *didzue*, *duvéndrou*, *dissandou*, *diumênne ;* — le Sarrageois, P. : *londié*, *maîdié*,

demécrou, dzeûdié, devèndrou, tsandou, deménou. Et ainsi aux environs de P. où cette forme tend à se perdre.

V. *Diminutifs et augmentatifs.* — Les diminutifs abondent dans tous nos patois, comme en I. E. Por., etc. *Gachenot* petit garçon, *pérot*, *frérot-frérin*, *oncllot-onclin*, *ouselot* petit oiseau, *vélot-vélet-vélat* petit veau; *pouligot* poulet, *sautreligot* sauterelle; *tsevroulet* petit chevreau; *guenillon* petite guenille; *gobeluron* petit gobelet; *engouliron* entonnoir; *panerot* petit panier; *potin* drapeau; *billequin* petit billet, etc. — *Fillote-gachote-béçote-bécetamuniote* jeune fille; *vaichote-votseto* petite vache, *foyote* petite brebis, *pussenote* petite poule; *ratote-ratoulote* petite souris, *chousote* petite chose; *tantin* tante, etc.

Les augmentatifs sont plus rares : *bouébasson*, *dreuîllassun*, petit garçon déjà fort; *fènasse* grande femme; *fenasse-fenesse* graminée à haute tige; *pouérasse* grande peur, etc. (Cf. terminaison I. *asso-a*, E. *azo-a*, etc.)

Adjectif et participe.

I. *Modifications.* — 1° Ils subissent les flexions des noms : *santiblou* salubre, f. *santiblo*, f. pl. *santiblè*; *bé-bélo-bélè*, ou *bia-bialo-bialè*, beau, belle, belles; — *ainmaî*, aimé-ée-ées, *mourju-jio-jiè*, mordu-e-es, Vill.-s.-Montr.; *rendu-ua-uè*, etc.; *amaî-amô-amâïè*, aimé-ée-ées, P.

2° Les adj. en *ant*, *ent*, prennent rarement le signe du féminin : *piasant* complaisant, est de tout genre et nombre. (Cf. le v. fr. où l'on trouve à chaque instant cette forme invariable, ainsi que quelques autres; le fr. *grand'rue*, *grand'mère*, *mère grand*.)

3° Les adj. urbains *enfle*, *bourenfle*, *gonfle*, *trempe*, quelquefois *use*, etc., ne reçoivent pas l'accent aigu; et le patois

rural rend ordinairement cet *e* par *ou* : *enfiou*, *gonfiou*, etc. (Cf. I. *gonfio*, Piém. *borenfio*, etc.)

II. *Adverbes formés des adjectifs.*—Les adverbes en *ment* viennent incontestablement d'un adjectif féminin combiné avec le substantif *ment* (L. *mens*, esprit, manière) : bonnement *bona mente*, comment *qua mente* (voir Raynouard, Gramm. romane). Nos patois suivent la règle générale ; et selon qu'un adjectif est invariable ou variable, ou que sa terminaison féminine est en *a*, *o*, *è*, *e*, la syllabe qui précède *ment* se modifie d'après ces formes : *granment* ou *grammeent*, B.; *grantoma*, P.; *bélament*, Saugeais et J.; *balèment*, *balèmo*, B. Ba. M. P.; *béloma*, P.; *bèlement*, *bellemo*, S. B. Ba. M. Je ne connais qu'une exception : Vill.-s.-Montr. dit *bello*, et *bellèment* ; cela vient de ce que la terminaison actuelle *o* de l'adjectif a été substituée à l'ancienne *è*, dont il reste d'ailleurs plusieurs vestiges, *lleutè mére*, et qui est encore commune aux environs.

Quelques adverbes prennent une forme diminutive qui est à remarquer : *balèmentot*, *bellementot*, tout bellement.

Pronoms, adjectifs pronominaux et démonstratifs.

I. 1re Pers. — Je. Oc., *dze*, *ze*, rarement *i* ou *u* ; O., *je*, et ordinairement *i* (cf. I. *io*, *i'* dans les poëtes). — Me, régime. *Me*, Oc. et O.—Moi. *Mè*, *mèï*, *mêï*, *maï*, *maé*, etc., O., *moi*, *mè*. — Nous. Oc. en sujet, *nos*, *nous*, *neus*, *n's*, *ne*, *n'*, rarement *dze* du sing. avec verb. au plur., *on* avec verb. au singulier ; en régime, *nos*, *nous*, *neus*, *n's* ; O., en sujet, *nos*, *nous*, *neus*, *ne*, *n'*, dans la H.-S. et quelquefois D., *i* (comme en Bourgogne et dans les provinces du centre *je voulons*).

2e Pers. — Tu. *Tu*, *te*, Oc. O. — Te. *Te*. — Toi. Oc., *tè*, *tèi*, etc., O. *toi*, *tè*. — Vous. Oc. *vos*, *vous*, *veus*, *v's*, *ve*, *os*, *ous*, *on*, les cinq derniers seulement en sujet; O. *vos*, *vous*, *veus*, *v'z*, *ve*, *ous*, ces trois derniers seulement en sujet.

3e Pers. — Il et ils sujet : *il*, *el*, *al* devant une voyelle, plus souvent *l'* ; *i*, *u*, *è*, *a* devant une consonne; rarement *is*, *us*, *ès*, *as*, devant une voyelle. — Lui, régime indirect. *Li*, *lli*, *ll*, *leu*, *la*, etc., et de plus O. *lin*, *llin*. — Leur. *Lôs lous leus lus*, *llos llous lleus*, *ll*, et de plus, O., *lin*, *llin*. — Le, la, les, régime direct (voir l'article). — Lui, après une préposition, ou seul. *Lu*, *li*, etc. — Elle. *Li*, *lé*, *lèï*, etc. O., *lie*, *lé*. — Eux. *Llo*, *llou*, *llu*, *lleu*, ou bien *io*, *iou*, etc. Elles. *Li*, *lè*, Oc., *lie*, *lé*, O.

Après les verbes, dans l'interrogation, les pronoms prennent souvent d'autres formes : *qu'en saïe? qu'en saïou-t-u? vait-u? vot-u?* va-t-il? *vait-ile, vait-ille? vot-'le?* va-t-elle? *est-o, est-eù*, est-il? etc.

Dans la région Oc., les pronoms sujets se retranchent souvent, et c'est un rapport de plus qu'ont nos patois avec les langues méridionales : *E fouai : ne pui pa rèstaî couménl çain.... Ne meurètou piè d'ètre querâ veùte-nâfan : sèrëï dza trou èreù*, etc.; C'est fait : ne puis pas rester comment cela. Ne mérite plus d'être appelé votre enfant. Serais déjà trop heureux, etc. (Parab. de l'enfant prod. en patois de Genod, Lo.) *Que faîte su cela rotse?* Que faites-vous sur cette roche? S.-Laurent, SC. *Qu'ôle*, qu'il aille, Vill.-s.-M.

II. *Mon*, *ton*, *son*, qui perd souvent *o* devant une voyelle, *m'n*, etc., Oc. et O.; Lu., quelquefois *me*, *te*, *se*, forme du v. fr. *me pére*, *messire*. Le féminin et les deux pluriels suivent les formes de l'article local. — *Notron*, *noton* (cf. *mon* dérivé de l'accusatif *meum*), *notrou*, *noutrou*, *neutron*, *note*,

neute, etc.; pl. *noûs*, *nouns*, *neus*, *nos*, quelquefois en Oc. la forme singulière. De même *votron*, *voton*. *Lieutron*, *lieutrôu*, *lioutre*, *lioute*, *lieute*, *liute*, *lieu*, leur, etc. Les féminins prennent en Oc. le signe de la déclinaison : *neutra*, *neutro*, etc., plur. *neutrè*, etc.; quelquefois *llou*, *lleu*, etc., indéclinable. — *Lou mèn*, *mien*, *miénnou*, etc. Oc., *lou min*, *lou miênne*, *lou mun*, O. : ainsi *lou tén*, *tién*, *tin*, et plus souvent *tun*, *tûnne*; *lou sèn*, *sièn*, *sûnne*, etc. Les fém. sont régulièrement *miênne*, *tûnne*, etc., O.; en Oc., le plus souvent ils sont, comme dans les langues méridionales, *la mia lo mio*, *la tua lo tiò*, *la sua lo sio*, etc., plur. *miè*, *tuè*, etc.

III. 1° Ce, cette, ces. Oc., *celu*, *chelu* (*c'hllu*, articul. propre, Jougne), *celi*, J. P., *cetu*; *ceti*, etc.; et pour la brièveté *ç'lu*, *cel* (*e* muet), *ç'l*, *ç'tu*, *ç'ti*; fém. *cela*, *celo*, *ç'la*, etc., plur. masc. *celus*, *celès*, *cès*, *cheus*, etc., fém. *celè* *ceté*, etc. *Cel enfant*, *celu p'tet*, *celo fènno*, *celè votsé*. (Cf. *celu* avec E. *aquel*, I. *quello*, v. fr. *icel*; *cetu* avec E. *aqueste*, I. *questo*, v. fr. *cest*, etc., du L. *hic-iste*, *hic-ille*.)— O. *ce*, *ç'te*, *ças*, *cès*.

Ce : *çan*, *çain*, et par suppression de *n*, *ça*, *cè*, *co*, Oc.— O., *çou*, *ce*.

2° Celui, celle, etc. Oc., *celu*, *cetu*, comme ci-dessus : O., *ç'tu*, *ç'té*, *ç'tè*, *ç'tie*; plur. masc. et fém. *ç'té*, *ç'tè*, *cés*, *ceûs* (*s* dur); quelquefois fém. *ç'tie*.

En Oc., souvent au lieu du pronom, l'article : Genod, *li*, *la que vèndra*, celui, celle qui viendra; *leûs de Valfin*, les habitants de Valfin. Cf. οἱ τῆς Ἐδέσσης, ceux d'Edesse.

L'aounou luzis sur l'espaouleto en lano
Coumo sur *la* d'argen. (Jasmin.)

3° Celui-ci, etc. Combinez l'adj. précédent avec la prép. *ci*, qui a en Oc. les formes *ique*, *llique*, *inque*, etc., en O.

ci, qui (l. *qui*). Seulement pour éviter l'hiatus, Oc. ajoute une lettre euphonique : *celu-r-ique, celu-r-inque,* P. J., *cetiyque, liyque* (y mouillé), Genod, etc., *ç'tu-r-ique*, etc. — O. *ç'tu-ci, ç'tu-qui*, pl. *ç'té-ci, ç'té-qui, cé-ci, cé-qui;* fém. *ç'té-ci, ç'té-qui,* et comme si les deux éléments ne faisaient qu'un mot déclinable, *ç'té-cie, ç'téquie, ç'tiecie c'tiequie,* servant aussi pour le pl. — Ceci. *Çan-ique* (*an* nasal), *çanique, çarique, çanqui,* O., *çouqui, cequi,* etc.

Verbe.

I. *Conjugaison.* — Les langues néo-latines ont emprunté en grande partie leur conjugaison au verbe latin, en se bornant la plupart aux temps les plus simples dans chaque mode. Elles ont admis en outre des temps composés. Elles ont retenu du génie des langues autochthones l'usage des auxiliaires dans le futur et le conditionnel, qui, sous leurs formes simples en apparence, sont réellement composés. (Cf. le C. *il veut pleuvoir,* il pleuvra; les langues german. qui suppléent au futur et au conditionnel par des auxiliaires, je *peux*, je *veux*, je *dois*, etc. Cf. surtout la conjug. BBr. qui n'est que la combinaison d'un radical avec le v. *aller*, et qui a sans doute laissé à nos langues modernes les formes *andar cantando, leggendo,* I.; *il allait grandissant*, etc.)

Dans les temps latins conservés par elles, les langues modernes ont gardé la figurative, ordinairement prise dans la forme contracte que chaque temps pouvait avoir : *am-AB-am, am-AR-am, am-ASS-em.* Quant aux terminaisons personnelles, *am, as, at, amus, atis, ant, em, es, et,* elles les ont modifiées chacune à leur manière, en perdant ou changeant les finales de celles qui étaient de deux syllabes, en atténuant et en vocalisant les monosyllabes : ainsi *amabamus* est devenu *amabam', amaban; amabatis, amavaïs*, con-

tracté en *amavais, vas, ves, vis,* etc. Un coup d'œil sur la grammaire de chaque langue néo-latine démontrera la vérité de ces allégations ; et si dans chaque langue on descend à l'examen des dialectes, on y trouvera une variété étonnante de finales (cf. patois I. Lg. Provençaux, B. Limous.).

Ennemi des complications, le peuple, qui fait les langues, généralise autant qu'il peut les formes de son langage. Ainsi le fr. n'a pour toutes ses conjugaisons, au pluriel, que la terminaison *ons, ez, ent ;* il n'a qu'une forme pour ses imparfaits et conditionnels, *ais, rais,* etc. La même chose a lieu a différents degrés dans les autres langues. Ainsi, la 3e p. pl. à l'indic.-prés., double en I. *ano, ono,* double en E. *an, en,* est unique pour toute les conjug. en Provençal *oun,* dans l'idiome de Jasmin (Agen) *on,* dans le B.-Limous. *ou,* etc. Si quelques patois de ces provinces ont adopté une autre forme *an, en,* elle est toujours à peu près unique, parce qu'on a voulu simplifier : des quatre formes latines *ant, ent, unt, iunt,* une seule a prévalu, et s'est généralisée; elle passe même d'habitude à la 3e personne de tous les autres temps.

Ces remarques, si peu familières aux savants mêmes, étaient nécessaires pour que le lecteur pût mieux saisir les rapports intimes de nos patois avec les langues méridionales. Il verra, par les comparaisons que j'établirai, et qui le feront d'ailleurs pénétrer dans la formation des idiomes modernes, que, dans tout ce qui est essentiel, notre conjug. patoise d'Oc. est Italienne, Espagnole, Languedocienne, etc., et que les variétés accidentelles dont on pourrait se prévaloir pour nier cette identité existent partout.

Pour éviter la répétition des mêmes formes, je me borne à des tableaux partiels, présentant successivement chaque temps, et suivis des notes et des rapprochements utiles. Pour

avoir sur le même plan un plus grand nombre de formes, je ne présenterai qu'à la première colonne le radical, en avertissant qu'il peut subir d'ailleurs quelques variantes phoniques. Je sépare de la figurative du temps les finales qui caractérisent la personne. J'écris ces finales en italique quand elles sont muettes; au contraire, dans la citation des formes latines, j'écris en romain les finales que les langues modernes ont perdues, ce qui fera mieux saisir les rapprochements.

Je choisis le verbe *aimer,* me réservant de donner plus loin la conjugaison des auxiliaires. Et comme les rapports des temps entre eux sont plus à considérer ici que l'ordre établi dans les grammaires, je rapprocherai l'un de l'autre les temps à formes identiques ou voisines.

La première colonne, dans chaque tableau spécial des temps, appartient à la région O., dont un échantillon, qui est le patois de Besançon, suffit à cause de la similitude des autres formes O. — Les colonnes suivantes appartiennent toutes à la région Oc ; les localités citées sont dans le Doubs, Boujeailles, Dompierre, les Fourgs, Grand'Combe de Morteau, Jougne, Levier, Mouthe, le val du Saugeais; dans le Jura, les Bouchoux et Genod, que je désignerai dans ce chapitre par les initiales Bj. D. F. GC. J. L. M. S. Bch. G.— Les colonnes suivantes mettent en regard de nos patois les idiomes du midi, I. E. Lg. Pr. (Provençal).

1° *Infinitif.* Le *r* final est supprimé dans nos patois, à très-peu d'exceptions près. *Aimâ-aï-è-é*, O. et Oc. : *fini, recevoi*, *receva*, O.; *fini*, *reç'llè*, et plus souvent *recèvre-recêïvre-recédre-receûdre-reçudre-recîdre*, Oc. (L. *recipere*, Lg. *recebre*). Cf. les infinitifs languedoc. *ama*, *fini*, le Ca. *amar* où *r* ne se prononce pas dans la conversation, le fr. *aimer*, etc.

On voit par *recèvre* que l'infinitif passe d'une conjugaison à l'autre. Il en est ainsi dans plusieurs verbes : *sentre* sentir, *vêtre* vêtir, *secourre* secouer et secourir, *tsîdre-tsédre-chére-chare* cheoir, *beûdre-bourre* bouillir, etc. Cf. le fr. *quèrir* et *querre*, *courir* et *courre;* beaucoup de verbes en *ir* venus de verbes lat. en *ere : abolir*, *agir*, *emplir*, *ravir*, *tenir*, etc.

2° *Présent indicatif.*

	B.	GC.	M.	S.	L. Bj.	G.	Bch.	Pr.	Lim.	I.
Ainm-*e*,	è	*ou*	*ou*	*ou*	*ou*	*ou*	*ou*	*i*	*e*	o
	e	*a*	*è*	*è*	*è*	*è*	*e*	*es*	*es*	as
	e	*e*	*e*	*e*	*e*	*è*	*e*	*o*	*o*	a
	an	*o*	*è*	an	ain	(ain)	on	an	én	iamo
	â, ai	ai	é	ai, aitè	ai	aî	à	as	as	ate
	an	*o*	*on*	*ou*	*a*	*on*	*on*	*oun*	*ou*	ano, an

L'E. a pour terminaison *o*, *as*, *a;* pl. *amos* qui relie au Latin les formes des autres idiomes ; *ais*, *an*.

Les autres conjugaisons ont les terminaisons de la première. Ainsi, des radicaux *fin*, *recev*, *rend*, on a : *fin-iou*, *iè*, *ieu* (*eu* pour *e* muet), *ian* (*itè*), *ian;-recèïvou-recèvou-recivou*, *vè*, *ve*, *van*, etc. quelq. à la 2e et 3e sing. *recèï*, *recè*, *reci;-rendou*, *è*, et presque toujours 2e et 3e p. *rend*, *rè*, *ra*, etc. En Oc, presque partout les verbes en *ir* ont une autre forme, analogue à l'I. *finisco*, *capisco :* G. *finèïchou*, ailleurs *finichou*, *finiessou*, *finissou*, et cette forme passe même aux temps dérivés : *finissèrou*, *finissérou*, etc. G. *meurèïchou* je meurs.

Ou répond à la forme latine *o*, et souvent même Bch. a conservé l'*o* latin : *vivo*, *vèïo*, *tsaïo*, je vis, vois, chois.— *E* répond à *as* atténué ou à *es ; E* à *at ; An*, *ain*, ou *èn* Lim. à *amus* ou *emus* ; *A*, *aî* à *atis ; An* à *ant*, *ain* à *ent*, *on* à *unt*. Le *t* d'*ama-t*, *aman-t*, reparaît en patois dans l'interrogation : *aime-t-u?* aime-t-il? *aiman-t-u?*

Ain de G. est à peu près inusité ; on le remplace par l'impersonnel *on aime.*

Remarquez *aîtè* du S. employé aussi, mais vieillissant, à Bj. C'est la forme latine *atis* presque pure. *A* et *aî*, plus communs, sont toujours longs à cause de la crâse d'*atis, ais, as*, que la langue romane écrivait *atz.* — Dans les autres conjugaisons, la 2e plur. finit presque toujours par *tè : recèïté-recîtè, rentè, finitè,* Oc. En O., les deux formes ont cours : *finissa, receva, renda*, et plus souvent *finite, reçoite, rente.*— La terminaison *tè*, reste précieux du Latin, que l'I. a exactement comme nous, *amate, finite,* est habituellement perdue par le Lg. — En O., *è* de la 1re p. sing. est rare hors des environs de Besançon. C'est la forme si fréquente dans les vieilles chartes Bourg. et C. *je donnois, je lassois, je commandois*, je donne, je laisse, etc. — Cet *è* ou *èt*, se trouve aussi quelquefois à la 3e p. sing. *l'aimet* (am*at*).

2° L'*Impératif* prend les formes personnelles de l'indicatif, et particulièrement *tè, te* à la 2e pluriel : S. *écutaîtè* écoutez, Bj. *amaîte* à la 1re conjug.; dans les autres, *finitè, receïtè, reçoite, prente.*

3° Le *Subjonctif* suit de très-près les formes de l'indicatif, avec lequel il est souvent identique. Assez souvent aussi il subit quelques modifications, entre autres celle de se rapprocher des formes de l'imparfait. Oc, F. que j'aie, est, avec les formes finales de l'imparfait du lieu, *aïou, aïè, aïe, aïa* (*aïè*) *aïon.* O., B., *aimoue-ô, oue-ô, et-*(*e*), *in* (*in* C.), *in, in.* Cette forme *ô* passe quelquefois en Oc au subj. et au conditionel, du moins pour la 1re pers. du singulier.

Le subjonctif est inusité ou très-peu usité en beaucoup d'endroits, où il est remplacé par son imparfait. Ailleurs quelques formes de l'un et de l'autre prévalent alternativement. Enfin il y a des lieux où ils sont aussi communs l'un

que l'autre, et employés aussi rigoureusement qu'en français dans leurs rapports avec les temps de l'indicatif.

4° Le *Futur*, dans toutes les langues néo-latines, est une combinaison de j'*ai*, tu *as*, il *a*, nous *avons* (contracté comme le fait encore le peuple qui dit, nous *ons*, vous *ez*), vous *avez*, ils *ont*, avec un infinitif que l'euphonie atténue au besoin : *aimer-ai, finir-ai, mour'rai, recev'rai, courr'ai, mettr'ai.* (Cf. I. Ca ; E. Por. I. L'E. ne contracte pas le pluriel, parce qu'il a deux formes, *avemos* et *hemos*, comme beaucoup de dialectes I.) Le fait est général, et dans les dialectes où la forme de j'*ai* est la plus longue, elle se montre infailliblement au futur : Napol. *aggio* j'ai ; *amarraggio* j'aimerai, forme d'ailleurs usitée, ainsi qu'*amarabbo*, dans les auteurs italiens. L'ancienne langue Romane sépare quelquefois le verbe *avoir* de l'infinitif : *dir vos ai*, je vous dirai. Cela se fait encore dans plusieurs idiomes modernes. Dans l'île de Sardaigne, on dit indifféremment, *hapo à timer*, ou *timerapo*, je craindrai ; et ailleurs la seule forme usitée est celle qui place l'auxiliaire avant l'infinitif : *app'essiri*, je serai, *hat a amare*, ou *det amare*, il aimera (il a aimer, il doit aimer).

Nos patois suivent tous la règle ; et en Oc deux faits la rendent plus frappante : 1° les finales du futur, et celles du conditionnel qui est de même nature, ne sont jamais muettes comme dans les autres temps ; 2° les patois qui ailleurs suppriment le *n* final, *nous amo*, *l'ama*, le gardent constamment dans ces deux temps.

B	L.	S.	J.	G.	Bch.	Pr.	(Jasmin).	I.	E.
â	â	ai	ai	(eu)	(ei)	ai	ey	ô	é
é	é	é	é	é	é	as	as	ai	as
ai	o	a	o	a	a	a	a	a	a
an	ain	an	an	ain	ain	en	en	emo	emos
(i)	(i)	(é)	(a)	(aî)	(èy)	es	es	ete	eis
an	an	an	an	an	ain	an	an	anno	an

Les formes entre parenthèses sont celles qui ne cadrent pas avec la forme correspondante du v. *avoir*. Ces irrégularités viennent de ce que l'une ou l'autre forme a été altérée par le temps.

Les verbes de la 1re conj. atténuent comme l'I. l'*a* du radical en *e* : *amer-aî*. Quelques lieux le conservent : Bch. *amar-ei*.

A G. et L. les verbes en *ir* ont quelquefois un futur très-singulier : *fin-ëîtreu, finitraî*. L'infinitif a-t-il été *fineïtre, finitre*, altération de *finiscere?* ou plutôt, *eîtreu, itraî* n'est-il pas le futur du Roman *estar* être? Dans tous les cas, cette forme, que les campagnards du Doubs emploient même quand ils veulent parler français, et qu'on retrouve à l'extrémité du Jura, est un des faits les plus curieux de la linguistique néo-latine.

De *venir-hò*, l'I. a fait *ven'rò;* de *tener-ò ten'rò*, et par assimilation de *n* avec *r*, *verrò, terrò*, je viendrai, je tiendrai. Nos C. ont fait exactement de même, sauf la mutation d'*e* en *a*, qui est dans leur génie : *ì varrâ, ì tarra*, je viendrai, je tiendrai; de même, *ì dôrrâ* je dormirai, Vill.-s.-M. (Cf. le Port. *ter* tenir, etc.)

5° *Imparfait*, tiré du L. *ab*-am, etc.

B.	GC.	Bch.	G.	S.	Pr.	(Jasm).	I.	E.
moue	âvou	âvou	aivou	âivou-ëïou	avi	abi	ava	aba
oue	âva	âve	aivè	aivè-êïè	aves	abes	aves	abas
â	âve	âve	aivè	aive-êïe	avo	abo	ava	aba
in (C.)	âvo	âvan	aîvain	aivan-ëïan	aviam	aben	avamo	abamos
in	âvi	âva	aîva	aîvi-ëïi	avias	abes	avate	abais
in	âvo	âvan	aivan	aivan-êïan	avoun	abon	avano	aban

Cet imparfait *ave* remonte au nord en O.; mais il n'a que deux terminaisons *ave*, pl. *avin*, avec *in* C. et il est ainsi combiné avec les formes O. Cf. Pr. *amavian*, v. fr. *amiens*, devenu *in* chez nous, *ein* en Bourgogne.

La 2e forme *éïou* est assez commune en quelques lieux, surtout pour les autres conjugaisons, qui ont tantôt *éïou*, ou avec *a* bref *aïou*, tantôt la forme *évou*, *îvou*. Cf. l'imparfait Prov. *rend iou, ies, ie, ian, ias, ioun*. De *finiva*, *credeva*, l'I., en rejetant *v*, a, quand il le veut, *finia, credea;* l'E. dit *partia, temia*, etc. De *ea*, en mouillant *e*, nous avons *eïou, aïou;* de *ia*, nous avons *iou*, *i-aviou* (Chalesmes, J.); de là encore la vieille forme fr. *j'aimeie*, *j'aimoie*, devenu plus tard *j'aimois*, et enfin *j'aimais*.

La forme O. *i-ainmoue* est même à B. *ainmô*, ailleurs *eû*, pour les deux 1res pers. du sing.; quelquefois *ein*, et non *in* C., au pluriel. Cf. Bourg. *moo-mein*, le Lorrain ancien *aimeing*, le v. fr. *amiens*, etc. — Dans les lieux de transition, la 2e pers. plur. perd *n*, *ainmi*.

6° Le *Conditionnel* est, comme le futur, composé du v. *avoir* pris à l'imparf. avec contraction à toutes les personnes, et de l'infinitif. Il suit la 2e forme d'imparfait, *êïou*, *éïou*, *aïou;* mais la 1re pers. est souvent *oue*, *ô*, *eû*, comme dans l'imparfait O. : J. *anmerô* et *anmeraïou*, *râïè* (*ra*), *râïa*, *râïi*, *râïa;* B. *ainmeroue-ô-eû*, *oue-ô-eû*, *eu* (*e*), *in*, *in*, *in* C. Beaucoup de lieux en Oc ont en tout ou en partie la forme *iou : ameriou* rare, *amerie*, etc., *amerian;* Prov. *iou*, *ies*, *ie*, *ian*, *ias*, *ioun;* E. *ia*, *ias*, *ia*, *iamos*, *iais*, *ian*.

L'I. a deux formes de conditionnel, l'une très-rare, analogue aux précédentes, *staria*, *dovria;* l'autre fréquente, qui prend le prétérit *ebbi* (contr. *ei*) au lieu de l'imparfait : *timer-ei*, *esti*, *ebbe*, *emmo*, *este*, *ebbero*.

7° L'*Imparfait du subj.* tiré comme en français, du plus-que-parf. subj. latin, suit sans exception les terminaisons locales de l'imparfait indicatif en Oc. Sa figurative est *ass*, *eùss*, *éss*, toujours long : *amâssou*, *ameûssou*, *améssou*, etc. En O. *ainmeusse* sing., *-eussin* au plur.

8° Le *Prétérit* suit les terminaisons personnelles des temps précédents. Sa figurative est en Oc. *eur*, *ér*. S. *anmeûrou*, *eurè*, *eure*, *eûran*, *euri*, *eûran*. Ailleurs, ordinairement *anmérou*, *érè*, *o* (*eu*), *éran*, *éri*, *éran*.— En O. *aîmé*, *é*, *è*, (*o*, *a*, *i*, plus rares), *ére*, *ére*, *ére*. B. Ba. M. V. Lu., le pluriel, au lieu de cette terminaison unique, est *aimènne*, *aimète*, *aimènne*, pénultième très-brève.

Les autres conjugaisons suivent la même règle : *finérou-finissérou*, etc.; cf. Pr. *aim-éri*, *eres*, *e*, *erian*, *erias*, *eroun*). En O., *fini-finissé* (reste de la forme Oc), *rendé-rendi*, *recevé-reçu*.

La forme Oc vient du plus-que-parfait Latin *amaram*, dont l'*a* est encore dans *amaron*, G. C'est ainsi que le fr. *aimasse* vient du plus-que-parfait *amassem*, le futur E. *amare*, *es*, *e*, du futur passé *amaro*, etc.

La 3e pers. sing. *amo*, *ameu*, *amè*, etc., appartient, comme en Prov., au prétérit L. qui a servi aux prétérits fr. E. I., tout autrement formés que chez nous.

9° *Participe*. Le présent est en *an*, quelquefois *ain*.

Le passé, indéclinable en O., ou n'admettant que l'*e* fém. sing. et plur., a en Oc trois formes : *anmaî*, *anmô-âïé*, *rendu-ua-uè*, *rendu-va-vè*, *rendu-dio-diè*.

II. *Conjugaisons exceptionnelles*.— Beaucoup de verbes ont des formes à part. Souvent, *poûvoir*, *vouloir*, *suivre*, se conjuguent exactement l'un comme l'autre.

Les verbes dont l'infinitif est en français *cer* ou *sser*, *cher*, *ger*, *gner*, *ller*, *yer*, *zer*, ceux en *urer* et *irer*, *aider*, *cuider* (penser), *vider*, ont une conjugaison à part, Oc et O. L'infinitif est en Oc, *i*, *iè*, *è*, terminaison qui passe à la 2e pers. plur. de l'indic. et de l'impératif, au participe passé, qui à G. est *a*. En O., dans les mêmes cas, la terminaison habituelle est *ie*, *ieu* et *eu*, et ailleurs *iè* et *è*. Ceci n'est

pas plus fortuit que le reste; le primitif avait l'infinitif en *ier* écrit ou entendu. Cf. v. fr. *commencier, laissier, mangier, aidier, vuidier, chargier, batisier, appareillier*, etc. I. *cominciare, lasciare, mingiare*, etc. L'habitude C. de supprimer le *r* a déterminé les uns à faire sonner l'*i*, *quemanci, tsardzi*, Oc, *lassie, tirie, charchie*, O.; les autres à se reposer sur l'*e* laissé ouvert, *quemenciè, lassè*, ou sur l'*e* laissé muet, *quemencieu, charcheu*, etc.

III. *Auxiliaires.*— Je n'indique que la 1[re] personne des temps réguliers.

1° *Avoir*. Voir les terminaisons du futur, qui sont les mêmes pour l'indicatif d'*avoir* (excepté G. qui dit *dz'aî* j'ai), et les 2[es] pers. plur. qui sont dans le verbe simple, Bch. *avii* dissyllabe, G. *aï* et *âtè* (*habetis* syncopé), ailleurs *étè*, etc. —Imparfait Bj. *ovirou;* Chalesmes, J., *oviou;* M., *avèïou;* F., *ovaïou*, etc.; O. *aivoue-ô-eû*, etc. —Prétérit Oc *avérou, ovérou, êurou, ôrou*, etc.; O. *u*, plur. *ure* et *une*. — Futur, O. et Oc *araî, airaî, aira*. — Conditionnel, Oc *airaïou*, O. *airoue-ô-eû*, etc. — Subj. prés., Oc *aïou*, etc. O. *ô, eû, aïe*, etc. — Imparf., Oc *aveûssou-ovéssou*, etc., et avec contraction *eûssou, éssou*. O. *eûsse, eusse* bref, *usse*. — Infinitif, *avè, ova, aivoi*, etc. — Participe passé, *avu, aivu* (I. *avuto*, Rom. *agu*, etc.).

Notez *araî, airâi* du futur: I. *avrò*, v. fr. *averai, avrai*, par euphonie *arai*.

2° *Etre*. Indicat. présent. D., *su, é, è, son, été, son;* la 1[re] pers. sing. est ailleurs, *su, si, soui*, Oc, plur. *saivè* M., *sena*, etc. O., *seû, é, o* et *è*, *son-seûne-seûgne, éte-é, son*. — Imparfait. 1° Oc *érou* presque partout; *irou* Bch., avec finales des autres temps; O., *ére* au sing., *érin* et non *éran* au plur.; 2° Oc *ètèiou, ètô*, etc., concurremment avec *érou;* O., *étoue-ô-eû*. — Prétérit. Oc *feûrou, fôrou, fiérou*, ou

simultanément *seûrou, sôrou, sièrou;* O., *fu*, pl. *fure* et *fune.* — Futur, Oc, *sèraî* (*ser, esser* E., I., être), ou avec *a* pour *e* comme en I., *saraî;* le plus souvent *seraî.* O., *será.* — Conditionnel. Oc, *sèrèïou , saraïou, sèrô, sarô;* O., *seroue-ô-eû.*—Impératif, peu usité. Souvent des formes latines, *sitè* soyez. — Subjonctif présent., *sâïou-siou, si, si, sian, sîtè, sian;* ou *fiou*, etc. (cf. I. *sia, fia*); *sô, sè, sè, sêïan*, etc. O., *siô, sô, soue*, 3e sing. *sè*, plur. *siin-sin* (L. *simus*), *site-si-sin, sin-siin-seyin.* — Imparf. Oc, *feûssou, féssou, fieûssou, fiéssou*, ou *seûssou, séssou, chéssou, sieûssou, sièssou*, etc. O., *feûsse, feusse, fusse.* — Infinitif, *être.* — Participe présent peu usité; passé, *ètaî*, qui se décline, et a le fém. sing. *ètô*, plur. *ètâïè* ou *èteuvo-vè* (du Roman *estar* être, I. *stato*); G. Bch. *èntà ;* Pontarl., *zeu*, f. *zeuvo-è*, ou *zeusso-è* (I. *suto*, qu'on trouve dans l'Arioste, pour *essutô*, été, de *ser* être.).

IV. *Temps composés.*—Les participes y entrent d'une autre manière qu'en français, excepté dans quelques localités qui ont les participes des deux auxiliaires. Le plus grand nombre n'en a qu'un, et l'on procède ainsi : *avu*, de *avoir*, se combine avec son verbe pour dire *j'ai eu, j'avais eu;* il est alors actif et indéclinable. Pour *j'ai été, j'avais été*, on se sert du même participe pris passivement, et l'on dit *i seu aivu*, ou même *i-â aivu.*

Réciproquement, si le participe usité est celui du verbe *être*, ce qui est beaucoup plus rare et spécial à l'arrond. P., il sert pour les deux façons de parler *j'ai été, j'ai eu : i su zeu* j'ai été, *i-aî zeu* j'ai eu, Malbuisson, etc., *i su èteû* j'ai été, *i-aî èteû* j'ai eu, Boujeailles. Ce fait est plus singulier que brillant. Remarquez toutefois que *je suis été* est la forme I. *sono stato*, etc.

V. *Formes précieuses de quelques verbes.*— On a pu remarquer l'imparfait du verbe *être, érou, ére,* général dans la Province, et propre aux langues méridionales. Du futur L. *ero,* autrefois en usage dans la langue Romane et le v. fr., et à peu près perdu dans les idiomes modernes, il reste dans nos patois un conditionnel fort rare : Vill.-s.-Montr., *i-èroue* je serais, *t'èroue, l'ère, nos èrin, vos èri, l'èrin.* Je ne l'ai trouvé que dans deux ou trois localités, où il s'éteint.

Je pourrais présenter une foule de rapprochements curieux entre les formes de nos verbes patois et celles des langues romanes : par exemple, *han* ont, *fan* font, *van* vont, I. *hanno, fanno, vanno,* etc. ; — des prétérits en *i* qui rappellent le L. et l'I. *disi* dis, *bevi* bus, *vini* vins, *tini* tins, *tsasi* chus, etc.; — des participes passés en *u*, analogues à ceux par lesquels les langues modernes ont remplacé si souvent les participes L. en *itus : avu* eu, *dèvu* dû, *recevu* reçu, *bevu* bu, *vivu* vécu, *pouvu* pu, *savu* su, *sentu* senti, *seugu* suivi, *mettu* mis ; I. *avuto, dovuto, bevuto, ricevuto, potuto, saputo;* Prov. *segut, mettut.*

VI. *Emploi particulier de l'imparfait subjonctif.* — Il sert très-souvent en Oc pour le conditionnel : *on dèsse veni,* on devrait venir, on viendrait, Rochejean ; *i faut me bailli lo pâ de bèn que désse me r'veni,* la part de bien qui devrait me revenir, Levier. Cette locution, familière aux Italiens l'est peut être encore plus à nos vieux écrivains :

> Bien *dëussent* avoir grand honte....
> Quand il ne daignent la main mètre
> Es tables por escrire lètres. (*R. de la Rose.*)

cf. fr. *dussé-je* quand je devrais, *on eût dit*, etc.

VII. *Verbes dérivés.* — Nos verbes patois ont leur diminutifs, *traiveillotaî*, etc.; *plevignie, plevignotai,* bruiner;

riolai, risoulaî, rioter, etc.; — leurs augmentatifs, *se cuassi* (se faire une grande queue) se crotter ; — leurs augmentatifs péjoratifs, *couraillie, fouètaillie,* courir, fouetter souvent, *viroyie, virèyie,* B. *tournailler,* aller de côté et d'autre, etc.; *vougnossie-vougnaissie, rougnossie-rougnaissie,* gronder, murmurer, etc.

III. EUPHONIE.

L'oreille craint les sons désagréables : l'euphonie les fait éviter.

Voici quelques-uns des effets de l'euphonie dans nos patois.

1° Atténuation de voyelles : *quemencie* commencer, *enfenot* petit enfant, *lesi* loisir, etc.

2° Atténuation de consonnes : *ascusaî* excuser, *aspreè* exprès, *rontre* rompre, etc. Et à cet article peuvent se rattacher plusieurs de nos articulations, *l* changé en *i* après une consonne, *kiou* clou, *picùrá* pleurer ; *n* changé en *gn, jougná* journée, etc.

3° Suppression de consonnes : *quemaikiou* crémaillère, (L. *cRemaculum*), *penre* prendre, *taule, étaule* table étable, *diaîbou* P., *diâle* B. diable, *douteu* docteur (I. *dottore*), *poûre* pauvre ; au Saujeais *tsîra* chèvre, *lirou* livre lièvre, *irougne* ivrogne, etc. — La supression générale du *r* final est un fait euphonique très-remarquable.

4° Insertion d'une consonne, 1° dans le corps d'un mot : *bleuVir–bleuZir* bleuir, *samBodi-saNdou* samedi, *duVe* deux, etc.; 2° dans la composition des mots : *celu–R–ique* celui-ci ; 3° dans la dérivation : *feûLot* petit feu, *kiouLaî* clouer, etc. ; 4° dans la liaison des mots entre eux : *la-vou* là où, *i-á–T-olaî* j'ai été, Vill.-s.-Montr.; *i-Z–y-ai* il y a, B., *i-GN-o* il y a, S., *i-Z-y-Gîrá* j'y irai (cf. pourtant l'I.

gire aller) ; *faire-ai-L-olaî* faire aller (faire *à* aller, locution presque générale dans la Province) ; *o-N-on p'tet* à un petit garçon, *vote-N-enfant* votre enfant, P. (cf. πᾶσιΝ ἀνθρώποις, Lg. *a-N-on* à un, etc.).

C'est encore à l'euphonie qu'il faut attribuer des transpositions de consonnes, des syncopes de mots, *cou* encore, etc. etc.

IV. PROSODIE.

1. *Prosodie de nos patois.* — La région O. a ses syllabes longues, brèves, moyennes ; et sur les bords de la Saône, l'accentuation est très-marquée. Mais le système prosodique est incomplet, et l'accent tonique proprement dit n'existe nulle part.

L'accent tonique est une élévation de voix, un frappement plus sensible sur une syllabe du mot, consistant en un coup de gosier qui élève le ton d'un degré, pour le laisser retomber l'instant d'après sur le ton d'où l'on est parti. Cet accent qu'avaient les Grecs et les Latins, est resté plus sensiblement qu'ailleurs dans la langue Italienne. Sans l'avoir au même degré, nos patois d'Oc rivalisent ici encore avec le Lg. et le Provençal. S'il y a des mots où il est faible, on peut dire en général qu'il s'entend partout, quelquefois trop peut être, surtout dans le Jura. Propre aux polysyllabes, il réagit sur les monosyllabes : tantôt, quand plusieurs se suivent, il s'empare de l'un d'eux ; tantôt, s'il n'y en a qu'un, il le fait appuyer sur le mot qui suit ou qui précède, et l'assimile aux enclitiques et proclitiques de la langue grecque.

L'accent tonique se place sur la dernière syllabe, si elle est relativement plus longue, *opoutá* apporter ; très-souvent sur la pénultième, *i-opouátou* j'apporte, *i-opoutévou* j'apportais ; sur l'antépénultiène, si les suivantes sont brèves

ou muettes, *l'opouto* il apporta, *tsaindzemna* changement, *fiéroma* fièrement.

Quand un mot n'a pas de longue caractérisée, l'accent tonique, beaucoup moins sensible et quelquefois insaisissable, se place toujours sur l'une des trois dernières syllabes : il est final dans *bailli* donner, initial dans *l'olo* il alla, *l'orevo* il arriva. Quelquefois, selon que les dialectes modifient la prosodie, il occupe des places différentes : dans *n'avéïa* nous avions, avec *é* ou *aî* long, il est nécessairement sur cette voyelle ; il est sur *o* dans *n'ovaïa* avec *aï* bref ou commun ; il est final dans *nos poutain* nous portons, initial dans *nos pouâta* qui a la finale muette.

Je n'entre pas dans plus de détails. Je me contente de dire que cet accent, quand il est joint à des articulations douces, à une vocalisation sonore, à une prononciation légère et soignée, doit prêter au langage beaucoup de grâce et d'harmonie. Et c'est ce qui a lieu dans l'arrondissement de Pontarlier, où la prononciation est beaucoup meilleure que dans la plupart des autres parties de la Province.

II. *Effets remarquables de l'accent tonique, tant dans les langues néo-latines que dans nos Patois.* — Je présente d'abord les faits ; j'en tirerai ensuite les conséquences.

Tous nos patois ont quelques mots où *i* et *ou* s'insèrent avant une voyelle ; l'*ou* surtout joue un rôle étonnant dans les arrondissements de Ba. M. Lu. P. Po. Ainsi on dit à Genod *piènnou* peigne, *tsiou* chou ; P. *pia* peau, *bia* beau, *souniau* sonnaille. *tioulo* - *kioulo* tuile ; D. S. *miâle* merle, *bieu* bœuf, *fièmelin* débile, *iau* eau, *tieule* tuile, etc. ; et avec *ou*, les mots suivants qui en sont ailleurs dégagés : *fouëïè* brebis, *vouépo* guêpe, *vouotso-vouaiche-vouètche* vache, *mouotse-mouètche* mouche, *vouairou* guère, *auquouè* quelque chose, *gouârdzo* (gorge) bouche, *couairemo* carême,

fouâcho-fouôche force, *pouâto-pouôto* porte, *pouâ-pouaî-pouô* porc, *fouâ-fouô* fort, *mouâ-mouô* mort, *mouâ-mouaî* (*mors* inus.) morceau, *bouènne* bonne, *bouènne* borne, etc. — En français on dit, avec *i* ajouté au radical latin qui ne l'a pas, *ciel, miel, fiel, pied, lièvre, nièce, fier, entier* (I. *intero*, du L. *integer*), *bien, yeux, mieux*, etc. L'*ou*, et l'on verra bientôt pourquoi, ne s'insère pas en français. — Esp. *piel* peau, *siempre* toujours, *miedo* crainte, *tierra* terre, *piedra* pierre, etc., et avec *ue* pour *o* : *bueno* bon, *tuerto* tors, *puerta, puerco, fuerte, muerte*, etc. — Prov. : *fouar* fort, *couardo* corde, *touar* tors, *bouan* bon, *mouar* mort, *pouar* porc, *pouarto* porte, etc. — I. *dieci* dix, *fieno* foin, *lieto* (*lætus* L.), *pietra* etc., et avec *uo* : *uomo* homme, *buono* bon, *suono* son, *tuono* tonnerre, *suolo* sol, *cuore* cœur (1).

Dans les verbes nous disons je *viens*, tu *viens*, il *vient*, nous *venons*, vous *venez*, ils *viennent* ; *requiers-quiers, quiert, quérons quérez, quièrent* ; et ainsi dans je *tiens*, je m'*assieds*, etc. De même, nous disons *meurs-meurs-meurt, mourons-mourez, meurent* ; je *veux*, je *peux*, je *meus*, etc. L'ancienne langue française a bien plus souvent ces formes : de *férir* frapper, *fiers fiers fiert, ferons ferez, fièrent* ; de *trouver, treuve treuve treuve, trovons trovez, treuvent* ; de *mourir, meurs meurs meurt, morons* ou *mourons, morez, meurent*, etc. — E. *siento* je sens, *sientes siente, sentimos senteis, sientan* ; *sueno suenas suena, sonamos sonais, suenan* ; *muero*, etc., et presque toutes les irrégularités des verbes de cette langue tiennent à

(1) Remarquez en passant que, sans la suppression comtoise du *r*, l'identité serait complète entre les mots C. *pouâ, fouâ, mouâ, pouâto, couâdo*, et le Prov. *pouar, fouar, mouar, pouarto, couardo*, etc. Remarquez enfin que c'est de l'habitude de résoudre *o* en *ue*, que sont venus l'E. *fuego* (*focus* L.), *juego* (*jocus*), le Rom. *fuech, juech, lueg*, et le C. *fue, jue, lue* (lieu), etc.

cette loi. — I. *siedo*, *siedi*, *siede*, *sediamo sedete*, *siedono*; *suono*, *suoni*, *suona*, *soniamo sonate*, *suonano*, etc. Et ainsi à l'impératif et au présent subjonctif dans ces langues et d'autres. — Nos patois disent de même avec *i* pour *ie*, *lîvou*, *livè*, *lîve*, *levan levaî*, *lîvan*, etc., et avec *ou* surtout, *pouâtou*, *pouâtè*, *pouâte*, *poutan poutaî*, *pouâtan*; *souônou*, *souônè*, *souône*, *sounan-sounaî*, *souônan*; et quand la 1re pers. plur. a une finale muette, *nos pouâta*, nous portons.

En examinant ces faits, si curieux par leur simultanéïté, on se demande quelle peut en être la raison? Pourquoi cet *i* et cet *ou* inséré dans tant de cas? pourquoi, dans les verbes, les trois personnes du singulier et la 3e du pluriel subissent-elles constamment cette irrégularité, tandis qu'elle ne tombe jamais sur les deux autres personnes?

La puissance de l'accent tonique peut seule expliquer la difficulté.

Le mot Latin *porta* a l'*a* bref. Plus cette syllabe est faible, plus, avec l'habitude d'élever et souvent d'arrêter la voix sur une syllabe dans chaque mot, on a dû attaquer fortement la première. La finale s'étant encore affaiblie chez la plupart des peuples néo-latins, la première est devenue plus longue encore; et c'est l'espèce d'effort ou d'emphase avec laquelle on l'abordait, qui en a déterminé la résolution dans *puerta*, *pouarto*, *pouâto*.

Aussi remarquez que, dans tous les mots cités plus haut, la syllabe qui reçoit l'*i* et l'*ou* épenthétique est toujours la syllabe tonique, soit que le mot soit monosyllabe comme *ciel*, *yeux*, soit qu'étant polysyllabe il n'ait qu'à la pénultième ou à l'antépénultième une syllabe relativement plus longue, *porta*, *tiepido*, I. Dans les verbes, l'insertion n'aura lieu de même qu'à la syllabe tonique : E. *suen-o*, *as*, *a*, *an*;

dans *sonamos, sonais*, dans le fr. *voulons, mourez*, *tenons, venez*, *acquérons*, *asseyez*, l'accent tonique a été reporté sur la syllabe finale qui a cessé d'être muette, et dès-lors ce serait un contresens prosodique que de dire *suenamos, tiénons*, parce que la voix glisse rapidement sur cette voyelle pour arriver à la tonique *sonAmos*, *tenONs*. Celle-ci seule s'attaque avec emphase, et c'est pour cela que les I. disent *amIamo, sonIamo* devant l'*a* qui est tonique et long.

Aussi, 1° tous nos patois d'Oc suivent exactement ces principes ; et lors même qu'ils ne changent pas *é* en *ié*, *o* en *oua*, ils l'allongent extrêmement toutes les fois qu'il est pénultième et suivi d'une syllabe muette : G. *dze pórt*ou, *te pórt*è, *i pórt*è, *i pórt*on ; ils le laissent très-bref toutes les fois qu'il est suivi d'une syllabe sonore qui retire à elle l'accent tonique : *nous* pour*tain*, *vous* pour*taî*. Ainsi *lévou-lévè-léve-lévon*, et sans accent *levain-levaî*.

2° Ces insertions n'ont jamais lieu dans les autres temps des verbes, parce que toujours il s'y trouve une finale sonore qui est tonique. *Viendrai* et *tiendrai*, qui font exception, semblent venir d'un infinitif ancien *vièndre, tièndre*, qui, d'après le principe, pouvait admettre l'*i*.

3° Vous ne trouverez pas facilement, dans toutes les langues citées, un mot où l'insertion d'*i* et d'*ou* soit faite en dehors de la syllabe tonique. Si vous le rencontrez, ce sera dans un composé, *fière-ment*, où vous reconnaissez l'adjectif féminin ; ou bien dans un diminutif, *piedrecilla* E.; ou bien dans un mot plus récent, dans la formation duquel la règle primitive a été perdue de vue : *pierreux, mielleux*.

4° L'*i* ou l'*ou* disparaissent d'habitude dans les mots d'une même famille, toutes les fois que la tonique a été portée ailleurs : E. *bueno* et *bondAd-bonIto*, *tierra* et *terrEno-terrEro, piedra* et *pedregOso*, etc. De même en I. et

en français, où nous disons *chien* et *chenil*, *pied* et *pédAle-pédEstre*, *ciel* et *célEste*, *miel* et *mélasse*, etc.

5° On peut voir maintenant pourquoi *eu* qui a succédé à l'ancienne forme *uè* se trouve si souvent opposée dans des syllabes toniques à *ou* du primitif : *preuve-prouver*, *jeu-jouer*, *vœu-vouer*, *nœud-nouer*, *aveu-avouer*, *feu-affouage*, *cœur* (l. *cuore*) *courage*, *mœurs-moral*, *neuf-nouveau*, *bœuf-bouvier*, *meuble-mobilier*, *heure-horaire*, etc.

Voilà des principes qui semblent acquis à la grammaire française.

Nous n'avons pas vu que l'*ou* fût inséré en français comme ailleurs. Ne pourrait-on pas l'y trouver cependant ? ne s'y trouverait-il pas déguisé ? Je le crois : le son *oi* n'est pas autre chose que *ouè*, *oua*, avec l'*ou* emphatique : 1° il a la même prononciation ; 2° il s'est souvent écrit *ouè : mirouer*, *abreuvouer*, et il n'y a pas longtemps que *boîte* s'écrivait *boëte ;* 3° *oi* inusité dans la plupart de nos provinces, était plus spécialement propre aux régions en deçà de Paris, de qui le français a pu l'emprunter (voy. *Sermons français de saint Bernard*) ; 4° on trouve dans la vieille langue française des *oi* qui ne sont pas notre *oi* actuel, et qui répondent nécessairement à une forme en *ouè : boiche*, *moiche*, *toiche*, bouche, mouche, touche, etc., que nos patois énoncent encore : *bouèche*, *mouèche*, *touèche*, etc. — Au surplus, je laisse ce fait à l'appréciation des savants.

CONCLUSION.

On voit, d'après les rapprochements que j'ai faits :

1° Que notre idiome, quant au fond des mots, n'a rien de fortuit, et tient aux autres langues ;

2° Que la Franche-Comté est partagée, quant au

langage, en deux sections distinctes, l'une appartenant à l'ancienne langue d'Oil, l'autre à la langue d'Oc;

3° Que la branche de cet idiome, qui tient à la langue d'Oc, ressemble moins au français qu'aux autres langues romanes;

4° Qu'outre des articulations propres, et plusieurs autres qu'on retrouve en Italien, en Espagnol, en Portugais, elle a une vocalisation variée comme les autres idiomes romans; des déclinaisons identiques avec celles de l'Italien; des formes verbales tout italiennes, espagnoles, languedociennes; la même prosodie, etc.

Accessoirement on a pu conclure encore que l'étude des patois, faite avec les vues élevées de la Philologie, peut avancer celle des langues, jeter le plus grand jour sur la grammaire générale des idiomes néo-latins, et particulièrement sur la grammaire française, etc.

Ce travail n'est qu'un exposé rapide, qui, s'il était complété, mettrait encore en évidence une foule de faits importants. Quelque restreint qu'il soit, il donnera du moins une idée de ce qu'est notre langue populaire. Plus tard, j'espère la présenter sous toutes ses faces, dans un ouvrage dont celui-ci n'est qu'un spécimen.

Daigne l'Académie agréer ce premier essai! Daignent mes compatriotes attacher quelque intérêt à ces pages qui leur révèlent les mystères de leur langue, demeurée inconnue jusqu'à ce jour.

Puisse la méthode comparative, que j'ai adoptée, s'appliquer désormais aux Patois comme elle a été appliquée aux langues par les Bopp, les Pott, etc.! Alors des études profondes apporteront à la linguistique des

lumières aussi vives qu'inattendues. Alors les patois prendront définitivement et glorieusement leur place dans l'étude des langues. Alors (et il en est temps, car les patois s'altèrent) les hommes qui se livrent à ce genre de travail seront encouragés, au lieu d'avoir à lutter contre des préjugés dédaigneux plus encore que contre la difficulté de leur œuvre. Alors, et j'ai la confiance que je le prouverai bientôt, on verra que ces recherches, si peu appréciées aujourd'hui encore, peuvent amener de précieuses révélations sur la langue française, dont les formes actuelles, tant irrégulières que régulières, seront toutes expliquées et jugées d'après des faits incontestables qui en donneront la raison première, et feront connaître à chacun le *pourquoi* de ce qu'il a appris si machinalement dans nos désolantes grammaires.

AVERTISSEMENT.

A défaut de caractères propres, j'ai laissé le *n* espagnol sans le signe qui le distingue, en avertissant de le mouiller ou de le prononcer comme *gn* français. — Dans la transcription des mots sanskrits, j'ai par la même raison, omis quelquefois les points qui se placent sous *d*, *t*, *r*, et remplacé par *h* comme Pott le fait, les accents ou les esprits qui s'accolent d'ordinaire à certaines consonnes.

J'ai été réduit à employer des abréviations qui fatiguent toujours. Le lecteur, avec un peu d'attention, ne pourra pas s'égarer. Il rectifiera de lui-même les fautes légères qui ont pu échapper dans un travail de composition aussi difficile. Du reste, les textes proprement dits, dont la correction est surtout importante, sont sûrs.

On pourra remarquer quelques inconsistances dans l'orthographe, par exemple, *k* ou *q* employés pour *c* dur devant un *e* ou un *i*. Je n'ai pu présenter un chapitre et un plan sur l'orthographe, qu'il est si

difficile d'harmoniser d'un côté avec la prononciation, de l'autre avec l'étymologic , deux choses nécessaires pour qu'elle soit vraiment bonne. Je ne me suis fait aucune peine de ces variantes peu essentielles, quoi qu'à l'aveuir je doive me fixer.

ERRATA.

Page 172,	ligne 19,	au lieu de *masse*, lisez *mufle*.
178,	15,	*dètêter*, lisez *dètèter*.
240,	12,	pages 41 et 50, lisez 155 et 164.
283,	14,	*aspreè*, lisez *asprès*.
285,	1,	*tsaindzemnu*, lisez *tsaindzema*.

